

Albert DULÉRY-REYVAL



LE CLAIRON DE LA RÉSISTANCE CATHOLIQUE

LE PÈRE COUBÉ

(1857-1938)

Bonum Certamen Certavi.

(II, Tim. IV, 7)

PARIS (VI^e)

P. TÉQUI & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—
1939



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2012.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



LE PÈRE COUBÉ.

L'Enfance. — Les Etudes.

Stéphen Coubé de Gautrand naquit à Lyon le 28 octobre 1857 ; sa famille paternelle était originaire du Tarn. Son arrière-grand'mère, Mme de Gautrand de Prades, fut condamnée à mort en 1793, ainsi que ses quatre filles, pour avoir caché un prêtre dans son château de Prades. Elles furent sauvées par l'éloquent plaidoyer de leur parent Jean-Charles Coubé du Maynadal, brillant avocat, qui tout jeune avait remporté à Toulouse le premier prix d'éloquence du Capitole. Député de l'Assemblée Législative, il fut l'homme de confiance, l'ami à toute épreuve, qui affronta mille périls pour essayer de sauver et pour consoler Louis XVI et Marie-Antoinette au Temple.

C'est ce Coubé du Maynadal qui s'écriait en 1791, en pleine Législative : « Que nous importe d'avoir à gémir sous le sceptre doré d'un despote fier de l'antiquité de sa race ou sous la verge de fer de 750 tyrans sans expérience et enivrés de leur élévation subite et passagère ? »

L'éloquence et le courage seraient-ils héréditaires ?

Jean-Charles Coubé épousa une des jeunes parentes qu'il avait sauvées, Madeleine, appelée « la belle Pradotte », du nom de leur demeure, et délaissant le nom de du Maynadal, prit celui de de Gautrand, pour ne pas le laisser s'éteindre. De cette union naquirent six enfants : un saint prêtre qui mourut dans sa cinquantième année de sacerdoce, deux sœurs de Saint-Vincent de Paul, deux célibataires,

et le plus jeune, père du futur prédicateur, qui épousa Mlle Chaptal, petite-fille de l'illustre chimiste ministre de Napoléon 1^{er}, dont le P. Coubé devait un jour prononcer l'éloge funèbre dans la Cathédrale de Mende, à l'occasion du centenaire de sa mort. Du mariage de M. Coubé de Gautrand et de Mlle Chaptal naquirent huit enfants. Outre son frère prêtre et ses deux sœurs filles de la Charité, M. Coubé de Gautrand avait encore un cousin germain, trappiste à Aiguebelle, puis à Staouëli où il mourut vénéré comme un saint ; et un autre cousin, Mgr de Saint-Palais, évêque de Vincennes, aux Etats-Unis.

Elevée dans un tel milieu chrétien, par une mère admirable de piété qui écrivait un jour : « Je consentirais à mendier de porte en porte tous les jours de ma vie, si je savais que le salut d'un de mes enfants fût à ce prix », l'âme du petit Stéphen, sixième des huit enfants, ne tarda pas à s'ouvrir toute grande à la vie divine. A quatre ans, alors qu'il balbutiait encore, il combla d'étonnement et de joie sa mère en déclarant qu'il voulait être « missionnaire apostolique ». Sans doute ne savait-il pas très bien ce que cela signifiait ; mais il avait déjà entendu l'appel divin, et il y avait répondu avec son bon petit cœur de futur apôtre. Il avait sept ans quand une maladie effraya beaucoup ses parents. Et sa mère écrivait à une de ses sœurs : « Je voyais déjà le bon Dieu prenant ce cher ange pour son ciel. Tu juges de ma douleur, car je l'aime trop. Il est si gentil, si attachant, si pieux. Dès qu'il s'est alité, il a demandé à se confesser, disant qu'il ne voulait pas mourir sans cela. Son bonheur est d'entendre parler du bon Dieu, de sujets religieux, de la vie des Saints, de me faire chanter des cantiques dont il retient tout de suite les airs,

car il est musicien dans l'âme. Du reste, tout le passionné, calcul, français, histoire. Il compte déjà très bien et ne fait pas de fautes dans ses petites dictées. »

La passion de l'étude que ce travailleur acharné devait pousser si loin, se révélait dans le petit écolier, et sa mère en témoignait : « Stéphane fait tant de progrès qu'il a été désigné pour passer dans la grande classe. Heureusement le Frère Directeur lui ayant demandé son âge au moment de l'admettre, l'a trouvé trop jeune. Nous en sommes très contents, car il en fait certes bien assez. Il est doué d'une excellente mémoire et travaille avec ardeur ayant le désir d'avancer pour faire plus tôt un prêtre. Ce pauvre petit ne se contente plus des devoirs donnés ; il en fait toujours davantage et se donne à peine un moment de récréation, il sera le savant de la famille ! »

A onze ans, il entra au collège des Jésuites d'Avignon. « Notre petit Stéphane, écrivait encore sa mère, nous donne toujours beaucoup de satisfactions. Son père est allé le voir pour le récompenser d'avoir été premier sur cinquante-six, en thème latin, sans dictionnaire. C'est d'autant plus beau qu'il est le plus jeune de sa classe ». Et dans une autre lettre : « Nous avons passé quatre jours avec notre Stéphane chéri. Qu'il était heureux, ce cher petit ! Il venait encore d'être premier en excellence. Le Père Bonnay m'a dit qu'il était tout à fait à la tête de sa classe, et il ajouta que la conduite de ce cher enfant est parfaite et que sa piété notamment donne de grandes satisfactions à son Père spirituel ».

Ses parents ayant quitté Lyon en 1869, le petit Stéphane continua ses études chez les Jésuites de Poitiers, toujours avec la même conduite, la même

piété, les mêmes succès, et il ne quitta le collège que pour entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus.

Il brillait avec un égal bonheur dans les sciences et dans les lettres. C'est même par le baccalauréat ès sciences qu'il débuta, bien que ne l'ayant pas préparé spécialement. Il passa son baccalauréat ès lettres à Rennes. Mais déjà bachelier ès sciences, il était à ce titre dispensé des épreuves scientifiques. Une erreur matérielle fit que son dossier ne portait pas mention de son premier diplôme. Et lorsque vint la proclamation des admissibles, son nom ne fut pas prononcé. Le jeune novice s'en allait quelque peu mortifié, quand au coin d'une rue proche, un appariteur l'appela : « Monsieur l'Abbé, le président du jury vous recherche et vous demande ». Le Président lui dit qu'il avait obtenu la note maximum sur toutes les matières, mais que n'ayant pas fait la composition de sciences, il avait eu un zéro éliminateur. « Mais, rétorqua le candidat, je suis déjà bachelier ès sciences. » Le fait fut reconnu exact après une rapide enquête, l'erreur fut réparée, et quelques jours après il passait l'oral avec succès, puisqu'il fut reçu avec la mention très bien, qu'il fut félicité par ses examinateurs sur ses connaissances étendues en philosophie, en histoire, et que l'un d'eux lui dit publiquement : « Entre vous et les autres candidats, il y a un abîme ».

La Sorbonne le vit conquérir sa licence ès lettres d'une façon particulièrement brillante, car à la session des Normaliens, il fut reçu premier sur 63 candidats dont 15 seulement avaient été admissibles, passant ainsi devant toute l'Ecole Normale Supérieure.

Mais revenons un peu en arrière et jetons un regard

sur les étapes de sa vie spirituelle et sacerdotale. Il fut ordonné sous-diacre en juin 1879, et je n'ai pu lire sans émotion la lettre admirable que sa mère lui écrivait en cette circonstance : « C'est à travers d'abondantes larmes, mon digne et saint enfant, mais toutefois d'heureuses et douces larmes, que j'ai lu ce matin ta chère lettre si tendre et si touchante. Celles de ton père ont coulé comme les miennes ; nous ne pouvons penser sans une émotion indicible qu'un de nos chers enfants, notre Stéphane bien-aimé, va solennellement et irrévocablement se consacrer à Dieu... Ah . tu le dis bien, mon bon fils, tu es privilégié entre tous tes frères et sœurs. Mais tu t'étonnes : pourquoi ? N'était-il pas juste que Notre-Seigneur prît pour lui la fleur du panier comme me le disait aimablement notre gracieux ancien curé (Mgr Gouthe-Soulard, devenu archevêque d'Aix et qui l'avait baptisé quand il était curé à Lyon). Tu le sais d'ailleurs, enfant béni, le bon Dieu m'avait fait pressentir, le jour même de ta naissance, ce que tu serais un jour... Tu dis que tu nous dois tout et que tu nous devras le ciel. C'est au sacrifice de notre cher fils que nous devons un jour le nôtre. Cher enfant, je te bénis avec amour, nous te bénissons tous deux du fond de nos cœurs dont tu es la consolation la plus douce, et puisque je n'aurai pas le bonheur de déposer samedi sur ton front virginal mon doux baiser maternel, reçois ici le plus tendre que je puisse t'envoyer de si loin ».

Une telle mère expliquait un tel fils qui lui répondait au lendemain de son sous-diaconat : « J'ai lu, j'ai relu et j'ai baisé avec émotion votre douce et aimante lettre. J'ai vu que vous avez partagé avec moi la joie indicible que m'a apportée mon ordination. Vous

savez que l'allégresse et le courage que l'on met à offrir quelque chose à Dieu, non seulement ne déprécient pas le sacrifice à ses yeux, mais encore le rendent cent fois plus précieux. Je suis donc sous-diacre ! et du fond de mon cœur, sans fard comme sans exaltation, j'en suis content, bien content, et ma pensée, en revenant sur ma décision, ne s'assombriera, ne s'attristera jamais. Je l'espère de la grâce de Dieu. Ce soir dimanche, j'ai exercé les fonctions de mon nouvel ordre à la procession du Saint-Sacrement. Et vous m'auriez vu, ma bonne mère, revêtu de l'aube et de la dalmatique, marchant à la gauche du prêtre, à quelques centimètres de la Sainte Hostie ! Ah ! je vous assure qu'on ressent alors dans une certaine partie de l'âme un sentiment que la bouche est ensuite bien peu apte à exprimer pleinement... »

Le nouveau sous-diacre professa la troisième au collège de Vaugirard pendant les années 1880 et 1881. Puis il fut envoyé en 1882 à la Faculté Catholique d'Angers d'où il écrivait à sa sœur Marie : « J'amasse lentement les connaissances que j'espère consacrer un jour au service de Notre-Seigneur et de son Eglise. Tu te trompes si tu crois que je suis arrivé à la limite de ce que je dois savoir. Cette limite, on croit la voir de temps en temps, quand on commence, mais plus l'on marche, plus elle fuit devant le pauvre juif errant condamné à cheminer toujours. Je suis le juif errant et j'ai encore à parcourir une longue route à travers les Grecs et les Latins et à travers cette belle Littérature Française que j'adore ».

En 1883, ses supérieurs l'envoyèrent professer les Humanités et la Rhétorique au collège de Cantorbéry, en Angleterre, où il eut comme supérieur le P. du Lac. « Priez pour moi, écrivait-il à sa mère,

afin que je ne sois pas seulement le professeur, mais le père et l'apôtre de mes élèves et que je fasse du bien à ces bonnes petites âmes... Je vais avoir une classe de 40 élèves, ce qui est beaucoup. Ils ont, paraît-il, de la vie, trop même, car elle éclate en mille saillies, fort peu classiques... » Mais il s'en rendit maître et conquit l'affection de tous ses élèves, parmi lesquels il compta deux fils d'Albert de Mun et Bernard Veillot, neveu de Louis Veillot. Bernard fut son élève préféré dont il vantait l'âme de cristal et l'intelligence supérieure. Le P. Coubé devint à Cantorbéry le collègue de mon oncle, le P. Le Bargy qui y professait la Rhétorique, et c'est grâce à cette fraternité que naquit en 1899 l'amitié qui me lia au grand prédicateur durant quarante ans.

II

Au Pays des Castes.

Au mois de novembre 1885, le P. du Lac le chargea de conduire et de surveiller à Paris sept élèves qui ayant échoué à la session de juillet, devaient se représenter au baccalauréat en novembre. Il alla rue de la Chaise présenter ses civilités filiales au Provincial, le P. Chambellan, qui ne l'attendait pas du tout. « Et votre classe, qu'en faites-vous ? Que faites-vous, vous-même ici ? » Le professeur de rhétorique donna ses explications. Tout en parlant il remarqua que le P. Chambellan compulsait un dossier, l'air soucieux. Tout à coup, comme frappé d'une idée soudaine, il lui dit à brûle-pourpoint : « Voulez-vous aller à Trichnopoly, au Maduré ? » Quelque peu surpris, le P. Coubé répondit cependant aussitôt : « Très volontiers, mon Père... Mais pour combien de temps ? » — « Pour un an. » — « Quand devrais-je partir ? » — « Vers le milieu de décembre. Voici, expliqua le P. Chambellan, ce dont il s'agit. Votre classe de rhétorique est peu chargée à Cantorbéry, cette année, et vous pouvez la réunir à celle de votre collègue. Car voici que je reçois une lettre qui me demande un Père pour le collège de Trichnopoly, un Père qui réunisse les deux conditions suivantes : 1° qu'il sache assez la Physique, la Chimie, les Mathématiques et la Botanique pour les enseigner ; 2° assez l'anglais pour enseigner tout cela en anglais. Vous sentez-vous capable de porter ce fardeau ? Pour les sciences, vous en avez appris plus qu'il n'en faut à la Faculté des

Sciences d'Angers. Pour l'anglais, êtes-vous à la hauteur ? ».

Le Père répondit modestement qu'un autre répondrait à cela avec plus de compétence qu'il ne le pouvait faire lui-même. Restait une troisième question : la santé. Pour débrouiller tout cela, il fut d'abord envoyé au P. Le Gouis, docteur en médecine qui connaissait bien son tempérament. « Vous êtes en granit, lui dit-il. Vous êtes fait pour Trichinopoly. » La première difficulté était évanouie. Restait l'anglais ; on l'expédia au P. Brutillot qui avait été lui-même missionnaire au Maduré et parlait l'anglais aussi bien que le français. Ils conversèrent trois quarts d'heure et le P. Brutillot le déclara bon pour le service !

Les examens terminés, le P. Coubé reprit le chemin de Cantorbéry pour y faire ses adieux, puis alla passer quinze jours chez des Jésuites anglais pour se perfectionner et travailler la Physique, la Botanique, etc..., car ces sciences ont une terminologie anglaise avec laquelle il lui fallait se familiariser. Il était dans la joie ; une ombre cependant assombrissait le départ prochain. Il avait eu l'immense douleur de perdre sa mère vénérée l'année précédente ; comment son cher père, âgé, malade, allait-il supporter ce brusque départ et cette absence lointaine et prolongée ? Il écrivit à une de ses sœurs, une lettre charmante et primesautière dont j'extrais ces lignes : « C'est tellement drôle, n'est-ce pas, que tu te demandes encore s'il n'y a pas là quelque mystification. Mais non, c'est bien moi, Stéphen, ton frère, qui t'écris, à toi, Marie, ma sœur chérie, et je te répète que je vais partir pour les Indes anglaises et que je resterai une année, rien qu'une, à Trichinopoly, petit village

de 100.000 âmes. J'ajoute de plus que je suis enchanté de cette excursion, et que tu dois l'être, et que tous mes parents doivent l'être. Seulement comme notre bien-aimé père est très sensible à tout ce qui touche ses enfants, je n'ai pas voulu l'en instruire directement et je compte sur toi pour lui couler en douceur que je vais aller compléter mes études dans le pays où fleurit le cocotier et où rugit la panthère. Tu peux lui dire que dans un an j'espère être dans ses bras et que mes baisers tout en étant aussi tendres que par le passé seront peut-être moins doux, parce que je porterai une belle barbe fleurie, comme celle de feu Charlemagne... J'attends donc immédiatement, retour du courrier, une lettre de toi m'annonçant que tu as bondi de plaisir, que tu exultes, que tu ne désirais que cela. Le temps me manque pour te dire tous les avantages que j'y vois, mais sache que ce petit voyage va décupler ma valeur et que si je n'étais pas une bête en partant, je serais un homme tout à fait comme il faut en revenant. Ton frère qui embrasse bien son Papa avant tout le monde, puis ses sœurs et frères chéris ».

Au début de janvier 1886, il s'embarquait donc à Marseille pour son « excursion » aux Indes, et pour rassurer son père qui ne l'avait pas vu partir sans tristesse, il lui écrivait d'Aden : « Je me porte comme un charme. Je mange comme un ogre. Je bavarde comme une pie. Je suis joyeux comme un pinson. Je ris le jour comme un bénédictin. Je regarde les étoiles la nuit comme un roi mage... »

Mais au lieu de l'année prévue, le jeune missionnaire resta deux ans au Maduré, car le succès de son professorat fut tel qu'on le retint une année supplémentaire. Entre temps, il visita toute la côte de la

Pêcherie et il rapporta de ces deux années d'enseignement et de ce voyage un livre qui fut très remarqué, le premier qui soit sorti de sa plume : « Au pays des Castes », dans lequel sous l'écrivain se devine déjà le futur orateur, tant il y a de lyrisme et de mouvement dans des descriptions d'un style enchanteur.

Aussi, Albert de Mun le félicitait-il en ces termes : « Nous avons lu en famille, ce n'est pas assez dire, nous avons dévoré votre livre sur la Côte de la Pêcherie. Ce n'est pas seulement du plus haut intérêt, au point de vue historique et chrétien ; c'est délicieusement composé et écrit ; il y a des descriptions à faire rêver, vous êtes un Loti chrétien... »

Et le P. du Lac, lui écrivait : « Ce que j'ai pensé à vous, prié pour vous, ragé de ne pouvoir vous écrire depuis que j'ai lu votre livre, Dieu seul l'a mesuré. Je suis ravi, c'est cela, mon cher Père. Que le Saint-Esprit éclaire encore votre intelligence, que la grâce remplisse votre âme de plus en plus, et vous ferez un bien immense par votre plume... »

En janvier 1888, le Père Coubé rentrait en France, et, après avoir embrassé les siens, gagnait l'île de Jersey où il devait compléter ses études théologiques.

III

A Jersey

Car le ruban de chemin est long qui va, chez les Jésuites, du noviciat au sacerdoce. La formation d'un Jésuite comprend normalement deux ans de noviciat (vie spirituelle exclusivement) ; deux ans de juvénat (études littéraires, préparation au professorat et à la prédication), trois ans de philosophie scolastique ; un temps indéterminé de collège, trois ans généralement, parfois davantage comme surveillant ou professeur ; quatre ans de théologie ; et après l'ordination sacerdotale, un an de noviciat complémentaire dit « troisième an » et qui est un retour à la vie spirituelle exclusive. Après cela, après ces quinze ans d'études et de méditations, le Jésuite est formé, il est versé dans le ministère, il est prêt à l'action, à la lutte.

Le jeune Père se mit au travail avec ardeur et piété, ce qui n'altérait en rien l'enjouement de sa nature, qui fut toujours un de ses charmes, un de ses traits dominants. « Je vais très bien, écrivait-il le 1^{er} octobre 1888, et pense à toi et à tous mes chers parents. Tous les matins à la messe, je vous fais tous défiler entre le bon Dieu et moi, Papa en tête, sœurs et belles-sœurs, frères et beaux-frères, neveux et nièces, et je demande à N.-S. de loger tout ce cher monde un beau jour dans un beau coin du ciel avec notre chère maman. Je tâche de ne pas m'arrêter aux distractions que ce cortège est de nature à me donner, surtout l'arrière-garde, les mar-

mots et bébés-bouillie. Mais tu comprends que si je laissais faire, ça viendrait ! »

Voulez-vous connaître la journée d'un jeune Jésuite, se préparant au sacerdoce ? Ce n'est pas une journée de huit heures. Lisez ces lignes écrites en 1889 : « Je viens de recevoir ta lettre et j'avoue mériter tes invectives, j'aurais dû t'écrire depuis longtemps, mais en vérité je ne sais plus par moment où donner de la tête. Figure-toi une journée par le programme d'aujourd'hui. Je ne parle ni de mon lever ce matin à quatre heures, suivi d'une heure de méditation, de mon bréviaire, de la messe, etc., ni des autres exercices de piété de la journée. Mais dès que j'ai été à mon pupitre, j'ai dû me plonger dans de grosses questions de philosophie et feuilleter Suarez, Palmieri, Liberatore, Zigliara, etc. Puis repasser mon cours de théologie *de actibus humanis*, c'est-à-dire quelque chose de souverainement aride ; puis préparer mon cours de morale, puis assister à ces deux cours que deux éminents professeurs nous ont faits en latin chacun pendant une heure. Puis préparer un cours d'hébreu, de manière à réfuter un jour les Strauss ou les Renan qui voudraient en imposer à mon âme naïve. Comme nous ne faisons que commencer le cours, les débuts en sont particulièrement secs, abstrus et compliqués ! Après cela il faut assister au cours lui-même : de l'hébreu expliqué en latin. Je te dirai que je passe pour fort dans la partie. Après cet aveu de mon humilité, je passe au cours de dogme sur la Sainte-Trinité. Ma pauvre sœur ! comme c'est obscur ! et comme nous savons peu de choses sur Dieu ! Nous avons passé plus de deux heures à compulser la Bible, les Saints Pères et les docteurs scolast-

tiques pour démontrer... une ligne de catéchisme !... Eh bien ! voilà ma vie depuis deux mois, je ne quitte presque pas mon bureau, et tout ce mouvement intellectuel se fait en latin, en grec, en hébreu et en anglais. De là danger d'oublier le français... et de ne plus savoir t'écrire ! Malgré cela, santé étonnante !... »

Sa gaieté naturelle, sa verve caustique éclataient encore dans ces lignes écrites en janvier 1890 à sa sœur Marie : « Mes occupations croissent toujours depuis le jour de ma naissance. J'ai pour le moment à préparer une soutenance théologique pour le 15 février. C'est un honneur qui m'était échu l'an passé et qu'on m'impose encore cette année. Figure-toi une salle : de graves théologiens en bonnet carré assis sur des chaises. Six sont au milieu formant un demi-cercle. Ils sont armés d'in-folio de Saints Pères et de docteurs, de théologiens. En face d'eux est une chaire : dans la chaire est ton frère, bonnet carré, vulgo barrette, en tête. Il lit d'abord une dissertation latine sur un point controversé où il montre que tous ceux qui ont dit le contraire de sa thèse n'ont pas le sens commun. Jusqu'ici ce n'est pas palpitant. Attends un peu, un des six docteurs se lève, ton frère se lève ; son adversaire lui déclare sans façon que telle des thèses qu'il soutient n'est qu'une monstrueuse hérésie, pour le moins. Je relève le gant, toujours en latin, et je prouve par quelques arguments bien tapés que ma thèse est la vérité pure, sinon un article de foi. Quand j'ai fini, tu crois l'autre satisfait ! Ah bien oui ! Il frémit d'une ardeur de plus en plus noble et commence la discussion. Je riposte à chacun de ses traits, je pare toutes ses bottes, et finalement, si je ne suis pas tué moi-même, je lui passe à travers le corps l'épée de la vérité, et la vraie doctrine règne

sur toute la ligne. Après une première victoire, d'autres combattants se lèvent ; les assistants descendent parfois dans la lice et il y a de ces chocs homériques à faire frémir. L'an passé, je me suis emballé contre un de mes professeurs : bien entendu ce ne sont que des traits métaphysiques qui ne blessent le respect qu'en apparence et l'amitié pas du tout. Au bout de deux heures, vainqueurs et vaincus vont prendre un peu de repos et un frugal repas : puis le soir il y a un nouvel engagement non moins solennel et souvent plus terrible que celui du matin. Que veux-tu ? On est échauffé par la lutte. Et puis, si l'on a été battu le matin, l'on peut se dire comme ce grand général : il est quatre heures, nous avons perdu une bataille, nous avons le temps d'en gagner une autre avant le coucher du soleil ! Voilà, chère Marie, l'historique abrégé de mon Austerlitz ou de mon Waterloo du 15 février prochain. Prie pour le triomphe de la vérité !... »

Ce fut Austerlitz puisqu'il écrivait quelques jours après la bataille : « Donc j'ai soutenu cette dispute théologique pendant deux heures en public contre tous attaquants à qui il a plu de se mesurer avec moi. J'avais à montrer en beau latin comme quoi la prescience que Dieu a de nos actes ne leur enlève rien de leur liberté et à défendre le bon Dieu et sa science contre toutes les autres objections qu'on voulait bien me faire. Je m'étais préparé pendant près d'un mois à soutenir cet assaut. Malgré cela je pouvais craindre d'être désarçonné, et cela se fait très bien chez nous dans ces luttes à demi solennelles. Les professeurs et les autres Pères ne se font aucun scrupule de mettre à pied les tenants de la bonne cause. Outre mon travail acharné, j'ai eu recours comme à mon habi-

tude à la bonne sainte Anne. C'est elle qui m'a fait heureusement passer tous mes examens. Elle m'a encore permis de me bien tenir sur mes étriers. Je me suis assez échauffé par moments, ce qui a amusé l'auditoire très bienveillant... » Grâce à la bonne sainte Anne, mais sans doute aussi à l'intelligence et au travail du jeune champion, ses études furent couronnées d'un double doctorat en philosophie et en théologie.

Cependant cette allégresse de l'âme, reflet de la pureté de son cœur, n'éteignait pas en lui les pensées graves ; elle voilait pudiquement les sentiments profonds qui se manifestaient par ces lignes tendres et délicates : « Dis à mon cher Papa que je ferai la communion pour lui le jour de ses 80 ans et que je demanderai au bon Dieu de convertir en bénédictions pour lui toute la tendresse de mon cœur. Et notre chère maman ! Je pense bien à elle ! Que de soucis lui sont épargnés ! Comme cette terre est pleine de douleurs ! Vous avez les vôtres. J'ai les miennes. Le bon Dieu ne laisse pas que de demander des sacrifices au cœur d'un religieux. Ce n'est rien que de quitter le monde : mais la nature ne meurt jamais, ne se tait jamais, et pour l'immoler à Dieu, il faut du courage. Prie pour moi. Demande à Dieu que je sois un saint prêtre... »

IV

Tu es Sacerdos in aeternum...

Etre Prêtre ! Sa vocation allait enfin se réaliser pleinement et il fut ordonné prêtre en septembre 1890, dans des circonstances un peu spéciales. Son père très âgé, souffrant, ne pouvait se rendre à Jersey pour assister à son ordination. Il habitait Quimper, et l'évêque de cette ville, Mgr Lamarche, obtint du Père Général l'autorisation de l'ordonner seul dans sa chapelle privée. Cérémonie touchante qui devait réunir le vieux père entouré de tous ses enfants, de ses gendres et belles-filles et des quinze petits-enfants déjà nés à cette époque !

Quelques jours avant son ordination, il écrivait à son père une lettre admirable de délicatesse, de piété filiale, de joie surnaturelle, débordante de foi et d'amour de Dieu, qu'on ne peut lire sans émotion : « Mon bien-aimé Père. Bénissez avec moi le bon Dieu qui vous réservait l'incomparable honneur et l'ineffable consolation de voir votre fils monter à l'autel. Je sors d'une retraite, huit jours de silence et de prières, seul à seul avec Notre-Seigneur. Jamais je n'ai mieux compris la dignité à laquelle Il m'appelle et la faveur qu'Il me fait. C'est une impression de joie indicible et de frayeur que j'éprouve à la pensée de ma première messe. C'est à cette grande action que je me préparais ou plutôt que Dieu me préparait depuis tant d'années. Tout devait aboutir là : tout se consommera là. Cette bénédiction couronnera toutes celles dont j'ai été comblé depuis mon

berceau, et celles qui ont passé par les mains de mon incomparable mère, et celles que je dois aux exemples de votre vie si chrétienne, et enfin les grâces de choix que Notre-Seigneur m'a faites dans la Compagnie de Jésus, ma seconde mère.

Quelques jours encore, mon bien-aimé père, et vous me verrez consacrer le corps du Fils de Dieu entre mes mains tremblantes et le déposer sur les lèvres de ceux qui me sont le plus chers au monde. A en juger par moi-même, il me semble que Notre-Seigneur augmente la puissance d'aimer dans le cœur de ses prêtres. Avec quelle tendresse je pense à vous ! avec quel bonheur je vous bénirai, moi, votre enfant selon la nature, mais prêtre de Jésus-Christ et désormais père des âmes par la grâce.

J'ai assisté hier à l'ordination des onze Pères avec qui j'aurais dû être ordonné, si je n'allais pas l'être à Quimper. J'ai entendu ce matin la première messe de plusieurs, et j'ai pleuré du commencement à la fin. C'est qu'à la veille de goûter le même bonheur, j'en comprends toute l'étendue avec une vivacité de sentiments qui me bouleverse. Ces grandes émotions se renouvelleront bientôt pour vous et pour moi. Il n'y a rien de plus sublime et de plus touchant qu'une ordination sacerdotale et une première messe. La plus grande consolation pour moi serait de donner la communion à tous mes parents. Une fois déjà nous nous sommes trouvés réunis, vos enfants avec vous, à la Sainte Table C'était le jour de l'Ascension 1884. Notre bonne mère qui venait de mourir n'avait jamais joui de ce spectacle qui eût fait fondre son cœur de bonheur. N'allons-nous pas le lui donner ? Elle avait rêvé d'assister à cette fête de ma première messe, vous le savez, et n'en parlait qu'avec émotion.

Elle y assistera en vérité, mais autrement et mieux qu'elle n'eût fait parmi nous. Et comme elle nous bénira tous ! Et comme elle adorera et aimera avec nous le Divin Maître que je tiendrai dans mes mains ! »

Ces souhaits tendres et pieux furent réalisés, et il eut la douce joie de déposer l'Hostie sur les lèvres de ses parents aimés, de ses mains « tremblantes » et toutes parfumées encore des onctions divines. Et dès le lendemain il faisait son premier baptême, celui d'une petite nièce. Il garda toujours le souvenir de l'inoubliable matin, de l'heure radieuse de sa première messe, des larmes dont il baignit l'autel...
Tu es Sacerdos in aeternum !

Préparation Oratoire

Bossuet avait charmé l'Hôtel de Rambouillet à seize ans. Lacordaire, à huit ans, s'amusa à prononcer des sermons dans sa chambrette devant ses frères et sa vieille bonne. Moins précoce que Lacordaire et que Bossuet, c'est cependant à 17 ans que le P. Coubé aborda pour la première fois la parole publique dans une circonstance solennelle.

En 1873, à Angers, il avait eu l'honneur d'être désigné pour parler devant Mgr Freppel dont, dans une courte allocution, il loua le zèle pour la religion et la patrie. Le grand évêque prit de sa main le discours et dit au jeune orateur cette parole dont il ne fut pas peu fier : « J'aime cela, mon ami, ça sent la poudre ! »...

Après son ordination, de retour à Jersey, il continua de préparer son futur ministère et, joignant la pratique à la théorie, il y prononça ses premiers sermons devant ses supérieurs et ses confrères. Ayant donné un sermon sur le cœur féminin, il se reprochait certaines expressions et il exposait ses scrupules dans une lettre adressée à ses sœurs dont il estimait le sûr jugement : « Je crois vraiment qu'il y a trop de fièvre, trop de passion et une passion trop humaine dans mes tirades... Voilà ma petite critique de fond. Je la charge peut-être un peu, mais c'est pour que vous en voyiez bien le sens. Et je vous demande de me dire ce que vous en pensez. Vous êtes en ceci meilleurs juges que moi. En conscience, croyez-vous

qu'il n'y a pas quelques expressions ou quelques tableaux capables de troubler quelques âmes ? S'il en était ainsi, je garderais une autre fois la mesure au risque de produire moins d'effet. J'aurais horreur de tout succès qui ne serait pas de franc aloi et qui n'irait pas à faire un vrai bien aux âmes et à leur donner un vrai amour de N.-S. Jésus-Christ. Tout est là... Je vous parle avec simplicité, mes bonnes petites sœurs. Si Notre-Seigneur veut qu'un jour je lui ramène beaucoup d'âmes par la parole, j'en serai bien heureux. Mais je ne me fais pas illusion. Notre-Seigneur peut se passer de nous et un sacrifice lui rend plus de gloire que tous les triomphes oratoires. S'il me manifestait dans la prière ou par d'autres signes son désir, je renoncerais à tout pour lui, et à la prédication, et à l'influence sur les hommes de notre époque, et à Paris, et à la France, et il me donnerait le courage d'être missionnaire et d'aller me faire oublier dans quelque île lointaine, comme ceux dont j'ai loué l'autre jour le dévouement ».

Il avait, en effet, quelques jours avant, prononcé un sermon sur « Le Missionnaire » qui avait fait une impression profonde ; on s'inscrivit aussitôt pour l'avoir, le relire et en copier les principaux passages, tant les auditeurs avaient été émus, certains jusqu'aux larmes. Il parlait, il est vrai, aux âmes les mieux faites pour vibrer au récit des souffrances et des morts des missionnaires, et quelques-uns des assistants devaient partir quelques semaines après pour la Chine, sans espoir de retour.

Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui et il retourna à Angers en 1802 pour l'année de préparation définitive. Il l'annonçait ainsi à son père : « La Compagnie nous donne une année pour nous recueil-

lir avant de nous appliquer aux travaux du saint ministère. Là, toute étude cessante, nous demandons à la prière, à la méditation, les forces qui assureront à notre vie apostolique son maximum de fécondité. Pour moi je suis tout heureux de vivre dans cette solitude, sous le regard de Dieu, me préparant aux luttes que j'aurai à soutenir pour sa gloire, s'il veut bien me faire cet honneur et cette grâce. » Son esprit surnaturel éclatait encore dans ces lignes écrites à sa sœur Noémi : « Prie pour moi. Cette année de retraite et de prière que la Compagnie me donne avant de m'appliquer au saint ministère, si plein de dangers, est une grâce immense, la plus grande que Dieu m'ait faite. Je veux y devenir un saint. Je ne suis religieux et prêtre que pour cela et je ne serais qu'un pitoyable apôtre sans cela. »

Cependant la loi de solitude, de méditations et de prières subit une exception et il fut désigné pour aller à Cherbourg prêcher avec d'autres Pères une mission pendant le Carême. Ses supérieurs voulurent ainsi faire l'essai de ses forces. Le succès fut éclatant, et de retour de Cherbourg, le P. Provincial lui annonça que le « troisième an » terminé, il le lancerait officiellement dans la prédication.

L'heure de la lutte et de l'action allait sonner.

VI

Un début triomphal

Il fut admirablement « lancé », en effet, puisqu'il débuta en prêchant le Carême de 1893 dans la cathédrale Sainte-Gudule, à Bruxelles, devant le nonce, la cour et un auditoire de six mille personnes. Il avait pris comme sujet « La Science et la Foi ». Ce fut plus qu'un succès, ce fut une révélation et un triomphe.

Les grandes chaires de Paris lui étaient désormais ouvertes et toutes se disputèrent dès lors l'éloquence du jeune Jésuite. Ce fut à Saint-François de Sales qu'il débuta à Paris, en y prêchant l'Avent de cette même année 1893.

Il donna son premier Carême parisien en 1894 à St Ferdinand des Ternes. Traitant de l'impuissance de l'athéisme en face des problèmes qui intéressent le plus l'humanité et des solutions fausses et illusives préconisées par ses doctrinaires, il opposa les solutions chrétiennes. Rendant compte de son Carême dans « *Le Figaro* », Julien de Narfon écrivait : « Lorsque l'habitude de la prédication aura donné à sa voix et à son geste une souplesse qui leur fait un peu défaut, il sera un orateur hors de pair. » Sa réputation passait déjà les frontières de France et le « *Catholic Times* » (mars 1894) lui consacrait un important article.

Celui qu'un prince de l'Eglise devait appeler plus tard « le chantre de Jeanne d'Arc » eut l'honneur de prononcer son premier panégyrique de notre

héroïne nationale, à l'Institut Catholique, devant Mgr d'Hulst qui ne lui ménagea pas ses félicitations. Quelques semaines plus tard (juin 1894) il donnait son second panégyrique à la cathédrale de Carcassonne, et la Semaine Religieuse de ce diocèse en rendait compte en ces termes : « Hâtons-nous de dire que le discours de l'éminent religieux a été un vrai chef d'œuvre d'éloquence. La diction nette et distincte de l'orateur, l'enthousiasme de son âme, l'expression de sa physionomie, la poésie de sa parole et la chaleur de son action ont vivement impressionné l'auditoire autant que l'élévation de sa pensée et l'harmonieuse ordonnance de son discours dont nous ne pouvons donner qu'une incomplète analyse, mais qui a laissé dans les cœurs une impression ineffaçable que l'orateur trouvera encore vivante, si, comme nous l'espérons, il reparaît dans la chaire de notre cathédrale ». Cet espoir ne fut pas déçu ; deux ans après, Mgr Billard, évêque de Carcassonne, le faisait revenir dans sa cathédrale pour y donner un nouveau panégyrique, tant avait été éclatant le succès du premier, et Sa Grandeur écrivait elle-même dans une circulaire annonçant la cérémonie : « Le panégyrique de l'héroïne sera prêché par le P. Coubé, le jeune orateur qui nous a tous déjà charmés et à qui nous avons écrit qu'une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc ne pouvait être célébrée sans lui ; il est l'orateur que réclament nos âmes catholiques et françaises. »

Mais revenons à Paris. Nous y retrouverons le P. Coubé prêchant le carême de 1895 dans la grande chaire de Saint-Sulpice précédemment occupée en 1893 par son confrère le P. Pottier et en 1894 par son supérieur le P. Matignon. Sous le titre « Notes

Contemporaines — A Saint-Sulpice », Georges Fonsegrive — alors professeur de philosophie au lycée Buffon — écrivit sur la nouvelle vedette de la chaire chrétienne un long article qui le consacra définitivement.

VII

La succession de Monseigneur d'Hulst

Carêmes et Avents

C'est à la cathédrale de Rouen qu'il prêcha le Carême de 1896, appelé par l'archevêque, Mgr Sourrieu et l'immense cathédrale fut trop petite pour contenir la foule des auditeurs attirés par son éloquence conquérante.

Ses succès oratoires étaient tels qu'à la mort de Mgr d'Hulst son nom était déjà prononcé comme susceptible de recueillir sa succession à la chaire de Notre-Dame. Etudiant les titres à cette succession des principaux orateurs sacrés de l'époque, de Narfon écrivait dans « *Le Figaro* » : « Il y aurait bien le Père Didon. Mais le cardinal Richard se condamnerait à des transes perpétuelles s'il confiait à une parole si hardie la première chaire du monde catholique, après la chaire de Saint-Pierre. Trois autres dominicains, les Pères Feuillette, Etourneau et Olivier, et un Jésuite, le Père Coubé, ont obtenu à Paris de grands succès oratoires... Mais le Père Coubé est trop jeune ». De son côté, Jean de Bonnefon, dans « *Le Journal* » faisait une allusion très claire au P. Coubé, sans écrire son nom : « Les amis des Jésuites parlent d'un jeune Père, perle d'Orient magnifique, gardée jalousement dans les coffres à trésors de la Compagnie de Loyola ; mais il est peu probable que celui-là soit élu : la robe noire n'a pas la manche assez large. »

Ce fut donc le P. Ollivier avec la robe blanche des Dominicains qui succéda à la robe violette de Mgr d'Hulst. Notre « trop jeune » Jésuite donna l'avent de 1896 à Saint-Thomas d'Aquin. Il prit pour sujet « La Foi et la Raison », ce qui le mit aux prises avec le grand critique Brunetière qui venait d'écrire une importante étude sur ce même sujet.

Le P. Coubé, s'armant des théories exposées dans cet article et considérant la bataille d'idées soulevée par son apparition, porta la question dans la chaire. En même temps, d'ailleurs, il l'éleva au-dessus des querelles présentes, dont il ne voulait point, devant l'autel, interpellier et critiquer les champions et auxquelles il se contenta de faire une allusion discrète et remplie de tact. Il exposa de haut, cette grave question.

Si Brunetière estimait assez haut la religion, c'est qu'il la déclarait fondée sur cet excellent *irrationnel*, qu'il mettait à la base de toute chose utile et bonne. Assurément la religion n'était point, selon lui, formellement contraire à la raison, — son *irrationnel* n'allait pas aussi loin, — mais, disait-il, elle repose uniquement sur le sentiment religieux et ne saurait soutenir le froid et dissolvant examen de la raison. « Une religion *rationnelle* écrivait-il, n'est pas une religion. » Et ailleurs, il affirmait doctoralement que l'on ne peut démontrer par des motifs de l'ordre intellectuel ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'âme. — Et voilà pour quel motif, au sentiment de Brunetière, il y avait du bon dans la religion catholique. Eh bien, il n'était pas possible, il n'était pas permis d'admettre une théorie aussi contraire au traditionnel enseignement de l'Eglise.

L'éloquent orateur conduisit cette thèse à sa conclusion logique, afin d'en montrer l'extrême péril. Or, cette conclusion n'était rien moins que l'anéantissement de la religion même.

Il prouva donc combien la théorie de *l'irrationnel*, exposée par Brunetière, en dehors même de la question religieuse, était fautive. Elle reposait au fond, sur une confusion prodigieuse entre la raison et les excès du raisonnement, entre une fallacieuse et séduisante apparence et la réalité.

Le P. Coubé, après avoir accompli, avec une parfaite rigueur, ce travail de critique, montra largement et clairement le rôle de la raison dans la foi.

Ces conférences sur « La Foi et la Raison », démontrèrent, s'il le fallait encore, que le P. Coubé était de taille à occuper la chaire de Notre-Dame.

Saint-Honoré d'Eylau le vit prêcher le Carême de 1897, il y exposa dans ses grandes lignes toute la théologie en réfutant le Monisme, doctrine qui prétend tout expliquer en dehors de « l'hypothèse Dieu » ; il y prodigua un enseignement classique par la sûreté de la doctrine et cependant moderne par la forme séduisante dont il savait revêtir ce que la théologie a de trop abstrait pour le public moyen.

VIII

Le Rôle Social du Prêtre

Tel est le titre d'un discours prononcé aux fêtes de la canonisation de saint Pierre Fourier.

Ce discours répété quatre fois en 1897, à l'Abbaye-aux-Bois, au Couvent du Roule, au Couvent des Oiseaux, et au Monastère de Grand-Champ, fit quelque tapage.

Le P. Coubé traita, avec une réelle maîtrise, l'une des questions les plus graves et les plus controversées de l'époque : du rôle social du prêtre. Certains catholiques, plus zélés qu'expérimentés, reprochaient à l'Eglise de n'avoir pas été au peuple dans les temps passés et voulaient voir les prêtres s'aventurer dans les voies périlleuses d'une philanthropie plus ou moins chimérique. Le P. Coubé remit les choses au point. Relevant d'abord l'insulte faite à l'Eglise, il montra par l'exemple de saint Pierre Fourier, qu'elle n'avait point attendu les conseils des démocrates chrétiens pour se donner avec amour aux déshérités de la vie ; puis, avec l'autorité d'une parole qui tirait sa force de sa modération même, il traça les limites exactes dans lesquelles peut se mouvoir une âme vraiment sacerdotale. Il mit en lumière cette vérité que le prêtre, qui ne saurait d'ailleurs se claquemurer dans la sacristie, doit rester avant tout l'homme de Dieu, préoccupé surtout de la vie des âmes. Et il fit bonne justice de certaines formules hardies et retentissantes, venues d'au-delà des mers et qui n'auraient jamais dû prendre pied chez nous.

Dans « *Le Figaro* », de Narfon donnait un article de deux colonnes sur « Le P. Coubé et les abbés démocrates » ; il écrivait : « On ne saurait trop louer les pages admirables que le P. Coubé vient de prononcer sur le rôle social du prêtre, en harmonie si parfaite avec les préoccupations actuelles du Souverain Pontife. »

C'est qu'en effet, la fausse interprétation des précédentes encycliques de Léon XIII ne laissait pas que d'être périlleuse, et les catholiques devaient une réelle reconnaissance aux théologiens de sens rassis qui s'appliquaient à exposer sous son vrai jour la doctrine pontificale, en mettant au point les exagérations dangereuses d'un trop grand nombre de ses commentateurs.

Julien de Narfon, après avoir cité les extraits les plus saillants du discours, terminait ainsi : « Le gant, comme on en peut juger, est lancé d'une main très sûre et très ferme par le jeune et déjà célèbre Jésuite. Il sera intéressant de voir si les « brasseurs d'œuvres sociales et philanthropiques » le relèveront. L'Eglise de France, nous disait récemment un prélat, a trop de chauffeurs, pas assez de mécaniciens. La belle page qu'on vient de lire prouve que le P. Coubé est un « mécanicien plein d'expérience et de sagesse ».

Toute la presse catholique fit écho aux paroles du P. Coubé.

Quelle qu'ait été l'émotion suscitée par le discours sur « le rôle social du Prêtre », elle fut encore dépassée par un sermon que le P. Coubé donna à Saint-Sulpice au cours de l'Avent 1897. Le 7 novembre, fête de Saint Charles, patron du clergé de Paris, il parla de la mission et des devoirs du prêtre comme ambassadeur du Christ. Le sermon ne fut point du

goût d'un élève du Séminaire de Saint-Sulpice qui envoya l'article suivant au « *Peuple Français* », journal démocrate chrétien dirigé par l'abbé Garnier.

« SERMON SENSATIONNEL »

« Ce titre n'a rien d'excessif pour désigner le discours que le P. Coubé a prononcé dimanche dans l'Eglise de St-Sulpice. Le P. Coubé s'est déjà fait remarquer au commencement d'août par d'extraordinaires confidences faites à un reporter du *Figaro* contre « les abbés démocrates ». Mais le ton de son interview n'était que miel et douceur auprès de qu'il a dit dimanche contre tous ceux qui, dans les matières les plus libres, diffèrent d'opinion avec lui et ses amis. Avec une énergie incroyable, le P. Coubé a essayé de faire croire aux séminaristes, très peu convaincus, et aux fidèles, complètement étonnés, qu'il fallait regarder comme des personnages dangereux pour la foi : 1° les évêques d'Amérique, qui nous ont donné, a-t-il dit, le « scandale » de participer au Congrès de Chicago, dénaturé (cela va de soi) dans son histoire et dans ses fins ; 2° les catholiques sans esprit et sans courage qui, en accueillant avec bienveillance l'article de M. Brunetière sur la faillite de la Science, se sont montrés, aux yeux du P. Coubé, des fauteurs d'athéisme ; 3° le P. Hecker accusé, à l'aide de raisonnements qui reposaient sur une métaphore mal comprise, d'ignorer la théologie, de sacrifier à un zèle naïf les exigences de la foi et les plus nécessaires des vertus chrétiennes ; 4° M. Blondel, le profond et catholique auteur de la brochure sur les nouvelles conditions de l'apologie, une œuvre qu'on peut discuter, mais que nul n'a le droit de taxer en pleine

église, comme l'a fait le P. Coubé, de pélagianisme et d'hérésie.

Et pour mieux faire passer ces étranges allégations, le prédicateur y mêlait la louange de Mgr d'Hulst, devenu « le plus grand philosophe peut-être du dix-neuvième siècle », et aussi de Mgr Gibbons, qui eût été fort surpris de pareils hommages. Le P. Coubé oubliait bien vite que Mgr d'Hulst avait été, lui aussi, à propos d'exégèse, traité de téméraire et presque d'hérétique dans les *Etudes religieuses*. Il oubliait qu'il venait d'appeler « un scandale » le Parlement des religions dont la séance d'ouverture fut présidée par le vénérable cardinal Gibbons.

D'autre part, il faisait suivre ses critiques contre l'épiscopat américain, contre M. Blondel et contre le P. Hecker, d'une longue sortie à l'adresse de M. Charbonnel, comme si le rapprochement, qui risquait de se faire dans l'esprit des auditeurs, n'offrait pas quelque chose d'odieux. Le P. Coubé avait, du reste, traité si sévèrement les grands catholiques nommés plus haut qu'à peine pouvait-il trouver des termes plus durs pour le défroqué du journal l'*Eclair*. Nos lecteurs apprécieront...

Un élève de Saint-Sulpice.»

Sur l'ordre de ses supérieurs, le P. Coubé envoya au *Peuple Français* la réponse que voici :

Paris, le 10 Novembre 1897.

Monsieur le Directeur,

Sous ce titre « Sermon sensationnel », le *Peuple Français* a publié une lettre qui contient plus d'une inexactitude. Je vous prie de vouloir bien insérer une

rectification que je juge nécessaire pour l'honneur de mon ministère. Je n'ai point attaqué les évêques américains. Je ne les ai même nommés, ni en général, ni en particulier, à l'exception du cardinal Gibbons dont j'ai loué le dernier ouvrage « L'Ambassadeur du Christ ». A l'occasion du Parlement des religions, je me suis abstenu de toute allusion, même lointaine, à la part qu'y ont prise, en effet, quelques évêques. J'ai seulement montré en quoi le principe en est chimérique et dangereux, et je n'ai été en cela qu'un écho des avertissements venus de Rome. Je n'ai nommé ni M. Brunetière, ni le P. Hecker, ni M. Blondel : mais, touchant leurs idées, je me suis borné à des considérations doctrinales, comme il convient à la chaire chrétienne. Je n'ai pas davantage prononcé le nom de M. Charbonnel, mais j'ai montré comment la boue soulevée par un prêtre apostat ne rejaillit pas sur la robe de l'Eglise. Je n'ai jamais fait de « confidences » à un reporter du *Figaro* contre les « abbés démocrates » ni par interview ni par lettre. Un journaliste a interprété comme il en avait le droit, la doctrine qu'il a trouvée imprimée dans mon panégyrique de saint Pierre Fourier sur le rôle social du prêtre : mais cette doctrine a reçu des approbations trop nombreuses et de personnages trop éminents pour que j'aie à la regretter. Quant au fond même de mon enseignement doctrinal, je n'ai pas à le défendre dans un journal contre mon jeune contradicteur.

S. COUBÉ S. J.
docteur en théologie. »

De nombreux esprits furent surpris de voir un séminariste — si tant est qu'il n'usurpait pas cette qualité — se livrer à un exercice qui n'avait rien

de commun avec les occupations ordinaires de la cléricature. On s'étonna aussi de constater qu'un journal dirigé par un prêtre donnait si facilement l'hospitalité de ses colonnes à la critique d'un prédicateur qui avait ses juges hiérarchiques auxquels le premier auditeur venu ne pouvait se substituer sans une impertinente usurpation. C'était vraiment là de l'américanisme en action. J'ajoute que le philosophe Ollé-Laprune et l'abbé Klein assistaient au sermon incriminé et qu'ils avaient naturellement été peu satisfaits de voir critiquer des idées qui leur étaient chères. Ollé-Laprune l'écrivit, fort courtoisement d'ailleurs, au P. Coubé qui reçut les chaleureuses félicitations de l'archevêché de Paris, transmises par l'abbé Odelin.

Le *Figaro*, mis en cause par l'article du séminariste, répondit par la plume de Julien de Narfon : « Le P. Coubé a prêché l'Avent à St-Sulpice. Cet orateur continue, bien jeune encore, à réaliser les grandes espérances que ses débuts dans l'éloquence sacrée avaient fait concevoir à la Compagnie de Jésus. C'est certainement l'un des trois ou quatre prédicateurs les plus « suivis ». Son enseignement doctrinal est d'une solidité à toute épreuve, mais il y fait toujours une bonne part aux questions actuelles qu'il excelle à présenter sous une forme personnelle et d'autant plus intéressante. Signe particulier : n'a qu'une tendresse médiocre pour les abbés démocrates. Un de ses derniers sermons, où il les avait légèrement houspillés, fut le prétexte d'une assez violente polémique de presse. On imagina de rapprocher ce sermon d'une interview où le P. Coubé aurait exprimé, pour les lecteurs du *Figaro*, les mêmes idées. Or, cette interview n'a jamais eu lieu.

Nous avons seulement commenté, après en avoir donné de longs extraits, une récente brochure de ce religieux. Depuis l'incident que nous venons de signaler, l'auditoire du P. Coubé ne s'est pas accru — parce que l'église est toujours comble lorsqu'il en occupe la chaire — mais il a reçu, de tous côtés, d'innombrables témoignages d'admiration et de sympathie. »

Cette sympathie le suivit à Saint-Honoré d'Eylau où il donna de nouveau le Carême de 1898, sur « Le Mystère et l'Âme Contemporaine ». « Le P. Coubé est encore très jeune, écrivait de Narfon. Mais c'est là un défaut dont il se corrige un peu tous les jours. On ne pourra plus le lui reprocher, lorsque le P. Etourneau aura terminé à Notre-Dame le cycle qu'il vient de commencer si brillamment (1). A cette époque, le P. Coubé sera mûr pour la première chaire du monde catholique, s'il plaît à l'Archevêque de Paris de donner à un Jésuite la succession de l'éminent Dominicain. »

On voit avec quelle étonnante rapidité notre orateur avait franchi les étapes de la célébrité. Aussi fut-il choisi pour être avec le P. Janvier, un des orateurs du Congrès Eucharistique International de Bruxelles de 1898, et c'est à la cathédrale de Sainte-Gudule, où il retrouva la chaire de ses débuts oratoires, qu'il donna son magnifique discours sur « La Révolution sociale et l'Eucharistie » prononcé devant le légat du pape, le cardinal Vincent Vannutelli, le cardinal Goossens, archevêque de Malines, le nonce apostolique et plus de trente évêques.

(1) Le P. Ollivier n'avait fait que passer à Notre-Dame. Son fameux discours prononcé pour les victimes du Bazar de la Charité le priva de l'illustre chaire.

IX

L'Avent de la Madeleine (1898) sur « Les Fausses Religions ».

L'abbé Frémont occupait avec grand succès depuis plusieurs années la chaire de la Madeleine. La maladie l'empêcha d'y donner l'Avent de 1898 et il désigna lui-même le P. Coubé comme étant susceptible de le remplacer. M. Hertzog, alors curé de la paroisse, s'empressa de ratifier ce choix. Et de la Toussaint à l'Épiphanie, notre orateur donna une série de douze conférences sur « Les Fausses Religions », qui eurent un retentissement énorme, dépassant même les frontières de France, puisque j'ai trouvé des articles parus dans plus de trente journaux d'Amérique, d'Angleterre et d'Allemagne. Dans son sermon de la Toussaint, comme entré en matière, le Père défendit la thèse du grand nombre des élus, diamétralement opposée à celle de Massillon qu'il appela curieusement « la doctrine du tout à l'enfer », démontrant ainsi que la sévère orthodoxie des Jésuites s'alliait fort bien à la largeur des idées.

En 1898, notre Occident était déjà déséquilibré et jeté hors de sa voie traditionnelle, se ruant avec frénésie vers l'Orient, scrutant sa philosophie, étudiant ses annales et, par une aberration inconcevable, voulant renier dix-huit siècles de christianisme pour s'affubler des loques des religions de l'Inde et du Japon. Le P. Coubé se dressa magnifiquement en face de ces novateurs. Dans sa première conférence sur « Le Brahmanisme » il montra l'inanité de la

théogonie hindoue, la poursuivant jusque dans ses plus hideuses pratiques, et en exposant tout le système philosophique et religieux. Dans la seconde, il aborda l'étude du « Bouddhisme ». Au Boudha légendaire et faux, né à Paris dans les cerveaux de quelques intellectuels, il opposa le véritable Boudha, tel qu'il est décrit dans le *Lalita-Vistarra* qui est le livre sacré du Bouddhisme ; il réfuta le colonel Olcott, auteur d'un catéchisme bouddhique et mit à nu l'imposture de M. Notovitch qui avait prétendu que le Christ avait passé des années dans l'Inde pour étudier la philosophie du Çakya-Mouni. Puis il consacra deux conférences à l'Islam. Il montra tour à tour la doctrine de l'Islam et son influence sur les peuples de l'Asie et de l'Afrique ; puis les rapports de cette doctrine avec la chrétienté en général et avec la France en particulier. Chemin faisant, il traita des graves et délicates questions de l'esclavagisme, du protectorat français en Orient, de la civilisation musulmane, de la polygamie, etc. Ces conférences ne furent point du goût de M. Nicolaïdès qui dans *L'Orient* et dans *L'agence Ottomane* rompit des lances avec le prédicateur ; de même qu'après avoir parlé du bouddhisme, le conférencier de la Madeleine eut contre lui tous les bouddhisants parisiens, auditeurs assidus du cours de M. Léon de Rosny.

Mais ce furent les conférences suivantes sur « La Religion d'Israël » qui mirent le feu aux poudres.

Il était assurément périlleux de traiter un tel sujet en pleine affaire Dreyfus. De très nombreux Israélites s'étaient mêlés à la foule des catholiques, prêts à protester — le P. Coubé le sut plus tard — au

premier mot qui pût leur sembler un outrage à leur race ou à leur religion.

C'est donc dans une atmosphère de bataille qu'il monta en chaire. Dès l'exorde, avec franchise et netteté, il situa son sujet et sa position. « Le sujet est délicat, dit-il, mais il est de ceux que l'Eglise a le droit et le devoir de traiter, car elle est mère et elle doit instruire ses enfants. Je viens donc, sans provocation aucune, mais en toute liberté apostolique, user de ce droit, remplir ce devoir, en me tenant sur le terrain théologique et doctrinal. Je n'excite ni les passions, ni les rancunes, je fais seulement appel aux hommes d'intelligence et de cœur qui m'écoutent. Ils entendront des paroles graves, sévères parfois, justes toujours. »

Puis l'orateur entra dans son sujet. Il prit comme inspiration centrale de son discours, le Temple de Jérusalem, sa vie nationale, sa vie religieuse et sa vie morale, et afin de mieux étudier la vie de ce Temple qui fut la tête et le cœur du monde, il l'envisagea sous ses trois aspects différents : la gloire du Temple, le crime du Temple et le châtimeut du Temple. Et ce fut toute l'histoire d'une race qui a été élue par Dieu, qui a été ingrate envers Dieu et qui a été rejetée par Dieu. Ce discours fut, de tous points, admirable. Pas une fois l'orateur ne descendit dans l'arène où se livrent les combats, sa voix ne fit pas écho aux polémiques du jour et il resta dans la sphère élevée où l'avait porté son vol. Et maintes fois il fit courir sur l'auditoire un frisson, une émotion qui se sentait et se voyait.

Et pourtant, le lendemain, quelle levée de boucliers dans la presse !

Par la plume de Gaston Méry, *La Libre Parole*

manifestait sa déconvenue. Après avoir rendu hommage au splendide talent de l'orateur, le fougueux antisémite concluait : « L'auditoire est sorti un peu déçu. Qu'attendait-il ? me demanderez-vous. Est-ce que tout ce qu'a dit le P. Coubé n'a pas été admirablement dit ? Certes. Qu'est-ce alors ? — Que voulez-vous, on attendait autre chose, je ne sais pas quoi, mais autre chose... » Gaston Méry attendait évidemment que le P. Coubé démarquât Edouard Drumont et lût en chaire une page de la « France Juive » !

Sur l'autre rive, *L'Aurore*, entraînait en fureur et accusait l'orateur d'avoir parlé « avec une extraordinaire virulence contre les Juifs, race infâme, contre lesquels le moment était venu de marcher ».

Mais si le P. Coubé avait prononcé ces paroles, j'imagine que *La Libre Parole* aurait illuminé et n'aurait point marqué sa déception par le truchement de Gaston Méry !

Une dame excitée écrivait à *La Fronde* : « Est-il permis à un prédicateur de la Madeleine de dire les paroles suivantes : « Les Juifs sont une race maudite, ce sont des sans-patrie, ils ont pour tout dieu un sac d'or qu'ils tiennent à la main. Est-il admissible qu'un prêtre payé sur le budget des cultes tienne un pareil langage dans un lieu public ? »

Bien entendu, le P. Coubé qui ne reçut jamais un centime de feu le Budget des Cultes, n'avait nullement prononcé les paroles incriminées qui n'en furent pas moins reproduites par toute la presse d'Israël et du capitaine Dreyfus.

Cette information mensongère fit son petit tour du monde — en moins de 40 jours — avec *The Morning Post* de Londres, le *New-York Daily*, le

New-York Sun, le *Times* de Washington, le *The Inter Ocean* de Chicago, le *Standard* de Syracuse, le *Call* de Philadelphie, etc., etc.

J'ai dit que de très nombreux Israélites assistaient à cette conférence ; si le P. Coubé avait qualifié Israël de race infâme, ils ne se seraient pas gênés pour protester puisqu'ils étaient venus dans ce but.

Mais cela, n'empêcha pas l'anarchiste *Libertaire* d'attaquer violemment l'orateur sous ce titre suggestif « Sermon Bouffe-Youpin ! »

Cependant *La libre Parole* lançait un canard interrogatif de poids et de taille : « Le P. Coubé fait à la Madeleine une série de sermons sur les Juifs. Est-il vrai qu'il fut si peu hostile à la race maudite, que la Juiverie lui fit demander de réserver cinq ou six rangs de chaises qui lui seraient payés ce qu'il voudrait ? Est-il vrai que le P. Coubé remercia en disant au solliciteur de s'adresser à qui de droit ? Est-il vrai qu'à la suite du sermon suivant, le Jésuite reçut la visite d'un très grand personnage qui lui tint à peu près ce langage : « Vos prédications font un effet énorme dans le monde israélite. Vous êtes plus clairvoyant que beaucoup des vôtres, vous savez que Dreyfus est innocent, indiquez-le dans votre prochain sermon et le lendemain je vous apporterai cent mille francs pour vos pauvres ». Nous attendons un démenti du P. Coubé. »

Celui-ci ne se donna pas la peine d'envoyer un démenti à *La Libre Parole*, mais il fit la déclaration suivante à un rédacteur de « *La Liberté* » venu pour l'interroger à ce sujet : « Les faits articulés dans la note que vous me soumettez sont absolument inexacts. Aucun grand personnage ne m'a offert cent mille francs pour parler en faveur de l'innocence de

Dreyfus. J'ai bien reçu pendant le Carême que je prêchais l'année dernière, une lettre m'invitant à proclamer la non-culpabilité du prisonnier de l'île du Diable, mais cette lettre émanait d'un catholique que je connais, et il ne me promettait comme récompense que les éloges de la presse révisionniste.

Quant aux rangs de chaises réservées, c'est également inexact. Beaucoup de personnes, catholiques et israélites, ont demandé au clergé de là Madeleine, avant que je commence mes conférences, que des places leur fussent réservées. On leur a répondu que cela ne se pouvait pas et que les places seraient occupées par les premiers arrivants. Telle est la vérité. »

La presse de toutes nuances s'empara bien entendu de ce fameux canard, les uns pour le faire voler, les autres pour le faire rentrer dans sa basse-cour.

On voit par tout cela combien le Paris religieux, intellectuel et mondain s'était passionné pour cette magnifique série de conférences que le P. Coubé termina par l'étude du Messianisme et un lumineux aperçu sur *L'Avenir des Religions*. Il salua, en terminant, dans un grand mouvement oratoire, le jour où toutes les nations se donneront le baiser de paix de la communion catholique sous le regard triomphant de l'Eglise, où les cloches de Moscou, de Berlin, de Londres, de New-York, appelleront les chrétiens dans leurs églises pour y chanter avec le Credo Romain, le plus émouvant Te Deum qu'aura entendu la terre.

Longtemps annoncées en librairie, ces conférences ne furent jamais publiées, sauf la dernière sur *L'Avenir des Religions* qui fut publiée par *La Revue Apologétique* (N° du 10 Décembre 1904) et ensuite

par la Société Belge de Librairie. Comme, de nombreuses années après, je pressais le P. Coubé de les faire éditer, il me répondit avec une touchante modestie qu'il était trop tard, qu'elles étaient périmées, et dépassées par les travaux modernes d'exégèse et d'histoire des religions, qu'elles étaient à refondre... et que le temps lui manquait.

L'année suivante, l'abbé Frémont remontait dans la chaire de la Madeleine et il rendait un délicat hommage au jeune orateur qui l'avait remplacé avec tant d'éclat : « Vous n'avez fait que gagner à mon absence, dit-il. Le P. Coubé a magnifiquement répondu à vos espérances par sa science aussi solide que variée et par son éloquence admirable et pleine de feu. J'essaierai de marcher sur ses traces fraternelles et de guider, comme lui, vos âmes vers les cimes où fleurit la vérité. »

X

L'Âme du Soldat.

« La Grande Promotion » de Saint-Cyr voulut fêter son vingt-cinquième anniversaire par une messe solennelle célébrée à la Madeleine et elle demanda au P. Coubé de prononcer le discours de circonstance, le 8 avril 1899. L'orateur sonna un allègre coup de clairon, il exalta l'âme du soldat en termes qui électrisèrent cet auditoire militaire.

Le général Zurliden n'avait pas été sans inquiétudes les jours précédents au sujet de ce discours. L'événement démontra combien vaines avaient été les craintes du Gouverneur militaire de Paris. Le P. Coubé ne fit aucune allusion à *L'Affaire* et ne se permit aucune incursion dans le domaine de la politique : il parla en prêtre et en patriote. On chercha d'ailleurs vainement dans cet admirable discours, l'allusion, même la plus discrète, aux affaires qui divisaient alors le pays.

Le lendemain, en venant lui demander de publier son discours, le Comité lui offrit le titre de Camarade d'Honneur de « la Grande Promotion ». Le discours fut donc publié et le P. Coubé terminait ainsi son avant-propos : « Ces pages seront ma réponse et mon cordial remerciement aux officiers qui ont bien voulu me décerner cette gracieuse distinction. Puissent-elles leur dire combien l'âme du prêtre vibre à l'unisson de l'âme du soldat dans l'amour de Dieu et de la France ! »

Le Panégyrique de Jeanne d'Arc à Notre-Dame.

Son Eminence le Cardinal Richard, Archevêque de Paris, l'invita à prêcher le panégyrique de Jeanne d'Arc, à Notre-Dame de Paris, le 14 Mai 1899. Ce fut un coup d'éclat. On s'écrasait littéralement dans l'immense vaisseau. Avec ce discours sur « La Double Mission de Jeanne d'Arc », l'orateur conquiert définitivement le premier rang parmi les grands prédicateurs contemporains ; pendant une heure et demie, il retint cette immense foule suspendue à ses lèvres. Jean de Bonnefon, dans *Le Journal*, écrivait le lendemain : « Hier, un diadème précieux est tombé dans le Trésor de Notre-Dame, un bijou émaillé aux couleurs de France : c'est l'éloge de Jeanne d'Arc par le P. Coubé... Pendant une heure ce fut le triomphe de cet art qui fit faire aux peuples assemblés les folies glorieuses ; ce fut le triomphe de l'art oratoire, en la personne d'un humble prêtre. Le voici, gravissant les degrés, simplement, avec l'aisance qu'il doit avoir en montant l'escalier de sa résidence. Il est petit, nerveux, la tête est d'une pâleur profonde, comme si elle était d'albâtre, le front est sillonné de houles qui ne sont pas encore des rides. L'homme est jeune, sans un fil blanc. Les yeux sont deux balles d'acier poli qui brillent trop pour qu'on en voie la couleur. Malgré le lieu, malgré le costume, la physionomie et l'attitude restent celles d'un officier de hussards. Et le discours du P. Coubé est un discours militaire et français comme il est un panégyrique de profonde philosophie.

La réputation du Père Coubé était grande depuis ses discours à Saint-Sulpice, à la Madeleine, et dans les cathédrales de France ; mais Notre-Dame est un vaisseau où beaucoup de réputations se sont perdues, réduites à l'état de néant par la folle immensité des souvenirs qui errent là depuis des siècles. Eh bien ! le Père Coubé n'est pas resté comme un Titan écrasé sous le poids des gloirés mortés. Jamais homme n'a mieux pris une foule française pour l'arracher aux dalles du temple et l'élever vers les sommets... Jamais un bas vocabulaire ne déshonore l'origine de cette pensée. Je ne sais pas de quel rang social est sorti le soldat du Christ et de France qui est le Père Coubé. Les castes disparaissent pour qui entre dans la grande égalitaire qui est sa Compagnie. Mais ce que l'on voit et ce qui est rare dans la chaire, c'est que le triomphateur de Notre-Dame est délicieusement aristocrate de phrase. Il a l'image, facile effet pour l'écrivain, difficile combat pour l'orateur. Celle du Père Coubé est assez saisissante, assez éclairée pour être vue par les auditeurs au passage des mots, comme le voyageur voit un grand paysage, lorsqu'il est emporté par la rapidité d'un train. Le panégyriste a parlé quelque part, hier, des pierres de dolmens changées en pierres d'autel, des statues saintes taillées dans les chênes druidiques. Son éloquence est comme le dolmen pour la solidité, comme le chêne pour l'élévation... Quand sur ce mot la voix de l'orateur descend, les applaudissements sont dans tous les yeux, ne pouvant être dans les mains. L'allusion à l'américanisme était attendue, mais moins superbe, moins terrassante. Les grands orateurs français, les Bossuet, les Bridaine, les Bourdaloue, qui dor-

ment dans la pensée de Dieu, ont dû être fiers d'avoir créé cette géniture de leur Verbe... »

Je le sais, le P. Coubé fut quelque peu gêné par ces éloges qui semblaient excessifs à son humilité, d'autant que Jean de Bonnefon jouissait d'une assez fâcheuse réputation. Ne disait-on pas qu'il monnayait ses louanges... Or, le P. Coubé ne l'avait jamais vu et n'entra jamais en relations avec lui. L'éloge était donc sincère, et comme Jean de Bonnefon était un écrivain de grand talent, son témoignage m'a paru précieux à retenir.

Voici d'autre part un témoignage officiel de l'admiration générale. Du compte rendu de *La Semaine Religieuse de Paris*, organe de l'archevêché, j'extrais ceci : « Le P. Coubé n'a pas trompé l'attente générale. Il a fait revivre l'histoire de l'héroïne avec une intensité de vie et une puissance de parole qui ont gagné tous les cœurs ; en plus d'un passage il s'est élevé jusqu'aux plus hauts sommets de l'éloquence... L'orateur développe à grands traits toute la vie de la nation française à travers les siècles. Ce tableau superbe s'est terminé par des paroles d'espérance et par une sublime apostrophe à la bannière de Jeanne d'Arc. De retour à la sacristie, S. E. le Cardinal Richard a vivement félicité le P. Coubé. »

M. Stanislas de Holland n'hésitait pas à écrire dans *La Vérité* : « J'avais entendu, il y a quelques années, dans cette même solennité, la grande voix du P. Monsabré, et j'avoue qu'en me rendant à Notre-Dame pour y entendre le célèbre Jésuite, je me demandais si jamais il atteindrait à la hauteur de l'illustre conférencier de Notre-Dame. N'en déplaise au Père Monsabré, je ne lui connais pas en ce moment d'autre rival, et certes le Père Coubé tant

par le prestige de sa parole que par la puissance de son action oratoire s'est révélé un orateur de tout premier ordre... »

Tel était l'avis de S. E. le Cardinal Parocchi qui, faisant ses adieux aux séminaristes de Santa Chiara, leur parla des grands orateurs religieux de la France, particulièrement du mâle génie de l'incomparable Bossuet qui avait toutes ses prédilections et il fit le plus grand éloge des deux orateurs contemporains qui avaient ses préférences : Monseigneur Touchet, avec son éloge de Monseigneur Freppel, et le P. Coubé avec son panégyrique de Jeanne d'Arc.

La presse toute entière, même la plus mondaine, à l'étranger comme en France, fut unanime à louer ce splendide discours qui fut répandu dans tout le pays à des milliers d'exemplaires et qui servit de lecture spirituelle dans de nombreux grands et petits séminaires de France.

Je signalerai que le passage sur l'Immortalité de la France qui est la partie la plus neuve, la plus originale du panégyrique, suscita de très curieuses discussions en Angleterre et que le *Catholic Times* revendiqua bien entendu l'immortalité pour son pays. C'était son droit... mais la raison ?

— Pour finir, je n'aurai garde d'oublier un trait qui a son importance. Dans la seconde partie de son discours, le P. Coubé avait exposé que l'idée de la Royauté de Jésus-Christ, appliquée à la France, était l'idée maîtresse et directrice de Jeanne d'Arc. Pour elle, le vrai roi de notre pays était le Christ, et Charles VII n'en était que le lieutenant.

Or, quelque temps après la cérémonie de Notre-Dame, un jeune élève du lycée Condorcet, Maxime Réal del Sarte, reprenait dans un devoir d'histoire

cette affirmation de la souveraineté du Christ et il puisait dans le panégyrique du P. Coubé, des arguments et des citations. Ce fut un beau scandale. Le professeur, le sectaire Thalamas, furieux, entreprit une discussion fort peu historique dans laquelle il insulta odieusement la mémoire de l'Héroïne, insulte qui excita le dégoût de Paris et de la France entière. Thalamas fut conspué par sa classe entraînée par Maxime Real del Sarte, conspué par le Quartier Latin, il dut fuir sous les huées et solliciter un poste aux colonies.

Ce fut le début, ce fut, je crois, un des premiers combats de cette ardente et magnifique jeunesse qui sut finalement imposer le culte officiel de Jeanne d'Arc, après avoir subi les coups, les amendes et la prison.

L'affaire Thalamas eut un grand retentissement et Clémenceau se jeta dans la bagarre attaquant le panégyriste avec violence dans *L'Aurore*, lui reprochant d'insulter le patriotisme, en le confondant avec le paganisme ! C'était prêter au P. Coubé des sentiments qu'il avait en horreur ; il était certes aussi bon patriote et aussi bon Français que le Clémenceau de 1899 !

La Communion Hebdomadaire

En cette même année 1899, Mgr Doutreloux, évêque de Liège et Président du Comité permanent des Congrès Eucharistiques, l'invita à prendre la parole au Congrès de Lourdes, dans les trois grandes réunions du soir. C'est là qu'il prononça ses trois célèbres sermons sur « la Communion Hebdomadaire ». Le Cardinal Langénieux, légat du pape, présidait entouré d'une brillante couronne d'évêques. Ces sermons eurent un retentissement immense dans le monde catholique. L'orateur proposait à la société chrétienne de s'adonner à la communion hebdomadaire par amour, comme elle l'est à la messe hebdomadaire par devoir. Il réunit ces trois sermons avec de nombreux appendices théologiques et historiques dans un livre qui se répandit par milliers non seulement en France mais à l'étranger. Il fut traduit en plus de dix langues.

Le pape Léon XIII lui envoya ses félicitations et ses encouragements par le Bref que voici :

« Léon XIII, Pape,

TRÈS CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION
APOSTOLIQUE

« Au temps présent et dans l'état de choses actuel, tous les esprits droits et pieux voient avec douleur l'ardeur à confesser la foi et l'antique pureté des mœurs disparaître chez un grand nombre d'hommes.

Si l'on recherche la cause du mal, on la trouve principalement dans ce fait que l'amour et l'usage du banquet eucharistique languissent chez la plupart et n'existent plus chez beaucoup. C'est ce que déplorait déjà l'Apôtre quand il écrivait aux Corinthiens : « Voilà pourquoi beaucoup parmi vous sont faibles et beaucoup s'endorment ». A cela rien d'étonnant : car celui-là seul peut remplir les devoirs de la vie chrétienne qui a revêtu le Christ, et l'on ne revêt le Christ, que par la fréquentation de la Table eucharistique. Par elle, en effet, le Christ demeure en nous et nous en Lui. Ils ont donc bien raison ceux qui travaillent à l'affermissement de la foi et à la correction des mœurs, lorsqu'ils prennent à tâche d'exciter les catholiques à s'approcher le plus souvent possible de la table du Seigneur : plus on la fréquente, plus on en retire des fruits abondants de sainteté. Et puisque vous, très cher Fils, vous travaillez noblement à ce but et que vous allez rééditer les discours solennels que vous avez prononcés sur cette matière, Nous encourageons hautement votre dessein et votre zèle, et Nous souhaitons de tout cœur qu'un très grand nombre de catholiques prennent l'habitude de recevoir chaque semaine le sacrement de l'autel. En attendant, en témoignage de Notre amour et comme gage des faveurs divines, Nous vous accordons très affectueusement la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 10 janvier 1900, la vingt-deuxième année de Notre pontificat.

« LÉON XIII, Pape. »

A la suite du pape, plusieurs cardinaux et presque tous les évêques de France envoyèrent leurs encouragements au P. Coubé. Ces approbations épiscopales

étaient conçues en termes chaleureux. Elles étaient tout autre chose qu'une formule de courtoisie ou un banal compliment à l'auteur. Elles constituaient un véritable manifeste épiscopal en faveur de la thèse eucharistique défendue avec tant de science théologique et avec tant d'éloquence par le P. Coubé à Lourdes. D'éminents religieux unirent leurs voix à celles des évêques.

Le R. P. Billot, professeur de théologie au Collège Romain, lui écrivait : « Je veux vous dire tout le plaisir que m'a fait votre beau et bon livre, toujours si exact quant à la doctrine et si intéressant aussi par les nombreux documents que vous apportez à l'appui... »

Le R. P. Berthe, assistant des Rédemptoristes, lui envoyait de Rome, ce mot : « J'ai lu et relu vos admirables discours sur la Communion Hebdomadaire... » Le P. Léon, capucin, écrivait dans *Etudes Franciscaines* : « Des trois discours prononcés au Congrès Eucharistique de Lourdes, suivis d'appendices fortement documentés, extrêmement instructifs, le P. Coubé a fait une brochure. Etude d'une orthodoxie impeccable. On y trouve sous une forme brillante et, malgré son allure classique, d'une grande modernité d'expressions, la science théologique, la spiritualité prudente et large, de l'illustre Compagnie dont le P. Coubé n'est ici que l'intelligent et harmonieux porte-voix... »

Si le P. Berthe avait retrouvé dans ce livre la pure doctrine de saint Alphonse de Liguori, si le P. Léon y retrouvait l'idée franciscaine, le P. Monsabré, l'illustre dominicain, écrivait au P. Coubé que sa doctrine était en accord parfait avec la tradition de son Ordre.

Mais une doctrine qui se présentait avec de tels titres et de si hautes approbations ne devait pas rester dans le domaine purement spéculatif : elle devait s'incarner dans une œuvre. Il fallait lui donner la force d'expansion et de conquête qui vient de l'association. Aussi le P. Coubé fonda-t-il « La Ligue de la Communion Hebdomadaire » dont les statuts furent approuvés par le Cardinal Richard par une ordonnance du 23 novembre 1900. La Ligue se limita tout d'abord au diocèse de Paris ; un an après sa fondation elle comptait quinze cents membres répartis dans de nombreuses paroisses. Elle nécessitait déjà un Bulletin Mensuel que le P. Coubé fonda en janvier 1902 sous ce titre *O Salutaris Hostia*, bulletin qui lui permit de simplifier une correspondance devenue trop absorbante.

Ligue et revue ne devaient pas tarder à connaître une ampleur imprévue. Deux mois après, la Ligue commençait à essaimer en province. Peu à peu, elle se répandait dans le monde entier, en Espagne, au Chili, au Missouri. En avril 1903, elle comptait 25.000 membres. Peu de temps avant sa mort, Léon XIII accordait aux membres de la Ligue de la Communion Hebdomadaire une insigne faveur : un Bref daté du 3 juillet 1903, le dernier peut-être sur lequel s'est posé cet anneau du Pêcheur au chiffre de Léon XIII que la mort allait bientôt briser. Le Cardinal Richard ayant, sur la requête du P. Coubé, demandé à Sa Sainteté les indulgences qu'il désirait pour la Ligue, Léon XIII les accorda libéralement.

Quelques semaines après, le P. Coubé recevait un nouvel encouragement du Saint-Siège. Le Cardinal

Merry del Val, le secrétaire d'Etat du nouveau Pape Pie X, lui envoyait les bénédictions du Saint Père.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'essor de la Ligue ,après de tels encouragements. Elle finit par dépasser le chiffre de cent mille adhérents. On conçoit quel travail formidable la direction effective d'une telle œuvre demandait à son directeur que toutes les sections de France et de l'étranger demandaient à entendre et qui rédigeait seul la revue mensuelle qui en était l'organe et le lien.

Aussi, devant se consacrer à d'autres travaux, à d'autres apostolats, le P. Coubé, petit à petit, ne s'en occupa plus que de loin en loin, laissant aux sections une autonomie de plus en plus grande et laissant naviguer sous le regard de Dieu et de ses prêtres, le grand navire qu'il avait lancé. Mais il n'en resta pas moins toujours, le soldat, l'apôtre et le chantre inspiré de l'Eucharistie.

XIII

Un Projet grandiose Pèlerinage International à Paray-le-Monial.

Paray-le-Monial fut l'œuvre de la Compagnie de Jésus. Il était donc naturel qu'un Jésuite proposât, d'accord avec l'autorité religieuse, la renaissance de « la Ville du Sacré-Cœur », en y appelant tous les peuples chrétiens pour clôturer le dix-neuvième siècle par des fêtes chrétiennes internationales. C'est, en effet, le P. Coubé qui prit l'initiative de ce projet grandiose et il en exposa les raisons et les grandes lignes dans un éloquent article paru dans *Les Etudes* et reproduit par la presse de l'univers chrétien. D'ailleurs le projet qu'il défendait avec une ardeur apostolique, revêtu de grandeur et de beauté, apparaissait de nature à charmer les cœurs, à enthousiasmer les esprits. Aussi rencontra-t-il dans le monde catholique un accueil unanimement chaleureux. Mais François Veillot constatait dans *L'Univers* qu'avant même d'avoir reçu l'adhésion des fidèles et de leurs chefs, il était salué par un hommage aussi précieux : la fureur des impies.

Jaurès, dans *La Petite République*, insultait le projet en l'abaissant jusqu'à lui, c'est-à-dire jusqu'à la plus mesquine politique : « Enfin, écrivait-il, voici M. Coppée qui annonce en vue des prochaines élections municipales, la concentration furieuse de toutes les forces de réaction. En même temps, le Père Coubé organisera un immense pèlerinage à Paray-le-Monial, il essaiera par la coalition des natio-

listes, des cléricaux, des antisémites, des royalistes et césariens, d'arracher l'Hôtel de Ville et le cœur même de Paris, à la pensée libre, à la République, au socialisme. Il veut que sur l'Exposition Universelle sur le rayonnement du génie humain et de la liberté républicaine, pèse soudain l'ombre étouffante du dogme et du césarisme. »

Il n'y avait assurément aucun rapport entre le rassemblement spirituel international projeté à Paray, et l'assaut national qui devait, en effet, emporter quelques mois plus tard la Bastille socialiste de l'Hôtel de Ville de Paris.

Arthur Ranc dans *Le Radical* fulminait contre l'Internationale Noire !

En dépit de ces attaques et de ces injures, le monde catholique accueillait avec enthousiasme le projet de l'illustre Jésuite. D'ailleurs il s'était mis aussitôt à l'œuvre et l'orateur se révéla un organisateur et un réalisateur de premier ordre.

Béni par Léon XIII, protégé par les cardinaux de Paris et d'Autun, propagé par les évêques du monde entier, le projet devait se réaliser splendidement. Partout des hommes d'action créèrent des Comités chargés d'organiser les pèlerinages qui devaient s'échelonner de mai à octobre 1900.

Un Comité d'Honneur se forma à Paris comprenant les plus hautes notabilités catholiques. Quelques-uns, parmi eux, envoyèrent leur adhésion dans des lettres particulièrement éloquentes dont nous donnons quelques extraits.

Voici d'abord la voix aimée, voix de grand moine et de grand orateur qui, pendant plus de vingt ans, avait retenti superbement sous les grandes voûtes de Notre-Dame. Le P. Monsabré écrivait :

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'ai lu avec une vive émotion l'éloquent appel que vous avez adressé à l'univers chrétien.

« Je m'empresse de vous remercier très affectueusement de l'honneur que vous me faites en me proposant de prendre place parmi les hommes éminents qui patronnent votre projet d'un pèlerinage universel à Paray-le-Monial pour l'année jubilaire de 1900. J'en attends une immense effusion de grâces et j'espère que parmi toutes les nations, notre chère et malheureuse France, la première appelée, ne sera pas la moins bien partagée.

« F. J. M. L. MONSABRÉ. »

Et voici la magnifique lettre d'Albert de Mun qui avait été un des premiers avec ses amis de Belcastel et Chesnelong, à seconder le grand mouvement de 1873, lorsque, meurtrie par la défaite, la France releva sa tête ensanglantée et la tourna avec repentir du côté de Paray.

« MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

« Je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu me réserver une place dans le Comité qui s'organise pour le pèlerinage international de Paray-le-Monial pour 1900, et je n'ai pas besoin de vous dire que je l'accepte de grand cœur.

« Car c'est vraiment une grande et féconde pensée d'appeler les catholiques du monde entier à célébrer l'ouverture du siècle nouveau en envoyant leurs députés aux lieux à jamais illustres où Notre-Seigneur apparut à Marguerite-Marie. De tous les

points du globe des hommes vont venir, délégués en foule par des milliers de leurs concitoyens, vers le sanctuaire auguste, pour y proclamer, en toutes les langues, mais avec la même foi, leur amour envers le Cœur Sacré de Jésus.

« Une telle manifestation sera, n'en doutons pas, un acte social d'une incalculable portée.

« Quelle magnifique réponse, en effet, à ceux qui s'en vont répétant que la foi se meurt et disparaît, chassée par la raison émancipée des esprits et des cœurs ! Quelle singulière revanche du siècle qui commence sur celui qui finit et dont l'incrédulité victorieuse entoura le berceau avec une si confiante espérance !

« Il était juste, assurément, que la France eût l'initiative d'une si grande œuvre, puisque c'est elle, terre prédestinée, si souvent sanctifiée par le miracle, qui reçut l'honneur de la visite divine et le dépôt sacré des promesses d'amour. Seule entre les peuples, elle pouvait leur donner ce glorieux rendez-vous : c'est la marque de sa grandeur et le gage de ses providentielles destinées.

« D'ailleurs, puisque tant de visiteurs viendront chez elle, dans quelques mois, contempler les victoires de l'homme sur la matière et les triomphes de la science, du travail et de l'intelligence, sans doute aussi chercher l'attrait des joies bruyantes et des plaisirs faciles, il était bon qu'en même temps, conviés à d'autres pensées, ils pussent admirer à Paray-le-Monial la victoire surnaturelle de Dieu, et, dans la paix d'un humble monastère, le triomphe de la foi, de la pénitence et de la prière.

Le héraut de cette nouvelle Croisade ne négligea rien pour entraîner les nations catholiques dans la Ville Sainte où le Christ a révélé son amour pour tous les hommes.

Et cette généreuse et séduisante entreprise supposait encore plus de foi et d'obstination que de savoir et d'éloquence.

Par la parole et par la plume il plaida partout sa cause avec une éloquence enflammée, se souvenant que les Jésuites furent, par la volonté même de Dieu, clairement transmise au P. de la Colombière par Marguerite-Marie, les protagonistes de la dévotion au Sacré-Cœur.

Au début de l'année 1900, dans la chaire de Saint-Vincent de Paul, il exposa une fois de plus les grandes lignes de son projet et les hautes raisons d'ordre religieux et social qui militaient en sa faveur. Écoutons-le :

« L'aurore du Sacré-Cœur est passée. Il s'est levé sur notre terre, au dix-septième siècle, à l'heure où le jansénisme voulait nous cacher son amour. Il en a balayé les ombres. Il s'est présenté aux hommes, réclamant leurs adorations et leur promettant le salut. Il s'est donné comme le Roi et le centre de tous les cœurs, comme le Roi de tous les peuples et de tous les temps.

« Et maintenant tout va vers lui, tout remonte à lui. Il rayonne au sommet du Calvaire. Les siècles agenouillés sur tous les versants de l'histoire se tournent vers lui. Les uns, les vieux siècles, cherchent à le découvrir à travers les brumes des prophéties. Les autres, les siècles jeunes, les siècles qui marchent vers l'avenir, le contemplant à la lumière de l'Évangile.

« Emervéillé par ce spectacle, saint Paul donnait déjà à Jésus-Christ un nom profond et magnifique. Il l'appelait le Roi immortel des siècles. Oui, Jésus trône au milieu de sa Cour. Oui, les siècles gravitent autour de l'astre roi dont ils reçoivent la clarté. Et lui, le cœur bien-aimé, il dresse son immortalité triomphante au-dessus de leur troupe éphémère. O Roi immortel des siècles, que vous êtes grand et beau au milieu de ces siècles, tributaires de votre splendeur, qui roulent autour de vous !

« Quand on demande à une année ce qu'elle est et comment elle se nomme, elle se tourne vers le Christ, elle mesure le rayon vecteur qui la sépare de lui, le temps écoulé depuis sa naissance, la grande naissance, le premier Noël. Elle vous jette un chiffre qui exprime ce temps. Et ce chiffre, c'est son âge à elle, c'est sa définition, c'est ce qui la distingue dans le tourbillon des années. Ce chiffre, c'est un nom chrétien, un nom de baptême, le nom de baptême de l'année, puisqu'il indique sa relation avec le Christ et qu'il contient implicitement le nom du Christ. Je dis plus : c'est l'âge du Christ. L'an 1900, c'est l'an 1900^e depuis la naissance du Christ. Des millions d'hommes écrivent chaque jour le millésime 1900, et ils ne pensent pas que ce nombre n'a de sens historique et mathématique que si l'on y sous-entend ces deux mots gravés sur les monuments et les médailles : « Jésus régnant. » C'est la 1900^e année du règne du Christ que le monde frivole proclame ainsi sans y prendre garde. Mais nous, chrétiens, nous ne l'oublions pas. Nous irons à Paray, crier « hosannah » au Roi immortel des siècles. Nous ne pouvons incliner vers lui les temps

passés, ni les temps futurs. Mais nous pouvons du moins lui amener et jeter à ses pieds les deux siècles que nous chevauchons : le siècle qui nous a portés jusqu'ici et celui sur lequel nous allons monter pour nous élancer vers l'avenir ! »

L'orateur insista en dernier lieu sur l'opportunité d'appeler toutes les nations à Paray, contrairement à l'opinion de quelques catholiques qui auraient préféré un pèlerinage exclusivement français :

« La première raison que nous avons d'appeler tous les peuples à Paray, c'est le désir d'entrer dans l'esprit de l'Eglise catholique. Le mot même de catholique signifie universel et par suite international.

« Certes, Messieurs, cet internationalisme n'a rien de commun avec l'autre, celui de la franc-maçonnerie. La secte antichrétienne veut effacer les frontières, afin de former de tous les prolétaires du monde l'immense armée du désordre et de l'anarchie. L'Eglise catholique, au contraire, rend les frontières plus respectables et plus sacrées en montrant la main divine qui les a tracées en jetant les montagnes, les fleuves et les mers. L'internationalisme révolutionnaire détruit les patries ; l'Eglise catholique cherche à les réconcilier, à les rapprocher entre elles par des liens réciproques d'estime, de sympathie et de paix...

« Fidèle au mot d'ordre de son fondateur, l'Eglise va par le monde appelant d'un geste large tous les hommes à la vérité, et leur répétant l'invitation du Prophète : « Nations, louez le Seigneur. »

« La dévotion du Sacré-Cœur a été révélée à une vierge de France tout d'abord, mais ce n'est pas pour que la France en ait le monopole... Si le Sacré-

Cœur s'est donné en quelque sorte d'abord à la France, c'est pour que la France le donne au monde ; c'est pour qu'elle invite les autres peuples à venir partager avec elle ce trésor. »

Ce langage de paix fut travesti en langage de guerre civile par Bernard Guinaudeau qui dans *L'Aurore*, jeta le cri d'alarme : « Peut-il y avoir sous ses apparences d'appel à la paix, un plus clair appel à la guerre civile ? Et c'est dans une église, c'est-à-dire dans un édifice public, bâti et entretenu aux frais des contribuables, que M. Waldeck Rousseau laisse ce Jésuite se livrer à de telles provocations ! » Le *Petit Bleu* assimilait le projet de pèlerinage au lancement d'un grand spectacle pour l'Exposition.

Jean Jaurès revenait à la charge, il prétendait dans *La Petite République*, mettre l'internationale de la catholicité et la thèse exposée par le P. Coubé, en opposition absolue avec la logique et avec l'histoire. Et le prêtre apostat Victor Charbonnel, ayant, disait-il, assisté au discours de St-Vincent de Paul, relevait dans *L'Aurore* « les insultes et les provocations à la guerre civile du Jésuite Coubé ».

La Paix protestait aussi contre « le défi jésuitique ». De nouveau, Arthur Ranc, dans *Le Radical*, raillait « le merveilleux prospectus du Coubé qui lance l'affaire ». Ces hurlements n'empêchèrent pas l'organisation mondiale des pèlerinages et nous verrons plus loin quel en fut le succès triomphal.

XIV

L'Eglise et l'Exposition (1900)

L'Exposition Universelle s'ouvrit par une grande manifestation religieuse à Notre-Dame. Le Cardinal Richard voulut qu'elle reçût la bénédiction de l'Eglise et il convia tous les exposants, tous ceux qui y participèrent à un titre quelconque, architectes, ouvriers, artisans, peintres, sculpteurs, à venir s'incliner devant le Dieu créateur de toute beauté. Et c'est au Père Coubé qu'il demanda de prononcer le discours de circonstance. Ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe oratoire.

Jean de Bonnefon rendit compte dans *Le Journal* de cette manifestation de foi, d'art et d'éloquence : « Il est d'une poésie charmante que Notre-Dame dans l'éternité de ses pierres choisies lentement pour la durée des siècles ait tendu les grands bras de ses tours aux murs légers posés pour quelques mois un peu plus loin le long de la Seine. Les arcs qui ont la noblesse de la gloire ont souri à la modernité des arceaux de fer. La haute voûte s'est baissée jusqu'aux dômes de bois ou de papier doré. Les rois de pierre, en rang sur la façade, ont envoyé le salut de leur sceptre aux rois vivants qui vont venir.

« Sur la foule serrée, comme les tuiles sur un toit, la bénédiction du vieux cardinal est tombée. Tout rouge, il semble se redresser contre l'âge... Ayant béni, à quoi pense celui sur les yeux de qui tombe la taie mystérieuse d'une distraction éternelle ? A quoi rêve-t-il, le successeur des grands archevêques,

lorsqu'il se tient dans sa cathèdre, immobile comme une statue dont le socle serait la marche de l'autel ? Comme la foule il attend l'orateur qui va célébrer chrétiennement l'Exposition.

« De cet orateur, il peut être fier, car il l'a choisi et c'est le seul que je connaisse debout dans l'Eglise de France qui en eut tant. Hier, le P. Coubé n'a été inférieur à personne. Et jamais peut-être voix humaine ne s'est élancée de plus haut pour s'enfoncer plus profondément dans l'âme des hommes assemblés. J'ai sous les yeux le texte du discours. Que citer ? Comment choisir quelques fleurs dans la gerbe où toutes les fleurs sont égales ? Dès le début, l'orateur nous enlève avec lui... Puis la voix monte avec le sujet. Le petit Jésuite noir et blanc, qui est le plus humble et le plus simple dans sa cellule, prend dans la chaire la conscience de sa force... A ce moment le feu de l'orateur passe comme un souffle sur cette foule et l'agite. On a dit, pour exprimer l'ardeur de la foi « la folie de la Croix ». Le Père Coubé a donné hier à ses auditeurs la folie de l'éloquence. D'une voix qui a la vibration de l'orgue, dans ses basses profondes et étendues, il a lancé le soufflet à cette chimère du socialisme qui se traîne foulant aux pieds le passé et assassinant l'avenir, dont le passé est plein.

« Et le silence tombe, et la foule sort, et un ouvrier de dire : « Ce curé-là a tout de même mieux parlé que les messieurs en habit de l'autre jour ! »

Les « messieurs en habit » n'avaient sans doute pas trouvé les accents magnifiques qui éclataient dans ce discours dont voici la péroraison :

« Voilà, Messieurs, les vœux que l'Eglise forme pour ce vingtième siècle, qui va bientôt sortir de

votre Exposition comme de son brillant berceau. Elle l'aime, ce siècle, elle le salue ; les bras étendus vers lui dans un geste de bénédiction, elle lui crie : Je te bénis, ô siècle vingtième, je te bénis dans tes aspirations ardentes et tes espoirs ambitieux ; je te bénis dans la fraîcheur de ton matin comme je te bénirai dans la splendeur de ton midi. Le travail creuse la terre pour en faire jaillir ses richesses et ses fleurs et les effeuiller sur ta route. La science voudrait arracher les étoiles de l'azur pour t'en faire une couronne ; toutes les forces de la nature s'unissent pour te sonner une diane de gloire. Et mon cœur s'associe aux hymnes d'espérance et aux chants d'amour qui acclament ton départ, ô jeune conquérant !

« Mais pour que les prévisions joyeuses s'accomplissent, reste toujours fidèle à ton Dieu et à ta mère. Toutes tes conquêtes ne détruiront pas la douleur ; tu entendras encore bien des sanglots sur ta route, et il faut ma main pour sécher les larmes et panser les blessures. Ne crois pas ceux qui calomnient mon amour. Jamais tu ne trouveras une ennemie dans celle qui bénit ton berceau, dans celle que tu crois vieille peut-être parce qu'elle a vu naître les antiques cathédrales, comme elle voit naître aujourd'hui les jeunes palais, mais que tu retrouveras toujours la même, toujours mère, toujours jeune et forte de son amour, lorsque tu seras toi-même sur ton déclin, celle dont les mains pieuses t'enseveliront dans la tombe pour bénir d'autres Expositions plus splendides, d'autres aurores de siècles ! »

L'Univers Chrétien à Paray-le-Monial

Dès le mois de Mai, les pèlerins du monde entier se mettaient en marche vers « la Cité chérie du Ciel » selon le mot de Léon XIII.

Le 12 juin eut lieu le premier grand pèlerinage avec le Congrès International des Œuvres Catholiques, autour duquel se groupèrent les représentants des principales œuvres et associations de Paris, de nombreux diocèses et de l'étranger, de hautes notabilités du Sénat, de la Chambre, de l'Académie. Le vaillant et éloquent évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, fut l'orateur de la journée. Le P. Lemius et le P. Coubé prirent aussi la parole dans le jardin des Chapelains, à la cérémonie de la bénédiction des bannières. Mais la grande journée devait être celle du 22 juin : la Journée des Nations.

La France y était bien entendu représentée par des délégations importantes de tous les diocèses, fraternisant avec plusieurs centaines de Belges de Canadiens, de Polonais, de Brésiliens, des représentants de l'Amérique du Nord avec l'archevêque de New-York, de l'Amérique du Sud avec le gouverneur ecclésiastique de Valparaiso, d'Océanie avec l'évêque de Fidji, du Portugal, de l'Espagne avec l'évêque de Vittoria, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Hollande, de la Réunion, de l'île Maurice, de la Grèce, du Liban, de l'Egypte, etc. En dépit de Jaurès, « L'Internationale Noire » triomphait ! De nombreux gendarmes — il n'y avait pas encore de

gardes mobiles ! — déambulaient à travers la ville. Le bruit avait couru que les mineurs de Montceau-les-Mines se proposaient d'opérer une « descente » et « d'occuper » — déjà ! — Paray-le-Monial. Mais l'ordre ne fut un instant, ni troublé, ni menacé. .

Le Cardinal Perraud qui présidait cette grande journée, prononça un magistral discours, tel qu'on pouvait l'attendre du grand évêque et du membre de l'Académie Française, cependant que l'ardent abbé Poulin haranguait, dans l'enclos des chapelains, les nombreux pèlerins qui n'avaient pu trouver place dans la basilique. Mais il convenait que la grande voix du Père Coubé se fît entendre en ce grand jour préparé par lui depuis plusieurs mois. Après avoir rappelé le devoir qu'ont les peuples de louer Dieu, par un culte public et solennel et à la fin des grandes étapes séculaires, de lui rendre un hommage collectif qui est comme la prière du soir du siècle parcouru, il salua comme il suit les hommes de tous pays réunis dans son immense auditoire :

« Vous êtes venus de tous les points du monde, du Midi, de l'Orient et de l'Occident ; vous êtes venus de toutes les nations, car toutes les nations appartiennent au Seigneur ; vous avez franchi les mers, ô Canadiens, pour venir offrir votre cœur au cœur de la mère-patrie où vos aïeux ont puisé leur foi invincible et leur sang généreux ; vous avez franchi les mers, citoyens de la libre Amérique que je vois réunis autour de l'illustre archevêque de New-York, pour venir proclamer que la source de toute liberté comme de toute vertu est le Cœur divin qui nous a délivrés de la tyrannie de l'enfer ; vous

avez franchi les mers, descendants des nobles races catholiques d'Espagne et de Portugal, dont les Pères ont fait fleurir les savanes de l'Amérique méridionale ; vous êtes venus des bords du Rio et du fleuve des Amazones, fils du Brésil, groupés autour d'une bannière brodée par des mains royales ; vous êtes venus de l'Uruguay et de l'Argentine, du Chili et de l'Equateur, et je salue ici, avec émotion, la bannière de Garcia Moreno portée par son illustre et pieuse famille. Il fallait qu'il fût représenté au sanctuaire du Sacré-Cœur, le grand homme d'Etat catholique de ce siècle, apôtre, soldat et martyr du Sacré-Cœur, tombé victime et vainqueur de la Franc-Maçonnerie en poussant un cri qui a fait tressaillir le monde : « Dieu ne meurt pas ! »

« Des grandes îles aimées du soleil et bercées par les chaudes mers, vous êtes venus, enfants des Antilles, de la Guadeloupe et de la Martinique, d'Haïti et de Cuba ; et je vous salue. Je vous salue aussi, représentants de la race noire que j'ai aperçus au milieu de la foule, vous envers qui la race blanche a été si longtemps coupable, mais que nous reconnaissons comme nos frères et nos égaux dans tout l'univers, depuis qu'une main impériale que je vois ici et que des millions d'hommes voudraient baiser avec reconnaissance, a fait tomber vos chaînes, dans le dernier Etat chrétien où régnait l'esclavage.

« Salut à vous, peuples du Congo et de l'Afrique équatoriale, dont un apôtre porte ici la bannière ; salut à vous, fils de l'Océanie que représentent dans ce chœur un de vos évêques et vos missionnaires ; salut à vous, habitants de Maurice et de la Réunion, qui gardez sous les rudes caresses des cyclones, le

parfum immortel des traditions catholiques et françaises.

« Salut à vous, montagnes du Liban, qui nous envoyez vos Maronites descendants de ceux que saint Louis appelait les amis de la France.

« Salut aux nations de la vieille Europe, à la Belgique et à la Hollande dont l'élite est réunie autour de cette chaire, à l'Angleterre, à l'Allemagne et à l'Autriche, à l'Italie, à l'Espagne et au Portugal, à la catholique Irlande et à la catholique Pologne si glorieuses à nos yeux et si chères à nos cœurs. Salut à toi, ma douce France, dont je vois les enfants mêlés dans un même sentiment de fraternité et d'amour depuis les plus illustres jusqu'aux plus humbles ; salut à toi que je distingue entre toutes, ô bannière de Patay, parce que tu es vraiment la bannière du Sacré-Cœur, parce que partie d'ici brodée dans ce monastère de la Visitation, tu y reviens chargée de gloire, sacrée au baptême du feu, empourprée du sang des braves qui t'appuyaient sur leur cœur en mourant et portée aujourd'hui par d'autres braves dont l'héroïsme t'a fait tressaillir sur le champ de bataille.

« Salut à vous toutes, ô nations, parce que, quelles que soient vos gloires, vous n'en avez pas de plus grande et de plus pure que celle de votre foi catholique et que vous venez ici la rajeunir en louant le Seigneur !

« Louez donc le Seigneur, ô nations, *Laudate Dominum, omnes gentes*, louez-le parce qu'il est votre Sauveur, louez-le parce qu'il est votre Roi ! »

L'enthousiasme fut à son comble et le vieux général de Charette qui portait la bannière de Patay, ne put s'empêcher de venir embrasser et serrer sur son cœur le jeune et vaillant soldat du Christ !

Le Congrès Marial de Lyon

Sans doute, le P. Coubé s'était-il déjà fait entendre plusieurs fois à Lyon, sa ville natale. Mais il ne lui était pas encore arrivé de prendre la parole dans une circonstance solennelle où son verbe devait avoir plus d'éclat. Cet honneur lui échut à l'occasion de la cérémonie de clôture du Congrès Marial National qui se tint à Lyon en septembre 1900. Il y prononça son discours sur « Les Chevaliers de Notre-Dame » dont l'exorde provoqua quelque émoi et dont la péroraison est digne d'être classée dans les anthologies de l'éloquence sacrée.

C'était Mgr Touchet, le très éloquent évêque d'Orléans, qui avait été l'orateur de la veille et qui, dans une magnifique synthèse, avait exposé la doctrine intégrale de l'Eglise sur la Mère de Dieu. Mais en terminant, il s'était abandonné à un doux optimisme et avait conclu, en somme, que tout allait très bien dans le meilleur des mondes. Le P. Coubé avait été un auditeur de Mgr Touchet, comme le lendemain Mgr Touchet devint l'auditeur du P. Coubé ; ce dernier parla devant trois cardinaux, trente évêques, quinze cents prêtres et la foule des fidèles qui d'ailleurs n'avaient pu tous entrer dans la Primatiale.

Or, Mgr Touchet ayant terminé son discours en constatant que tout allait bien, très bien en ce siècle, le P. Coubé commença le sien en ces termes : « Le monde va mal, très mal. Ce n'est pas céder à un esprit de dénigrement systématique que de

le dire. C'est constater un fait évident. C'est faire écho à la parole d'un homme qui a beaucoup aimé son temps, de Léon XIII, qui écrivait l'an dernier au clergé français : « Les temps actuels sont tristes « et l'avenir est plus sombre encore ».

S'étant ainsi garé de la crosse de l'évêque d'Orléans par la tiare du Pape, l'orateur continuait : « Ce n'est pas risquer de décourager les âmes, si l'on a soin d'indiquer le salut en même temps que le péril. C'est pousser le cri d'alarme qui peut sauver l'armée, le cri de l'éclaireur qui revient au galop, l'épée au clair, vers ses compagnons endormis pour leur jeter ces mots : « Debout ! Voici l'ennemi ! » Du coup, les regards cardinalices et épiscopaux se portèrent sur Mgr Touchet qui ne sourcilla pas. Il était d'ailleurs beaucoup trop spirituel pour en vouloir au P. Coubé qu'il ne fut pas le dernier à féliciter à l'issue du discours et avec lequel il entretenait toujours les rapports les plus cordiaux. Au surplus, la contradiction n'était peut-être qu'apparente. Tout ne saurait être approuvé ou blâmé dans une période de cent ans. Approbation ou blâme sont souvent question de points de vue. Quoi qu'il en soit, dès les premiers mots, l'auditoire tant ecclésiastique que laïque fut conquis, enchaîné, subjugué par la parole incisive et mâle du grand orateur. Ce discours sur « Les Chevaliers de Notre-Dame » est un des plus caractéristiques de l'éloquence du P. Coubé. Le style en est harmonieusement varié, il est chargé d'idées brillantes, chaque phrase s'y présente avec une allure rapide, triomphante et fière. On y trouve de l'ampleur et de la concision, de l'aisance et du léger dans l'essor de la pensée qui, d'instinct, se porte vers les cimes. On y trouve de la grâce et de la

force, du rythme et de la cadence, un cliquetis de mots, avec ce je ne sais quoi de personnel et d'entraînant où il mettait le meilleur de lui-même.

L'émotion fut à son comble quand il s'écria :
« Mère de Jésus, vous êtes notre mère, plus douce et plus tendre même que nos mères de la terre ; qu'elles nous pardonnent de le dire, puisque ce sont elles qui nous ont appris à vous chérir ! Eh bien, mère, ma mère, ô ma mère, je vous appelle, venez à mon secours ! J'ai besoin de vous, aujourd'hui, dans la force de l'âge, au milieu de la bataille de la vie, plus encore que jadis, lorsque, tout petit, ma mère d'ici-bas me prenait dans ses bras et me portait là-haut dans votre chapelle de Fourvière et m'apprenait à balbutier votre nom, ce nom qu'aujourd'hui dans la plénitude de la force, j'aime tant à porter devant mon pays, et à faire acclamer par les foules immenses. »

Et voici la splendide péroraison sur le rugissement du lion de Fourvière, du lion de France, qui secoua l'auditoire et le laissa longtemps ému après que la dernière parole fut tombée de la chaire :

« Dans votre splendide basilique de Fourvière, je vois partout le lion, symbole de la force : il allonge ses reins de granit sur les marches du péristyle. Il avance sa large tête de bronze sur les vantaux du grand portail. Il dort tout en haut dans le fronton triangulaire, accroupi aux pieds de la Vierge. Il repose sur un nuage dans le tableau d'Orsel, les paupières mi-closes et comme ébloui par les splendeurs fantastiques qui rutilent dans les voussures de la nef. Il garde les balustres blancs du sanctuaire, et de son encolure de pierre, il soutient les cariatides des chapelles.

« *Lion passant d'armoirie*, voilà l'emblème de cette noble cité ; et, en prodiguant son image à travers la magie des marbres étincelants et des mosaïques, vous avez voulu, Lyonnais, attester votre dévouement envers Notre-Dame. Mais, outre ce symbolisme héraldique, il en est un autre plus profond, plus universel, le symbolisme liturgique qui a inspiré votre sublime Bossan.

« Le Christ est la force de Dieu. Il est appelé dans l'Écriture le lion vainqueur de la tribu de Juda.

« Mais le lion symbolise encore le peuple chrétien que l'Église ne craint pas d'assimiler à son Christ, le peuple revêtu de la force d'en-haut, le peuple nourri par l'Eucharistie de la moelle du Lion ; le peuple de France en particulier, tel qu'il a été autrefois, et qu'il sera encore au XX^e siècle, champion de l'Eucharistie et chevalier de Notre-Dame.

« Oh ! comme il était beau et terrible, ce peuple cœur-de-lion, quand il se dressait sur l'Europe et menaçait l'iniquité de ses inéluctables colères ! Comme il était beau et terrible quand il épouvantait de ses rugissements les hordes musulmanes ; quand il se couchait devant le Saint-Sépulcre et disait à Mahomet : « Viens le prendre ! » ; quand il s'étendait devant le trône des Papes et criait aux forbans couronnés : « N'approchez pas ! » ; quand il disait à l'hérésie albigeoise : « Meurs ! » et au protestantisme : « Va-t'en ! » Oh ! oui, il était beau alors, le lion de France !

« Hélas ! des jours sont venus où il a semblé énervé et fatigué de sa gloire. L'iniquité sortit alors de ses repaires et devint de plus en plus hardie. Mais c'est à peine si le lion bougeait. Parfois, impa-

tienté, il relevait la tête en grondant comme s'il allait rugir, comme s'il allait bondir sur les félons et les mécréants. Mais bientôt sa tête retombait triste et lourde. Et un jour il s'endormit. Et, pendant son sommeil, de lâches belluaires sont venus pour l'enchaîner, pour lui rogner les ongles et le museler, afin que sa grande voix n'inquiétât plus les malfaiteurs !

« Mais ces temps sont passés. De sa main légère et virginale, Marie a touché l'animal superbe. Il a tressailli. Il s'est réveillé. Il a senti brisées ses chaînes de sensualisme et de respect humain. Et maintenant il se redresse et s'avance sur la hauteur de Fourvière ; il secoue sa crinière royale au vent de la liberté, et le voilà debout, face à l'horizon, face au vingtième siècle, et la terre prête l'oreille et se dit tout bas : « C'est la France ! »

« Rugis donc, ô Lion, rugis dans l'air immense et lumineux, pour annoncer au monde que tu es las de dormir, que tu vas descendre dans la plaine et combattre et broyer l'iniquité. Rugis, ô Lion, pour commander aux sectes impies de disparaître de la terre de France. Rugis pour rallier autour de toi tous les soldats du Christ et de sa Mère, et que ta voix, puissante et formidable, passant par-dessus le Mont-Blanc, aille dire à tous les échos que le règne du mensonge est fini, et que la vérité, trop longtemps obscurcie, va sortir du nuage et ensoleiller le monde.

« Et lorsque tu auras traîné à travers le vingtième siècle le char de Notre-Dame, entouré de ses fidèles chevaliers, tu reviendras ici, Lion, entendre d'autres foules, un autre Congrès Marial peut-être, acclamer la Bienheureuse, l'Immaculée, la Guerrière,

Reine de chevalerie et d'honneur, Dame souveraine de la terre et du ciel. Ainsi soit-il. »

La presse catholique se fit l'écho de cette éloquence entraînant. *Le Salut Public* de Lyon, écrivait : « Le P. Coubé possède à un haut degré les dons les plus éminents de l'orateur. Dans son discours d'hier, il a su, tout en planant à une hauteur prodigieuse, intéresser grandement tout son auditoire. Sa pensée se traduit dans une langue lumineuse et claire où on ne sent ni l'artifice, ni la recherche. Sans viser en rien à l'effet, le P. Coubé à deux reprises a déchaîné hier dans le public une émotion intense. C'est qu'il possède une voix d'une sonorité et d'une souplesse extraordinaires ; elle est faite pour les grandes cathédrales, elle résonnera peut-être un jour à Notre-Dame. »

De *L'Univers* : « Le P. Coubé a pleinement répondu à l'attente générale, jamais il ne fut plus maître de ses auditeurs qui l'écoutaient haletants pour ainsi dire sous l'entraînement de cette parole dont l'ardeur guerrière ressemblait à un clairon aux accents irrésistibles. »

Jean d'Estienne, dans le *Moniteur Universel*, ne craignait pas d'écrire : « Je ne crois pas que, depuis Lacordaire, il se soit rencontré un maître qui lui soit comparable ». La *Croix* de Saint-Etienne partageait cet avis : « Lyon gardera longtemps le souvenir de la parole entraînant du P. Coubé. C'est plus qu'un discours, c'est un acte, c'est un vibrant appel à la France Catholique. La France a la joie de retrouver un nouveau Lacordaire dans la personne du P. Coubé. C'est la Compagnie de Jésus qui a l'honneur de posséder ce nouveau maître de la parole française. »

Et l'*Echo de Fourvière* concluait : « Ce discours prononcé par un orateur que Lyon, où il a reçu le jour, peut revendiquer comme l'une de ses gloires les plus pures, a produit sur l'auditoire d'élite qui l'écoutait, une impression ineffaçable. »

Mais la Maçonnerie se sentit visée et par l'organe de l'*Aurore*, du *Signal*, du *Radical*, et de bien d'autres, elle poussa contre le P. Coubé, des rugissements dignes du Lion de Fourvière.

L'Épopée de Lourdes

« Le Glaive Electoral ».

L'Épopée ! Le mot n'est pas de moi et il caractérise bien ce que fut cette inoubliable journée du 25 avril 1901, où dans une harangue de feu, le P. Coubé devait électriser une immense foule française. Harangue qui devait porter son nom dans le monde entier, mais qui devait aussi peser lourdement sur son destin oratoire.

Rappelons d'abord que la France était en proie aux luttes religieuses. La Chambre venait de voter la loi sur les Associations, qui n'avait pas d'autre but que l'étranglement et la dispersion des Congrégations. La persécution perfide et hypocrite opprimait les consciences. Les élections générales de 1902 pointaient déjà à l'horizon politique et se préparaient dans une atmosphère de fièvre et de combat.

Le P. Lemius, supérieur des chapelains de Montmartre, conviait tous les hommes catholiques de France à venir implorer la Vierge de Massabielle.

Et le P. Coubé qui devait être l'orateur principal de cette mobilisation religieuse, lançait lui-même un vibrant appel dans la *Croix*. L'appel fut entendu. Officiellement, cent mille hommes débarquèrent à la gare de Lourdes. Mais on put évaluer leur nombre à cent quarante mille, car il fut établi que quarante mille autres arrivèrent à Lourdes le matin du 25

avril, de tous les points de la région et même d'Espagne, soit à pied, soit en voiture. Le P. Coubé devait prendre la parole à deux heures et demie.

Jamais peut-être depuis la prédication des Croisades, orateur n'eut dans un si merveilleux décor un si merveilleux auditoire. Une douzaine d'archevêques et d'évêques, une centaine de vicaires généraux représentant les évêques qui n'avaient pu venir eux-mêmes, quatre mille prêtres, de nombreux séau-teurs et députés catholiques, et la foule... Cent mille hommes massés à perte de vue sur l'immense esplanade du Rosaire, et, sur les montagnes voisines, d'autres foules encore, montées là faute de place, ou pour mieux jouir du spectacle.

Quand il s'avança devant la rampe du Rosaire pour prendre la parole, à la vue de cet océan humain, le P. Coubé se sentit soulevé par la foule comme il allait la soulever lui-même. Mais ce n'était pas un discours qu'il allait prononcer, c'était plus et mieux : c'était un acte courageux qu'il allait accomplir.

Il allait rappeler à cette multitude d'hommes et donc d'électeurs, leur devoir électoral. Le titre du discours est resté célèbre : « Le Glaive Electoral ».

Mais le P. Coubé ne se doutait pas des graves incidents qui allaient entrecouper son discours ni de ses répercussions. Les eût-il connus, que cela ne l'eût point arrêté. Il était en voix, au point qu'on l'entendit de partout. Cela tint du prodige. Les haut-parleurs étaient inconnus à cette époque et il n'en avait pas besoin ! Il parla lentement, en martelant chacune de ses phrases. Bientôt l'auditoire fut littéralement électrisé. Aux interpellations de l'orateur, à ces interpellations qui ne sont d'ordinaire que des figures de rhétorique, la foule ne put se retenir

de répondre par des cris, par des acclamations, par des applaudissements à tout instant renouvelés.

L'évêque de Tarbes et de Lourdes, Mgr Schoepfer, était un saint prélat, mais n'était point de la race des vaillants. Ces démonstrations bruyantes lui déplurent, d'autant plus qu'elles soulignaient précisément les passages les plus... brûlants. Quand, d'une voix claironnante, le P. Coubé s'écria : « Nous en avons assez de l'Eglise dormante, il nous faut une Eglise militante », une houle furieuse sembla agiter cette multitude, que les directeurs du pèlerinage ne pouvaient plus contenir. Mgr Schoepfer, qui donnait depuis quelques minutes des signes non équivoques d'impatience, se leva, appela le P. Lemius et lui enjoignit de faire taire l'orateur, n'osant sans doute le faire lui-même. Le P. Lemius n'exécuta pas l'ordre. Heureusement, car les dispositions de la foule étaient telles, en effet, que si le P. Coubé avait été obligé de s'arrêter par ordre de l'évêque, on ne sait vraiment ce qu'il fût advenu. Au lieu d'imposer silence au P. Coubé, le P. Lemius s'adressa à l'auditoire : « Je vous supplie, dit-il, au nom de Monseigneur, de ne plus interrompre l'orateur, ni par vos applaudissements, ni par vos cris. Autrement, il lui serait impossible de continuer ».

On ne tint nul compte de cette objurgation, et les applaudissements et les acclamations de la foule prirent une telle intensité que le P. Coubé fut forcé de s'interrompre quelques instants, puis il réclama le silence en ces termes :

« De grâce, Messieurs, veuillez ne plus applaudir. Certes, je comprends l'enthousiasme et l'amour que font naître en vous les noms de Jésus-Christ et de la France, et moi-même, je ne puis contenir l'émo-

tion qui déborde de mon cœur devant ce spectacle de votre foi, mais je vous demande de ne plus m'interrompre : j'ai quelque chose à vous dire aujourd'hui, quelque chose de grave, et je veux aller jusqu'au bout. »

Peine perdue ! On applaudit de plus belle et les cris, quelques-uns même hostiles à l'évêque — redoublèrent. Le P. Coubé éleva les mains pour réclamer encore le silence et attendit un instant. Cette fois le silence se rétablit, pas pour longtemps. Le passage sur le devoir électoral provoqua les mêmes applaudissements, les mêmes cris, de la part de la foule, et la même désapprobation de la part de Mgr Schœpfer. L'ardente et lyrique péroraison de l'orateur suscita de nouvelles acclamations et le P. Coubé fut littéralement obligé de se dérober à l'enthousiasme de la foule qui voulait le porter en triomphe. Traversant les rangs des vicaires généraux, toutes les mains se tendirent... Et soudain, il vit un vieux capucin à barbe blanche courir à lui : c'était le Père Marie-Antoine, le « Saint » de Toulouse, dont la cause est introduite à Rome. Le Père Marie-Antoine s'inclina devant l'orateur : « Père Coubé, lui dit-il, bénissez-moi, vous vous êtes montré aujourd'hui un grand soldat du Christ ». Très ému, le P. Coubé lui répondit que c'était lui, au contraire, qui devait recevoir sa bénédiction, mais devant l'insistance du P. Marie-Antoine, il finit par lui dire en le relevant « Que le Christ vous bénisse, mon Père », et les deux religieux s'embrassèrent.

A peine était-il arrivé dans la chambre de la Villa Béthanie où il était descendu, que le P. Coubé reçut la visite du P. Lemius expédié par Mgr Schœpfer. « Qu'avez-vous fait ! » s'exclama le P. Lemius. —

« Eh ! mon Dieu ! tout simplement mon devoir. » — « Ne plaisantez pas, c'est très grave. Monseigneur vous accuse d'imprudéce et prétend que votre discours va faire fermer Lourdes ! » — « Rien que cela ! » — « Oui, enfin, vous avez parfaitement raison, mais ce pauvre évêque est tremblant et furieux... Pour conclure, il vous défend de publier votre discours. » — « Monseigneur l'évêque de Tarbes et de Lourdes, répondit en souriant le P. Coubé, peut me demander de ne pas publier mon discours, mais il n'a pas le droit de me l'interdire. Je suis membre de la Compagnie de Jésus, congrégation « exempte », je dois obéissance à mes supérieurs, non à un évêque. Ceci dit, par simple déférence pour lui, je consens à ne pas le publier, sauf avis contraire de mes supérieurs qui décideront. Mais avertissez-le qu'il sera sans doute publié demain sans son consentement comme sans le mien, car il a été sténographié par des centaines d'assistants... »

Le surlendemain matin le P. Coubé débarquait à la gare d'Orsay ; il rencontra son Provincial, le P. Platel, qui revenait de Nantes et qui ignorait encore tout de l'affaire de Lourdes. Le P. Coubé le mit rapidement au courant de la situation et rendez-vous fut pris rue de Sèvres. Le P. Platel lut le discours et l'approuva. Le lendemain, une réunion des quatre Provinciaux de France devait justement avoir lieu. Or, le matin de cette réunion, le P. Platel recevait une lettre de l'évêque de Tarbes, lui exprimant son mécontentement, lui demandant d'interdire au P. Coubé de publier le texte officiel du discours et l'informant que s'il était passé outre à cette demande, il écrirait une Lettre Publique

contre la Compagnie de Jésus. Au moment où le Sénat discutait la loi sur les Congrégations, on conçoit l'argument que les sectaires auraient pu tirer d'une telle lettre. Les quatre Provinciaux mis au courant, mandèrent le Père, lui montrèrent la lettre épiscopale et tout en lui renouvelant leur confiance, estimèrent que dans ces conditions, il était prudent de ne pas publier le discours.

De cette grandiose manifestation, de ce discours, de ce triomphe, de ces incidents, de la désapprobation craintive de Mgr Schœpfer, toute la presse, celle de France et celle de l'étranger, s'empara. La *Croix*, assez gênée, on le conçoit, inséra cette dépêche de son envoyé spécial : « Le P. Coubé, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, a prononcé un discours d'une force, d'une éloquence et d'une audace apostolique qui a soulevé l'auditoire ». Et elle en donnait, selon sa propre expression, un très pâle et très incomplet résumé, sans faire bien entendu la moindre allusion à l'attitude de Mgr Schœpfer.

Ce fut le *Figaro* qui le premier rompit le silence. sous la signature de Julien de Narfon, suivi dès lors par toute la presse de droite ou de gauche. Il concluait : « Nous n'avons pas, bien entendu, à prendre parti dans l'affaire ».

Mais dans le *Figaro* même, Cornély ne partagea pas cet avis : « Je demande à mon collègue la permission de n'être pas de son avis et celle de prendre parti dans l'affaire. Pour qui ? Pour l'évêque, tout simplement. Mon Dieu, oui ! Je pousserai l'indépendance jusqu'à cet excès d'audace de me ranger du côté d'un évêque dans un conflit où il a pu entendre, de ses oreilles épiscopales, des pèlerins venus à Lourdes dans un but évident d'édification,

émettre le vœu un tantinet irrespectueux et souverainement anti-hiérarchique qu'on le jetât à l'eau. »

Et il terminait ainsi :

« Nous nous trouvons donc devant cette situation bizarre : les Révérends Pères assomptionnistes sont cause que la loi a été votée par la Chambre. Les Révérends Pères jésuites s'arrangent pour qu'elle soit votée par le Sénat. Quel est l'Ordre qui se chargera de la faire appliquer avec férocité par le gouvernement ? »

Cornély prenait parti pour l'évêque. La *Croix du Calvados* prenait parti pour l'orateur : « Qui a entendu le Père Coubé a entendu un apôtre dont la parole a remué, presque effrayé. Il a fallu arrêter les applaudissements qui s'élevaient en tonnerre. On n'applaudit pas saint Paul. »

En dépit de toutes les interdictions, la *Gazette de France* publiait le célèbre discours en caractères d'affiche et le faisait précéder de cette note : « Ce discours a soulevé l'enthousiasme de l'immense foule qui l'a écouté ; il répond à un besoin pressant de défense sociale et religieuse et d'union entre tous les vrais fils de France ; il constitue la note la plus vibrante, la plus harmonieuse qui, depuis bien des années, ait résonné dans la tribune et dans la chaire ; c'est un événement... Nous le publions donc en entier, en faisant des vœux pour qu'il soit, suivant l'expression de l'orateur « la diane du réveil et de la résurrection ».

Les grands leaders entraient dans la lice. Francis de Pressensé dans l'*Aurore* attaquait non seulement le P. Coubé, mais la Compagnie de Jésus tout entière.

Dans une brochure restée un peu confidentielle, « L'Église et la République », Anatole France ne

craignit pas de s'abaisser en jouant sa partie dans ce concert d'imprécations. De l'autre côté de la barricade, le redoutable polémiste Paul de Cassagnac, dans l'*Autorité*, agitait le fouet de Juvénal et en cinglait les épaules du pauvre évêque de Tarbes, tandis qu'il exaltait le courage du P. Coubé : « Et depuis quand sommes-nous tombés si bas, sommes-nous si tristement avilis, qu'il ne nous est plus permis d'écouter un prêtre nous conviant à la résistance ?... Eh bien, c'est cette opposition, si édulcorée qu'elle soit, dont certains évêques ne veulent même pas et qui les remplit d'effroi. A plus forte raison, quand ils entendent une voix virile comme celle qui vient de retentir à Lourdes et qui roule dans les âmes plus tumultueusement que les eaux du Gave sur les galets. Alors ils s'empressent de mettre eux-mêmes le bâillon sur les lèvres de l'audacieux dont la fierté souligne leur complaisance et dont la fidélité accentue leurs trahisons. »

Mais Edouard Drumont sembla n'avoir pas compris la pensée profonde de l'orateur et dans un grand article de cinq colonnes intitulé « L'Oliphant », le philosophe de l'antisémitisme ironisa dans sa *Libre Parole* certaines métaphores guerrières qui ne lui plurent point. Et puis si le P. Coubé avait lancé l'anathème contre la franc-maçonnerie, il n'avait pas parlé des Juifs. C'était un oubli qu'Edouard Drumont ne pouvait pardonner. Voici les passages les plus saillants de « l'Oliphant » : « Comme les triomphateurs sont généralement indulgents, il ne m'en voudra pas, je l'espère, de lui dire toute ma pensée sur ce discours qui a fait tant de bruit. J'avoue, quant à moi, ne pas comprendre très bien des discours comme celui-là. Pourquoi des hommes-

comme le P. Coubé, que je ne connais pas, mais qui, paraît-il, est une individualité d'une très haute valeur, se tiennent-ils systématiquement en dehors de la réalité ?... Une résistance quelconque, le P. Coubé sait parfaitement qu'il n'en existe nulle part. Les Congrégations ne songent qu'à négocier et à se sauver les unes aux dépens des autres. Les évêques, selon le témoignage même de Dumay (Dumay était alors Directeur des cultes) sont plus serviles que les préfets. C'est bien « l'Eglise dormante » dont parlait l'autre jour notre ami Paul de Cassagnac. Au lieu de bercer les catholiques par des phrases emphatiques, ceux qui ont charge d'âmes, agiraient plus sagement en montrant à tous à quelle misérable extrémité sont réduits ceux qui ne sont ni protestants, ni Juifs, en leur désignant l'ennemi qui les poursuit, en leur apprenant à se défendre contre lui... »

Le P. Coubé resta toujours indifférent aux injures comme aux hommages, mais il se sentit incompris et blessé par les critiques de Drumont et il lui adressa cette lettre que la *Libre Parole* s'empressa d'insérer et qui fut reproduite par des centaines de journaux :

« MONSIEUR,

« Je n'ai pas la prétention d'engager une polémique avec le maître puissant de la presse que vous êtes. Mais je voudrais faire appel à votre loyauté au sujet de l'article que vous m'avez consacré avant-hier.

« Je viens vous prier de me rendre justice, non dans votre journal où je ne demande pas une place, mais dans votre esprit, car, si je tiens peu à la publicité, je tiens à votre estime.

« Je ne défendrai pas des métaphores qui vous ont déplu. Une grande foule française leur a été plus indulgente, puisqu'elle les a frénétiquement applaudies. Mais c'est votre droit de les condamner et je vous les abandonne.

« Quant à mes idées, c'est autre chose. Grande a été ma surprise en voyant que vous m'attribuez juste le contraire de ce que j'ai dit et que vous m'opposez précisément les principes que j'ai défendus avec le plus de chaleur.

« Je n'ai pas prétendu que « la résistance existât « parmi les catholiques et que les paladins accourus- « sent pour défendre l'Eglise ». J'ai dit au contraire qu'ils avaient tort de ne pas lutter contre la Franc-Maçonnerie. Je leur ai fait entendre de dures vérités que vous leur répétez depuis longtemps. Vous vous seriez reconnu dans plusieurs de mes phrases.

« Jamais, écrivez-vous, on n'a vu des hommes jouis- « sant de leurs droits de citoyens subir avec autant « de passivité ce que subissent les catholiques fran- çais. » J'ai dit à peu près la même chose à mes auditeurs en leur reprochant « de se laisser traiter « en parias dans la vieille et sainte patrie où ils « sont cependant la majorité ». Peut-il y avoir plus d'accord entre nos pensées ?

« Vous louez M. de Cassagnac d'avoir parlé de *l'Eglise dormante*. Vous n'avez pas pris garde qu'il n'a fait en cela que me citer, comme vous vous en convaincrez en le relisant.

« J'ai adjuré 60.000 électeurs que j'avais dans la main de sortir de leur apathie, de se révolter contre la secte qui les opprime, d'agir enfin et de bien voter. Condamnez-vous cela ?

« J'ai blâmé les catholiques « qui ont toujours

« du miel sur les lèvres et des fleurs plein les mains pour les ennemis de leur religion ». Passez-moi la métaphore, si elle ne vous plaît pas. Mais, pour le fond, n'est-ce pas ce que vous avez reproché assez durement à certains illustres orateurs ?

« La seule chose de votre article que je n'aie pas dite, c'est : « Guerre aux Juifs ! » Mais le pouvais-je du haut de la chaire ?

« Vous me renvoyez aux curés de campagne. Mais le piquant c'est que ce sont eux qui m'ont le plus encouragé. Ils étaient là plusieurs milliers qui pleuraient, trépignaient et applaudissaient, je n'exagère rien. Et depuis huit jours ils me remercient dans d'innombrables lettres d'avoir exprimé tout haut ce qui s'accumule depuis longtemps d'indignation, de douleur et de projets généreux dans leurs cœurs.

« Je n'ai à cette heure contre moi parmi les catholiques que les lâches que vous avez raison de fustiger et tous les chevaliers de la prudence qui nous perdent par leurs petites habiletés.

« L'ineffable Cornély me rappelle sévèrement que le Christ nous fait une loi de tendre *l'autre joue* quand on nous frappe sur la première. La fripouille judéo-maçonnique trouve inouï, intolérable qu'un moine ose conseiller aux catholiques de se défendre et pousse un long hurlement de fureur et peut-être de douleur, comme si j'avais mis la main sur une plaie vive. Ces gens sont dans leur rôle ; mais, que vous, clairvoyant et vaillant, vous blâmiez celui qui a fait écho à vos plus nobles paroles, c'était pour me surprendre. Aussi je dois supposer que vous n'avez lu mon texte qu'à travers de malveillants ou maladroits commentaires.

« Si les deux clergés, au lieu de pratiquer la poli-

tique de l'autre joue, chère à l'évangélique Cornély, s'étaient défendus, nous ne serions pas dans le pétrin où nous sommes. On ne respecte que ceux qui n'ont pas peur et qui parlent haut.

« Voilà pourquoi j'ai pris ce vieil Oliphant de nos pères, qui sonne tristement, je le sais, sur les boulevards où vous en avez recueilli l'écho, qui vous a fait rire, mais qui a fait pleurer plus d'un bon Français. Je le sais aussi, les amoureux de tranquillité dont vous parlez, ne répondront pas plus à mon boute-selle qu'au vôtre, car vous aussi, Monsieur, vous sonnez de l'Oliphant depuis longtemps et vous en avez tiré des sons sublimes. Certains endormis auraient besoin des trompettes du Jugement dernier pour se réveiller. Mais les autres, il fallait songer à eux. Or, soyez sûr qu'ils ne diront pas les mots que vous leur suggérez : « Du moment que le « P. Coubé sonne de l'Oliphant et que tous les « paladins accourent, tout va bien ». Ils diront au contraire et ils disent déjà : « Puisque l'Oliphant « a sonné, c'est que les paladins sont morts, et « alors, il faut tâcher de les remplacer... »

« Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et de ma respectueuse sympathie,

À. COUBÉ, S. J. »

L'article de Drumont et la réplique du P. Coubé firent rebondir le débat. Cornély, dans le *Figaro*, se sentant touché, esquissa une contre-attaque :

« Quant à moi, il m'appelle « ineffable » et « évangélique », ce qui n'est point méchant ; car on me fera difficilement admettre que l'épithète d' « évangélique » soit jamais une injure dans la bouche d'un

Révérènd Père jésuite. L'orateur sacré a d'ailleurs parfaitement l'air de s'égayer fort devant cette invention bizarre, de tendre l'autre joue. Il n'admet pas que la douceur soit une force ; il a oublié par conséquent le sermon sur la montagne où le Christ promet aux doux la possession de la terre. *Beati mites quia possidebunt terram.*

« Si ce document paraît, lui aussi, trop évangélique au Révèrend Père, les faits se chargeront bientôt de le convertir. Il verra quel parti l'on peut tirer de ses propres imprudences pour obtenir du Sénat, qui n'était pas très sûr, l'homologation de la loi dirigée par ricochet contre ses frères et contre lui-même. »

Mal lui en prit et Paul de Cassagnac lui administrait une volée de bois vert :

« Si M. Cornély était encore accessible au mépris qu'il mérite et au dégoût qu'il soulève, il aurait à supporter un nouvel assaut de l'opinion publique indignée, lorsqu'il a l'audace d'accuser le P. Coubé d'être cause de ce que le Sénat votera l'infâme loi des Associations. Chacun sait, et M. Cornély mieux que personne, que la majorité sectaire du Sénat est le double de celle du Palais Bourbon et que rien n'empêchera la Haute Assemblée de témoigner une fois de plus la haine qu'elle a vouée à la religion catholique. Et c'est une occasion pour moi de proclamer une fois de plus que l'acte du P. Coubé — car sa parole est un acte — ne dépasse en rien ce qui est non seulement le droit de tout catholique, mais le devoir de tout prêtre. Et l'éternel honneur du P. Coubé aura été d'avoir sonné le réveil des endormis... »

On voit que « l'Oliphant » avait de solides défen-

seurs. La *Délivrance* traçait de l'orateur placé ainsi au premier plan de l'actualité, ce portrait vivant : « Son nom est allé jusqu'aux extrémités de la France, dans le retentissement du coup de clairon de Lourdes. Son verbe, du reste, est plein de sonorités. Il y a dans l'orateur, mis ainsi en relief par la louange et par l'outrage, de fécondes ressources pour la chaire. Son esprit n'est étranger à aucune branche de la science. Il a plus que des clartés de tout. Le poète en lui se double d'un mathématicien. Si sa période vibre et brille, sa pensée se formule nette et précise. Plutôt petit, la figure nerveuse, le regard pénétrant, il semble qu'il eût été le vinaigre de cette salade dont parle le doux évêque de Genève. Ce n'est qu'une apparence et le Père est aimé de tous ses frères. Le Pierre l'Ermite de Lourdes fournira-t-il une carrière apologétique à l'instar du P. Félix ou du P. Monsabré ? Ira-t-il repeupler les grandes nefs de Notre-Dame ? Sera-t-il seulement un franc-tireur pour les coups de feu décisifs comme au pied des Rampes du Rosaire ? L'avenir nous fixera... »

La *Délivrance* demandait donc si le P. Coubé serait un jour le conférencier de Notre-Dame... Il est vraisemblable qu'il le serait devenu — sans le discours de Lourdes. Le cardinal Richard y songeait ; plusieurs années avant, Mgr d'Hulst, alors recteur de l'Institut Catholique et conférencier de Notre-Dame, disait au P. Le Tellec, jésuite : « Je voudrais que ce soit votre P. Coubé qui me succédât. Je n'en connais pas de plus digne d'occuper cette chaire. »

Chose curieuse, Mgr Fuzet — dont nous verrons bientôt l'attitude à la suite des incidents de Lourdes — pendant un banquet qui suivit les fêtes du dou-

zième centenaire du sanctuaire du Mont Saint-Michel, au cours desquelles le P. Coubé avait pris la parole — s'adressant à l'orateur, en présence de plusieurs évêques, lui dit à brûle-pourpoint : « Père Coubé. si j'avais été archevêque de Paris, c'est vous que j'aurais nommé à Notre-Dame, et cela, je le pense depuis que je vous ai entendu pour la première fois, à Notre-Dame justement, quand vous avez prononcé votre panégyrique de Jeanne d'Arc. Mais je vous aurais imposé un sujet qui n'y a jamais été traité : l'Histoire de l'Eglise. »

Les événements ne permirent pas au triomphateur de Lourdes d'être nommé à Notre-Dame et ce fut l'éminent P. Janvier qui prit possession de la chaire de Lacordaire, y conquérant une juste célébrité. Jamais, en effet, ni Waldeck-Rousseau, ni encore moins Combes n'auraient admis que « l'Oliphant » pût retentir sous les voûtes de Notre-Dame.

Waldeck-Rousseau, furieux de la grandiose manifestation de Lourdes et de ses répercussions, s'en plaignit amèrement au nonce Mgr Lorenzelli et le pria d'écrire à Léon XIII, afin que la prédication fût interdite au P. Coubé dans toute la France.

Or, quelques jours après, le Père Gallerani, directeur de la *Civita Cattolica*, fut reçu par le Pape, comme il l'était chaque quinzaine ; il avait dans sa poche le discours de Lourdes, supposant qu'il en serait question au cours de l'audience, ce qui arriva. Questionné à ce sujet, le P. Gallerani le lut en entier à Léon XIII, qui l'interrompit par des « Bene », « Optime », répétés. « Vous écrirez au P. Coubé, conclut sa Sainteté, que je l'approuve, le félicite et le bénis ».

Le nonce, Mgr Lorenzelli, reçut donc une réponse

négative qu'il dut transmettre au Président du Conseil Waldeck-Rousseau.

Sans nommer le P. Coubé, Jacques Bainville, dans son Histoire de la Troisième République, écrivait : « Avant ce scrutin (1902) qui fut une explication en règle, un Jésuite, prêchant à Lourdes, avait menacé du glaive électoral les ennemis de la religion. Il s'était écrié : A la bataille, sous le labarum du Sacré-Cœur ! L'historien protestant Seignobos s'indigne de ce « cri de guerre » que nous sommes portés à trouver naïf. » Jacques Bainville n'était pas un mystique, mais naïf ou non, ce discours est donc entré dans l'histoire, et le récit de l'Épopée de Lourdes dont le point final a été donné par Léon XIII, constitue, me semble-t-il, une page d'histoire religieuse et politique.

XVIII

La « Prudence » de Monseigneur Fuzet.

Le P. Coubé avait franchi les étapes de la célébrité au pas de charge, le discours de Lourdes fut l'apogée de sa carrière. L'heure des épreuves allait sonner. Mais il était homme à les accepter avec sérénité, le sourire aux lèvres et le *Fiat* dans le cœur. Car cet homme que ses ennemis et détracteurs ont voulu représenter comme un violent et un exalté, était bien au contraire la pondération et l'équilibre mêmes.

Un comité rouennais avait projeté de célébrer le 12 mai (1901), l'anniversaire de Jeanne d'Arc, par de grandes fêtes religieuses. Elles devaient être présidées par Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, et le grand chantre de Jeanne d'Arc avait été invité, depuis plusieurs mois, à prononcer le panégyrique à la Cathédrale. Mais les anticléricaux mirent en demeure l'archevêque d'interdire la parole au P. Coubé, affirmant leur volonté de l'empêcher de parler, s'il n'était pas fait droit à leurs exigences. De son côté, Mgr Fuzet, évêque plus gouvernemental encore que concordataire, redoutait la liberté apostolique de l'orateur ; prétextant le scandale possible, il s'empressa de lui écrire une longue lettre fort courtoise mais assez embarrassée dans laquelle il faisait part de ses craintes, ajoutant que devant l'émotion provoquée par le discours de Lourdes et vu l'excitation des esprits, il se voyait contraint de retirer l'invitation et que pour enlever tout pré-

texte à quelque manifestation que ce soit, il décidait en outre que la fête elle-même serait remise à une date ultérieure. Non seulement Mgr Fuzet avait invité le Père à donner le panégyrique, il l'avait aussi retenu pour le Carême de 1902 dans sa cathédrale.

Le Père Coubé lui répondit avec un respect teinté peut-être d'ironie qu'il entraît entièrement dans ses vues prudentes et que non seulement il ne prêcherait pas le panégyrique, mais qu'il était à craindre que les esprits ne se calmeraient pas de si tôt, que dans ces conditions il renoncerait à aller prêcher à Rouen le prochain Carême et qu'ainsi il pensait combler les désirs secrets de l'éminent archevêque de Rouen...

Cependant, tous les évêques ne partageaient pas la prudence de Mgr Fuzet ; au mois de juin suivant, le P. Coubé pouvait prononcer le discours aux fêtes du couronnement de Notre-Dame de Brebières, devant quinze évêques dont Mgr Dizien, évêque d'Amiens, qui l'avait invité et qui présidait. Et j'extraits ceci du compte rendu de la *Croix* : « Le P. Coubé a prononcé son discours et Albert n'a vu ni troubles, ni désordres, ni entendu la moindre protestation. Les prélats ont été unanimes à féliciter l'illustre Jésuite. Jamais il n'avait encore reçu autant de si précieuses marques de sympathie. »

Mais Mgr Fuzet n'était pas là.

XIX

Conférencier

De par la loi de juillet 1901, interprétée à sa manière par le gouvernement, la chaire fut interdite aux religieux non autorisés. Sans doute quelques-uns dont les noms étaient peu connus, purent-ils passer entre les mailles du filet sectaire. Mais il sembla au P. Coubé qu'il ne pouvait prêcher sans être poursuivi. Il préféra d'abord s'abstenir et observer les événements.

Il n'en voulut pas moins user du droit de parole encore reconnu à tout citoyen français et ne pouvant plus être prédicateur— du moins pour un temps — il résolut d'être conférencier, pensant d'ailleurs traiter ainsi largement et en toute liberté certains sujets qu'il n'aurait pu qu'esquisser en chaire.

Il débuta le 6 février 1902, à la Salle de Géographie, par une conférence sur « Le Devoir actuel des Femmes Françaises ». Il s'expliqua, dès le début, sur ce nouveau mode d'apostolat : « Les circonstances mêmes qui ont motivé cette réunion, le choix que j'ai dû faire de cette enceinte pour y trouver un peu de liberté ; ces murs où je n'aperçois plus l'image adorée du Crucifié, moi, habitué à vous parler de Dieu dans nos chères églises, à la face des autels ; ce bureau de laïques éminents qui ont bien voulu me prêter leur appui moral, à la place des prêtres en surplis siégeant dans le banc d'œuvre, tout cela vous dit bien haut qu'il y a quelque chose de changé en France, que nous ne vivons pas dans des temps

ordinaires, mais que nous traversons cette heure de ténèbres dont parlait le Christ dans sa Passion. Oh! sans doute en parlant ici, je jouis encore d'une liberté, la dernière qui nous reste, j'exerce un droit qui m'appartient comme citoyen français, un droit dont j'entends bien user jusqu'au bout et que je ne céderai qu'à la force brutale ».

Le P. Coubé ne se doutait pas qu'il allait devoir céder bientôt, non à la force brutale, mais à la force spirituelle. En donnant des conférences, il exerçait assurément un droit incontestable que le gouvernement ne pouvait violer. Waldeck-Rousseau s'était réjoui d'empêcher un prédicateur si redouté de parler dans les églises ; il s'effraya de le voir parler avec plus de liberté et d'audace que jamais dans les salles privées, d'autant que le conférencier ne s'était pas privé de dire quelques vérités désagréables au Ministère de défense républicaine et qu'il manifestait l'intention de récidiver dans la France entière.

Waldeck s'en émut et s'enquit aussitôt des moyens d'imposer silence à ce gêneur dont l'exemple menaçait d'être le point de départ d'un mouvement dont la politique ministérielle, à la veille des élections, n'aurait pas eu sans doute à se féliciter.

XV

Le Baillon

Mais comment s'y prendre ? Le terrain choisi par le P. Coubé paraissait trop solide pour que le ministère y pût faire intervenir utilement le bras séculier.

Il ne restait donc qu'une ressource : le recours à Rome. Le gouvernement s'y résolut, espérant peut-être que les négociations qu'il se disposait à engager avec la Cour romaine demeureraient secrètes et que le silence du P. Coubé — s'il réussissait à l'obtenir de la condescendance du Saint-Père — serait attribué à de tout autres causes.

La tactique pouvait paraître habile, mais le prestige du premier ministre ne sortit pas grandi d'une aventure qui, connue du public, montra à l'opinion ce singulier spectacle d'un homme politique féru des « droits de l'État », jaloux de faire prévaloir en toutes choses « la suprématie de la société civile », devant implorer l'intervention souveraine du chef de l'Église pour empêcher un Jésuite d'exercer en France ses droits de citoyen français.

Car c'est bien ainsi que les choses se passèrent. C'est au Cardinal Rampolla que le ministre eut l'audace, hélas ! couronnée de succès, d'adresser son étrange requête. Le Cardinal défendit la cause de Waldeck devant le Pape et la gagna.

Le Pape manda au Vatican le R. P. Martin, général des Jésuites, et s'efforça de lui faire entendre que le silence du P. Coubé importait au triomphe de la politique pontificale. Le P. Martin essaya bien quel-

ques objections, mais ne parvint pas à convaincre le Secrétaire d'Etat de Léon XIII. Les Jésuites ajoutent, dans leur Profession Solennelle, aux trois grands vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu : celui d'obéissance au Souverain Pontife.

Le P. Martin céda. Au sortir du Vatican, le général des Jésuites manda au Provincial de l'Ile de France, les volontés du Saint Père. Le Provincial les transmit aussitôt au P. Coubé qui, sans un murmure, se soumit humblement, en bon religieux, mais sans promettre le secret...

L'ordre venu de Rome ne lui fermait pas absolument la bouche, mais il lui interdisait de traiter toute question se rattachant à la revendication des droits et des libertés de l'Eglise. Dans ces conditions, le Père jugea qu'il était plus digne de se taire et tout le monde rendit hommage à la noblesse simple et à la correction de son attitude.

Verbum Dei non est alligatum

Mais si le P. Coubé s'inclina devant l'ordre de Rome transmis par ses supérieurs, il résista aux ukases du pouvoir civil, car il n'avait pas fait vœu d'obéissance aux lois sectaires de la Troisième République et, faisant fi de l'interprétation d'ailleurs abusive de la loi de juillet 1901, il résolut de remonter en chaire. Il annonça dans sa Revue *O salutaris* qu'il prendrait la parole aux réunions de la Ligue de la Communion, pour les hommes le 13 avril à Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, et pour les femmes le 20 avril à Saint-Joseph. Un rédacteur du *Gaulois* s'empressa de l'interviewer : « Je croyais, mon Père, que la parole publique vous était désormais interdite ? » — « Pas tout à fait, il m'a été interdit par mes supérieurs de traiter, dans des salles laïques, les questions qui se rattachent à la revendication des libertés de l'Eglise. Mais mes supérieurs ne m'ont nullement défendu de me faire entendre dans les églises. Il est vrai que le gouvernement entend interdire l'accès des chaires aux religieux non autorisés. Eh bien, le gouvernement me poursuivra, voilà tout. On me poursuivra, on me condamnera et je recommencerai. Il n'y a pas de droits contre le droit ».

Ce fier langage fut-il entendu et compris en haut lieu ? Toujours est-il que le gouvernement, sans doute peu soucieux de voir l'ardent orateur défendre la liberté devant une Chambre correctionnelle, se garda bien de le poursuivre. Mais il fut poursuivi par les clameurs de rage de la *Lanterne*, du *Rappel* qui n'en avaient pas encore fini avec ce P. Coubé !

Révolution et Contre-Révolution

Les deux Ecoles

Ce n'est pas seulement contre le pouvoir officiel et sectaire qu'il mena le bon combat ; il poursuivit l'erreur jusque dans les rangs de certains catholiques toujours empressés à lécher les pieds de leurs adversaires. La race n'en est pas éteinte. Un des champions du catholicisme libéral de ce temps, le Père Maumus, dominicain qui se targuait d'être l'ami de Waldeck-Rousseau, publia « La Crise Religieuse et les Leçons de l'Histoire », livre retentissant, dont la partie historique constituait le réquisitoire le plus malveillant contre l'ancien régime et dont la partie morale aboutissait à cette conclusion que le moment était venu pour les catholiques de s'entendre avec « les fils de la Révolution » sur le terrain de la Déclaration des Droits de l'Homme.

La première protestation qui s'éleva contre la thèse du P. Maumus fut un article du P. Coubé paru dans sa revue *O salutaris* sur la franc-maçonnerie. Le Jésuite répondait au Dominicain avec une énergique franchise : « Il faut aussi démasquer et combattre une autre forme de la franc-maçonnerie : la Révolution. Plusieurs qui commencent à comprendre que la secte maçonnique est néfaste, chérissent ou respectent toujours le nom de la Révolution. Pauvres naïfs ! S'ils étudiaient l'Histoire, ils verraient que la Révolution s'est parée du nom de liberté et s'est tumultueusement mise à la tête des réformes que

toute la nation réclamait et allait pacifiquement opérer, pour cacher une tout autre marchandise sous ce brillant pavillon. Préparée et fomentée par la franc-maçonnerie, elle n'a eu d'autre but, elle aussi, que de renverser la croix et l'autel : le reste n'était que masque et prétexte. Elle aussi, elle est, suivant le mot de Joseph de Maistre, satanique dans son principe. Elle aussi, elle est la révolte contre Dieu et son Christ. Elle n'a proclamé les droits de l'homme que pour supprimer sournoisement les droits de Dieu. La grande habileté de Satan a été d'entretenir l'équivoque sur ce nom de Révolution, en y montrant une revendication de la justice et de la liberté, alors qu'elle n'est que la haine des classes et l'égorgeement des nations sur lesquelles elle s'abat. Les plus bas coquins de la terre qui ont fait la Révolution sont préconisés comme les libérateurs et les messies de l'humanité ; on les appelle les grands ancêtres, et l'on cache soigneusement au peuple quel est leur chef de file, l'inspirateur de leurs cruautés : c'est Satan. Satan, voilà le grand ancêtre de la Révolution. Tant que nous n'aurons pas compris cela, nous n'aurons rien compris à la philosophie de l'histoire depuis cent ans. Tant que nous n'aurons pas confondu dans la même réprobation et la même déclaration de guerre la franc-maçonnerie et la Révolution, nous n'aurons rien fait pour notre société. Hors de là, pas de salut ! »

A un rédacteur du *Figaro* qui venait l'entretenir de cette polémique, le P. Coubé répondait : « Je professe l'opinion la plus diamétralement opposée à celle du Père Maumus sur la solution désirable de la crise religieuse dont nous souffrons et je n'entends pas du tout comme lui les leçons de l'histoire. Il préconise l'action des catholiques sur le terrain de la

Révolution. Je juge, moi, que l'action des catholiques ne peut s'exercer utilement et dignement que sur le terrain de la contre-révolution. Il est faux, à mon sens, que l'évolution politique dont les dernières années du dix-huitième siècle ont donné le signal, fût nécessaire et juste. Sans doute une évolution était nécessaire et juste, mais non celle qui s'est accomplie. De même, au temps de Luther, je reconnais qu'une réforme était nécessaire et juste, mais non la Réforme précisément à laquelle Luther a donné son nom. Et je pense que les catholiques ne peuvent pas plus adhérer sur le terrain politique à la Révolution que sur le terrain religieux au protestantisme. Quant aux droits de l'homme, il faut s'entendre. Je ne nie pas que l'homme ait des droits, mais je nie qu'il en ait contre les droits de Dieu, et je dis que, pratiquement, l'affirmation par la société moderne, des droits de l'homme, équivaut à la négation des droits de Dieu. Pour le prouver, il suffirait de dresser le bilan de toutes les lois issues logiquement de l'esprit révolutionnaire, qui oppriment actuellement la consciencé catholique. Ces lois, le Père Maumus n'en parle pas. Ce sont bien elles, pourtant, qui causent la crise religieuse au milieu de laquelle nous nous débattons. Je ne fais d'ailleurs pas au P. Maumus l'injure de croire qu'il approuve ces lois. S'il n'en parle pas, c'est donc qu'il sait fort bien qu'il ne le pourrait faire sans gêner sa démonstration... »

Dans un sermon prononcé à la Salette, quelques mois avant, il avait déjà réfuté les théories du P. Maumus, et avec quelle vigueur ! Voici la page :

« Mais il ne suffit pas de pleurer : il faut agir. Il faut travailler à rechristianiser notre patrie. Elle ne descendra de sa croix que lorsqu'elle

aura répudié l'héritage d'impiété et de hontes de la Révolution. Sans doute, la Révolution a détruit des abus ; mais elle n'en a aucun mérite, car, d'une part, ces abus seraient tombés sans elle, par la force des choses ; et, d'autre part, elle en a introduit d'autres mille fois plus pernicious. La Révolution a été l'apostasie des nations chrétiennes, le frémissement de la société contre Dieu et contre son Christ, l'émancipation de tous les égoïsmes et de toutes les cupidités.

« Aussi, quand on vient nous parler de réconcilier l'Eglise avec la Révolution, de baptiser la Révolution, on insulte au bon sens de notre race et à la fierté de notre foi ; on demande au Christ immaculé d'accueillir l'Astarté impure et impénitente. On ne baptise une pécheresse infidèle que lorsqu'elle se repent de ses désordres. Or, la Révolution ne se repent pas, et elle ne peut pas se repentir. Elle n'est d'ailleurs pas une pécheresse : elle est le péché. Elle n'est pas impie : elle est l'impiété.

« Je le sais, on n'aime pas ce langage de nos jours. Et l'on se fait plus facilement applaudir en disant à son temps qu'on l'adore et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais à Dieu ne plaise que nous tombions dans cet optimisme imbécile, fait de platitude et d'orgueil, et qui n'est qu'un lâche applaudissement à l'impiété triomphante. Grâce à Dieu, il y en a encore quelques-uns parmi nous, qui ne fléchissent pas le genou devant Baal ! »

On saisit là avec une netteté absolue l'abîme qui sépare — et sépare encore — les deux écoles rivales : l'une, dont le libéralisme, séduisant peut-être en théorie, est en coquetterie zélée avec les pires ennemis de la foi vis-à-vis desquels elle pratique —

avec un désintéressement que ne rebutent ni l'ingratitude ni le mépris, — le système des concessions à perpétuité, se contentant de maigres et chimériques gains acquis, et confondant trop souvent le ralliement avec le reniement ; l'autre, dont l'intransigeance sur les principes, a, il faut en convenir, une allure plus fière, plus vivante, plus apostolique, j'ose dire plus française, et ce rare mérite du courage, ne redoutant même pas l'impopularité, et qui cependant, par son audace et sa franchise, gagne souvent le cœur des foules.

XXIII

Le Congrès Marial de Fribourg

Cette franc-maçonnerie que le P. Coubé ne cessait de dénoncer par sa parole et par ses écrits, il l'attaqua encore de front et d'une façon plus solennelle, dans un discours qu'il prononça en Suisse, à Fribourg, pour la clôture du Congrès Marial où toutes les nations européennes étaient représentées. Après avoir chanté la royauté de Marie, au ciel, sur la terre et dans les enfers, le rude lutteur ne craignit pas de dénoncer la franc-maçonnerie comme la grande hérésie moderne, devant l'immense foule qui débordait la place Notre-Dame où avait lieu la cérémonie.

« Jadis, s'écria-t-il, quand une hérésie avait été frappée par l'Eglise, le clergé et le peuple lui disaient anathème. Il sera donc bien permis à un prêtre de crier aujourd'hui à la face de l'Europe ici représentée : « Anathème à la grande hérésie moderne, anathème à la franc-maçonnerie !... »

« Qui donc aujourd'hui persécute l'Eglise de Dieu ? Qui donc pratique l'intolérance d'une manière odieuse ? Qui donc, au nom de la Liberté, crucifie la Liberté comme le Christ au Calvaire ? Qui donc, sinon la franc-maçonnerie ? Et voilà pourquoi, moi, simple prêtre, moi, humble écho des Pontifes de Rome, je crie aujourd'hui : « Anathème à la Bête ! »

Et il termina par un appel enflammé à la résistance et à l'action.

Cette éloquence de combat s'affermissait de plus

en plus, accrue par l'autorité croissante de l'orateur, mais elle n'était pas goûtée par les « pleureurs » et elle lui fit beaucoup d'ennemis parmi les amoureux de concessions et les dévots de la littérature lénifiante.

La Circulaire Combes

Les derniers mois de 1902 virent le Père Coubé entreprendre un long voyage en Europe Centrale et en Palestine. Parti en pèlerin et en voyageur, il n'avait nulle intention oratoire, mais on voulut l'entendre partout où il passa et c'est ainsi qu'il prêcha en Bulgarie, en Roumanie, à Constantinople et à Jérusalem.

Au début de 1903, il rentra en France, patrie de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. C'est au nom de ces trois immortels principes qu'Emile Combes fit envoyer aux évêques de France une circulaire leur enjoignant d'interdire définitivement la prédication aux religieux non autorisés. Il faut dire, à l'honneur de l'épiscopat français, que cinq ou six prélats seulement s'inclinèrent devant les injonctions ministérielles. Dans les accusés de réception de la dite circulaire, beaucoup protestèrent que le ministre des cultes venait de commettre un nouvel abus de pouvoir et qu'ils passeraient outre. Plusieurs joignirent immédiatement à l'énergique protestation écrite, celle du geste. Parmi eux fut le vaillant Mgr Turinaz, évêque de Nancy, dont le traitement fut supprimé.

A Meaux, Mgr de Briey avait invité le P. Coubé à prêcher dans sa cathédrale le sermon de clôture de l'Adoration Perpétuelle. L'invitation était antérieure à la circulaire, mais l'évêque la renouvela expressément après la réception de l'ukase combiste. Le P. Coubé prêcha donc dans la cathédrale de

Meaux, trop petite — on était même venu de Paris — pour le splendide auditoire rassemblé autour de la chaire qu'illustra Bossuet. Il fit un beau sermon sur l'Eucharistie, sujet imposé par la cérémonie elle-même, et qu'il ne mêla d'aucun alliage politique. Cependant il ne put s'empêcher de remercier et de féliciter publiquement Mgr de Briey de l'acte de courage qu'il avait accompli en l'invitant à monter dans cette chaire.

Telle était la liberté en France, en l'an de grâce 1903. C'était un acte de courage, pour un évêque français, que d'inviter le P. Coubé à prêcher dans sa cathédrale. Ce courage, plusieurs curés de Paris ne l'eurent pas. L'abbé Guillon, successeur de Mgr Schœpfer à la cure de St-Pierre du Gros Caillou, lui refusa l'autorisation de prendre la parole au mariage de Mlle Inès de Irarazaval, nièce du Président Garcia Moreno, avec le comte de la Fresnaye. Le mariage devait être célébré à la chapelle des catéchismes, et l'abbé Guillon ne voulut pas mécontenter Combes, craignant que ce dernier, par application d'une autre circulaire, jumelle de celle qui visait la prédication, n'ordonnât la fermeture de cette chapelle. Par prudence, le curé voulut que le mariage fût célébré dans l'église paroissiale. Mais si le discours de mariage avait été prononcé par le P. Coubé, cette concession n'eût servi à rien. « S'il s'agissait d'un religieux quelconque, déclara le curé de Saint-Pierre à un journaliste de l'*Eclair*, passe encore. Mais le P. Coubé fait de l'opposition au gouvernement ! »

Deux autres curés de Paris agirent de même à l'égard de l'orateur redouté, mais pour des raisons diverses. A la Madeleine, l'abbé Chesnelong préféra oublier le magnifique éloge funèbre que le P. Coubé

avait fait de son illustre père quatre années avant à Saint-Augustin, pour ne se souvenir que de sa candidature à l'épiscopat. Et à Saint-Sulpice, M. Méritan lui refusa aussi la chaire de son église pour des motifs cependant plus avouables ; il craignait de voir enlever aux Sulpiciens la seule paroisse dont ils avaient la direction en France et que le gouvernement menaçait périodiquement de rendre au clergé séculier.

La Bagarre d'Aubervilliers

Cependant, l'abbé Valadier, ancien aumônier de la Roquette, curé d'Aubervilliers et qui n'était point candidat à l'épiscopat, ne craignit pas — avec l'assentiment du Cardinal Richard — de demander au P. Coubé de prononcer le sermon d'usage pour la fête annuelle de N.-D. des Vertus.

La veille de la cérémonie, l'*Action*, organe de propagande anticléricale, dirigé par le défroqué Victor Charbonnel, invitait ses lecteurs et amis à se rendre à Aubervilliers pour empêcher le prédicateur de parler. Voici en quelques termes gracieux, elle lançait son appel : « Sus au Frocard ! Nous relevons le défi ! Nous avons dit que chaque fois qu'un moine non autorisé serait à notre portée, nous irions l'empêcher de parler. Ce sera fait aujourd'hui, ce matin même, à Aubervilliers. Nous serons en nombre, les rédacteurs, les amis, les militants de l'*Action*, place de l'Eglise à 9 h, 20. Et nous verrons ! »

En prévision de troubles, les commissaires de police avaient massé des forces imposantes d'agents et de gendarmes autour de l'église. Les manifestants prirent leurs positions stratégiques avant le commencement de l'office, les uns au fond de la nef sous la direction des citoyens Gustave Téry, Laurent Tailhade, Béranger, Charbonnel ; les autres, derrière la chaire, sous le commandement des camarades Renaudel, Allemane, Chauvière, etc.

La première partie de la cérémonie se déroula dans

le calme, mais l'apparition du P. Coubé en chaire fut le signal du tumulte. A peine avait-il indiqué brièvement le thème de son sermon, que Gustave Téry s'avança, et, le bras tendu dans la direction de la chaire, s'écria « Vous êtes bien le citoyen Coubé ? Eh bien, vous n'avez pas le droit de parler ici, vous ne parlerez pas. » Très calme, le « citoyen » Coubé répondit d'une voix forte : « Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Vous ne m'empêcherez pas de remplir mon sacerdoce et de faire mon devoir. » Les manifestants socialistes poussèrent des clameurs et des cris de « Vive la Révolution ! Vive Combes ! A bas la calotte ! » En même temps, ils se ruèrent vers la chaire pour en faire descendre par la force le P. Coubé. Celui-ci, impassible, attendit la première vague d'assaut qui fut repoussée par de courageux jeunes gens, mais il en résulta une violente bagarre ; les chaises volèrent au-dessus des têtes et les coups de cannes s'abattirent au milieu des cris et d'un tumulte indescriptible. Le curé eut le pied foulé, un rédacteur de la *Croix* fut blessé au front par un tabouret lancé à toute volée, le suisse reçut une assez grave blessure au crâne. De nombreuses personnes furent renversées. Un vicaire courut prévenir le commissaire de police qui entra dans l'église, ceint de son écharpe, suivi d'une cinquantaine d'agents.

On commença par arrêter Gustave Téry et une quinzaine de manifestants parmi les plus excités. Puis le commissaire adressa une première sommation au P. Coubé lui demandant de descendre de chaire. Celui-ci répondit : « Vous me demandez de descendre pour ne pas troubler la paix. La paix, ce n'est pas moi qui la trouble. Il vous appartient de l'assurer en vous adressant à ceux qui sont venus

ici pour semer le désordre ». Le commissaire pria alors le curé d'intervenir. « Je suis le maître dans mon église, répondit l'abbé Valadier, et je ne dois pas empêcher le P. Coubé de parler. » Enfin après de nouveaux pourparlers, et après une troisième invitation du magistrat, le curé consentit à prier l'orateur de quitter la chaire, tout en protestant contre la violation de la liberté de parole dans son église.

Le P. Coubé, lui aussi, revendiqua son droit : « Je défends ici, dit-il, la dignité et la liberté sacerdotales. Puis il quitta la chaire et se rendit à la sacristie au milieu de l'émotion générale et parmi les cris mêlés de « Vive le Père Coubé ! » et de « A bas la calotte ! » Toute la presse s'empara de ce grave incident.

Un jeune journaliste de grand talent, Paul Acker — qui devait être tué dès le début de la Grande Guerre — brossait depuis quelque temps dans l'*Echo de Paris* une série de portraits très remarquables. Il avait déjà fait passer sur l'écran de l'*Echo* les personnages les plus divers : Albert Sorel, Maurice Barrès, Marthe Brandès, Alfred Capus, Jules Lemaître, la comtesse de Noailles, Emma Calvé, Marc Sangnier, Aristide Briand, le P. Ollivier, etc. La bagarre d'Aubervilliers lui fournit l'occasion de camper en trois colonnes le portrait vivant et coloré du P. Coubé (1). En voici un extrait : « Le Père Coubé était devant moi, de taille petite et nerveuse, le front large, les lèvres minces, les yeux gris, vifs et brillants, la bouche un peu moqueuse, le menton volontaire. Les rares fils d'argent qui couraient parmi ses cheveux

(1) Ces portraits ont été réunis en 1 volume sous ce titre « Petites Confessions » (visites et portraits), Albert Fontemoing, éditeur, 4, rue Le Goff, Paris (5^e).

ne le vieillissaient point; il avait la vigueur et l'énergie d'un jeune homme, avec, en plus, sur le visage fin, cet éclat, cette flamme propre à ceux qui se passionnent pour de nobles idées. Il ne ressemblait en rien aux moines fougueux de ces dernières années, le P. Didon ou le P. Ollivier; il me faisait penser à ces épées minces, flexibles et délicates, qui coupent l'air en sifflant, ainsi qu'une cravache, et dont les coups sont plus terribles que ceux des grands sabres et des lourdes lattes. Oh ! non, il avait pas dû trembler une seconde, dans la chaire de l'église d'Aubervilliers, quand MM. Charbonnel, Téry et Cie avaient envahi le temple et que petits banes, chaises et prie-Dieu avaient volé autour de lui... »

Ce courage, Charbonnel le reconnaissait lui-même lorsqu'il déclarait à un rédacteur de la *Liberté* : « Nous nous sommes attaqués au P. Couhé, de préférence à tout autre parce qu'il représente mieux que quiconque le type du moine combattif. C'est par excellence le Jésuite de bataille. Je dois dire qu'il a été étonnant de sang-froid. »

Et dans le *Gil Blas*, traçant lui aussi en deux colonnes le portrait de l'orateur, Marius Gabion écrivait : « L'éminent prédicateur retrouve la voix et son apparition dans l'église d'Aubervilliers provoque une bagarre. Est-il donc dans le destin du P. Couhé d'agiter sans cesse les hommes et les choses, et ce Jésuite serait-il l'un des élus que Dieu mit sur la terre pour servir ses fins impénétrables ? »

Jean de Bonnefon dans l'*Eclair* comparait les « chauffeurs » et les « mécaniciens » ; les chauffeurs bourrant la machine du Concordat jusqu'à la faire éclater, les mécaniciens étant les modérés, les « prudents » qui estiment que la plus mauvaise des con-

cialisations est préférable à la plus brillante des ruptures.

« Les chauffeurs, écrivait-il, ont l'avantage d'avoir dans leurs troupes la trompette la plus sonore de l'Eglise française. Le mot trompette n'est pas assez noble, car le P. Coubé est à lui seul un admirable orchestre dont la colère a des harmonies, dont la fougue est préméditée, dont les catastrophes sont voulues comme les triomphes... Notez que le P. Coubé a -l'appui, tout l'appui du vénéré cardinal Richard et qu'il en est digne. »

Mais Jean de Bonnefon préférait les mécaniciens, Laurent Tailhade écumait dans l'*Action* et déversait sur « le chauffeur » un tombereau d'injures : « Coubé, proxénète des grands mariages, directeur du Faubourg Saint-Germain, conseiller des belles adultères, bavard attaché aux églises mondaines... » Je ne peux tout citer.

« L'ineffable » Cornély essayait d'être drôle dans le *Siècle* : « C'est un orateur comme il en fleurissait jadis pendant la Ligue et qui, paraît-il, a la spécialité de rendre enragés les gens les plus paisibles. J'ai connu jadis, à Lyon, un ténor qui avait une spécialité : toutes les fois qu'il chantait, on se flanquait des coups de canne dans le théâtre. M. Coubé appartient à cette école. »

Mais Cornély appartenait à l'école des renégats.

Plus calme, Henri Rochefort, dans son *Intransigeant*, écrivait avec sagesse et bon sens : « Je n'ai de ma vie entendu parler le Père Coubé et j'ignore pourquoi Gustave Téry, le terrible Allemane et l'encore plus terrible Chauvière lui en veulent plus qu'à un autre ; mais si c'est comme libres-penseurs qu'ils se sont rendus à son sermon,

dans le but de couper court à la propagande religieuse, on a le droit de demander pourquoi ces athées s'en tiennent obstinément aux églises catholiques et se gardent d'aller briser les chaises et crier « A bas la calotte ! » dans les temples protestants et dans les synagogues. »

Mais la bagarre d'Aubervilliers allait, du plan de la polémique, passer sur le plan judiciaire et parlementaire. A la Chambre, la question était posée par Fernand Engerand, député du Calvados, qui adressait cette lettre à Combes :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Le 12 mai, des scènes de désordre se sont produites dans l'église d'Aubervilliers aux cris de « Vive Combes ! » Vive la Révolution ! » et une bande de perturbateurs a empêché le libre exercice de la prédication, c'est-à-dire d'un droit garanti par la Déclaration des droits de l'homme et par le Concordat. J'ai l'honneur de vous informer de mon intention de vous interpellier à la rentrée sur ces faits. »

Je n'ai pas besoin de dire quel fut le sort de cette interpellation couverte par les hurlements de la majorité. Sur le plan judiciaire, le Procureur de la République, M. Herbeaux, et le procureur général, M. Bulot, après avoir étudié le dossier, hésitèrent à prendre la responsabilité d'une instruction et envoyèrent le dossier au ministère de la Justice. En effet, les magistrats se demandaient si le P. Coubé était régulièrement sécularisé ou non. S'il ne l'était pas, il n'y avait pas de délit caractérisé, aucune trace de violence n'ayant été relevée ! Le bedeau et le rédacteur de la *Croix* s'étaient certainement bles-

sés eux-mêmes ! Au contraire, si le prédicateur était régulièrement sécularisé, le délit d'entrave à la liberté du culte pouvait être retenu. Un des hauts fonctionnaires de la direction des cultes, attaché au ministère de l'Intérieur, fut appelé à donner son avis devant la chancellerie sur ce cas épineux. Était-il encore Jésuite, oui ou non ? Grave question qui importait au salut de la République !

Mais sans attendre le résultat de la consultation, Combes supprimait le traitement de l'abbé Valadier.

Sans perdre de temps, le jour même, car les âmes nobles n'ont pas besoin de longues réflexions pour concevoir et pour réaliser une idée généreuse, le P. Coubè adressait à l'abbé Valadier la lettre suivante :

« CHER MONSIEUR LE CURÉ,

« J'apprends que pour avoir défendu en ma personne la liberté de la parole sacerdotale, vous venez d'être frappé par le gouvernement.

« Puisque c'est à cause de moi que vous êtes privé de votre indemnité concordataire, j'estime que c'est à moi de vous la rendre. Dans ce but, je me propose de faire une conférence au profit de vos œuvres. Mes auditeurs saisiront avec empressement ce moyen de vous témoigner leur admiration pour votre courage.

« Agréez, cher Monsieur le Curé, l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

« Stephen COUBÉ. »

Quinze jours après il donnait cette conférence à la salle Humbert de Romans, sous la présidence de François Coppée. On refusa autant de monde que la salle contenait d'auditeurs. Quand le P. Coubè

parut sur l'estrade, encadré par François Coppée et l'abbé Valadier, tous les trois furent accueillis par une ovation enthousiaste. La recette de la conférence fut telle qu'elle suffit à reconstituer non seulement le traitement du curé d'Aubervilliers mais encore ceux des curés de Belleville et de Plaisance qui avaient été frappés de la même peine administrative que leur confrère et pour le même « délit ».

Quelques jours après, le P. Coubé ayant été reconnu non sécularisé, fut convoqué chez le juge d'instruction qui devant ses déclarations nettes et énergiques et obéissant sans doute à un ordre supérieur et prudent, arrêta les poursuites.

La bataille d'Aubervilliers s'achevait en victoire !

La Ligue Nationale de Jeanne d'Arc

Un projet avorté

Il n'était pas seulement l'orateur qui électrisait les foules, il était aussi un réalisateur ; il en avait déjà fait la preuve en fondant la Ligue de la Communion et en organisant les pèlerinages de Paray-le-Monial. Ce remueur d'âmes avait l'âme d'un chef ; ce chantre inspiré de Jeanne d'Arc conçut le dessein de réunir toutes les bonnes volontés françaises sous la bannière de l'héroïne nationale en fondant la « Ligue Nationale de Jeanne d'Arc ». Ligue non de caractère spécifiquement politique et électoral, mais poursuivant un but moral et intellectuel ; il voulait grouper l'élite des Français pour les pousser à glorifier Jeanne d'Arc et à étudier les événements contemporains à la lumière et sous l'égide de la Libératrice. Il considérait que le grand mal de notre époque était l'erreur répandue sous toutes les formes dans notre société, erreur propagée par tous les moyens et surtout par la presse et les conférences ; il déplorait les déficiences de l'opinion publique, il ne prétendait pas que Jeanne d'Arc connaissait les problèmes qui nous divisent, mais il affirmait qu'elle possédait dans son ferme bon sens, dans son esprit chrétien « droiturier », les principes qui lui auraient fait discerner l'erreur de la vérité dans les questions morales et historiques.

Il voulait revenir à l'esprit de la Pucelle en lui

demandant ce qu'elle penserait des événements contemporains.

Pour faire triompher les idées posthumes de Jeanne d'Arc, il voulait, par le moyen de cette Ligue, organiser des conférences dans toute la France et il préparait le lancement d'une grande revue bi-mensuelle, *Le Chanteclair*. Dans notre vieille littérature, le Chanteclair c'est le nom du coq gaulois dont la voix éclatante sonne le lever du jour et le réveil de toutes les créatures.

Son *Chanteclair* voulait sonner, lui aussi, le réveil des énergies chrétiennes et françaises. Dans une partie spéciale, il aurait étudié Jeanne d'Arc. Dans une partie générale, il aurait abordé les questions les plus variées, les plus actuelles, pourchassant l'erreur dans tous les domaines où elle se glisse, réformant les idées faussées par l'esprit d'anarchie et de mensonge. Laissant à d'autres l'œuvre extérieure politique, il voulait s'attaquer à la racine du mal et contribuer de toutes ses forces à refaire la mentalité du public, source de tous les biens et de tous les maux.

Son plan d'action établi, il avait déjà reçu de nombreuses adhésions, d'illustres et chaleureux encouragements et François Coppée avait accepté la Présidence de la Ligue.

Mais ce beau programme ne put se réaliser, entravé par je ne sais quelle autorité. Le P. Coubé n'eut pas la liberté de fonder la Ligue et le *Chanteclair*, proprement étranglé, ne lança jamais son premier cocorico !

Ce coup lui fut sensible ; on souffre toujours de ne pouvoir réaliser ses rêves, surtout des rêves généreux comme celui-là, et c'est peut-être l'anéantis-

sement de ce vaste dessein qui lui arracha cette plainte mélancolique parue quelques années après dans *l'Idéal* (mars 1911) : « J'avais rêvé une carrière grande, féconde, où j'aurais entraîné les foules dans une belle croisade vers un âge d'or chrétien. Je me croyais la force, la force de la pensée, la force de la volonté, la force de l'action capable de changer la face de bien des choses, de faire régner la justice et la vérité dans un pauvre pays en proie aux convulsions de l'anarchie. Et je n'ai rien fait !... Soyez béni quand même, ô mon Dieu ! Vous n'avez besoin de personne. Je voulais vous glorifier autrement que vous ne l'avez voulu : c'est par le sacrifice de mes rêves, de mes espérances, de mes ardents désirs, que je dois vous servir... »

Je n'ai rien fait ! Quelle humilité !... mais quelle injustice envers lui-même !

XXVII

Conférences sur « l'Honneur »

Si, soldat discipliné, il savait sur un signe de ses supérieurs, modérer ou modifier les efforts de son zèle, il n'en poursuivait pas moins le combat actif et conquérant. Son arme était sa parole, mais sa parole était un glaive de feu qui enflammait. Et cette lame embrasée était une lame d'acier, car sous des dehors brillants se cachait un fonds de doctrine sérieuse et de vigoureuse logique. Il le prouva une fois de plus lorsqu'en février et mars 1904, il donna à la Salle de Géographie une série de conférences sur l'Honneur qui obtinrent un tel succès que l'orateur dut donner chaque conférence une seconde fois devant les salles combles.

Après avoir étudié les lois de l'honneur, il exposa l'histoire de l'honneur à travers les âges et à travers le monde, consacra une conférence au duel, expliqua l'honneur des Nations et célébra l'honneur de la France.

Toute l'élite intellectuelle de Paris assista à cette série de conférences : magistrats, parlementaires, avocats, médecins, écrivains, représentants de toute la presse libérale et conservatrice se mêlaient à la haute société parisienne.

Ce fut cette dernière conférence sur « l'Honneur de la France » qui obtint le succès le plus éclatant. Elle était « attendue » et l'on se doutait bien qu'un tel orateur traitant un tel sujet serait amené par la force des choses à parler des événements poli-

tiques qui déshonoraient la France aux yeux de l'étranger. La police, craignant des manifestations, était sur pied de la rue des Saints-Pères à la place Saint-Germain des Prés. La conférence devait commencer à quatre heures. On ne pouvait plus pénétrer dans la salle depuis deux heures.

« Je suis effrayé de ma tâche », commença-t-il, et sur ces simples mots, les applaudissements éclatèrent. L'orateur avait été compris. « Car, continuait-il, s'il y a des fautes, est-ce à un fils de les blâmer ? Et cependant il y a des fautes qu'il faut flétrir. » Après avoir brossé à grands traits toute l'histoire de l'honneur français, il chanta l'honneur du Drapeau : « Le Drapeau, c'est la patrie que nous saluons, c'est lui qu'on fête, qu'on chante, qui rentre dans les temples aux accents d'un *Te Deum* ! Il a changé de formes, de couleurs, depuis Tolbiac jusqu'à nos jours, mais il est toujours l'honneur ! »

Je me souviens encore de ce magistral cours d'histoire ; de ces accents impétueux, de cette éloquence à la Juvénal quand il fit le tableau des deux Frances. « La vieille France, s'écria-t-il, savait défendre son drapeau, son honneur ; la France d'aujourd'hui... demandez-le à Fachoda ! » Puis il vengea le drapeau des insultes de Gustave Hervé qui voulait alors — il a changé depuis, heureusement ! — voir le drapeau français planté dans le fumier.

Et j'entends encore sa voix de clairon fustiger « le Bloc » qui nous gouvernait alors : « Nous avons le Bloc ; pour nous représenter à l'intérieur nous avons un défroqué, pour nous représenter à l'extérieur nous avons un poivrot ! » Et je vois encore toute la salle debout, acclamant le P. Coubé dans un tonnerre d'applaudissements et de vivats. Le pré-

dicateur et le conférencier avaient fait place au tribun. Six heures... La foule enthousiaste s'écoula lentement. Dehors, sous la pluie battante, de la rue des Saints-Pères à Saint-Germain des Prés, la police continuait de veiller sur l'Honneur de la République.

XXVIII

L'Incident de Périgueux

Combes — Mgr Delamaire et le P. Coubé

Mgr Delamaire, évêque de Périgueux, avait confié au P. Coubé la mission de prononcer, le 8 mai 1904, le panégyrique de Jeanne d'Arc, en son église cathédrale. La presse ministérielle fut prise d'un accès de délire furieux. Elle somma Combes de prendre contre l'évêque et le prédicateur des mesures de rigueur et, au besoin, de faire placer les scellés sur les portes de la cathédrale ! Ces sectaires émettaient la prétention d'étayer leurs conseils de violence sur la loi violée, disaient-ils, par Mgr Delamaire et le « moine ligueur ». De quelle loi s'agissait-il, puisque la Cour de Cassation avait reconnu aux anciens religieux, sécularisés ou non, le droit absolu de remplir les fonctions qu'ils tenaient de leur caractère sacerdotal, et en particulier le droit de se livrer à la prédication ?

Mais Combes s'empressa de se soumettre aux ordres des Loges. Et le 8 mai, on pouvait lire dans *l'Eclair* :
« Sermon interdit. Interdiction par le Gouvernement d'un sermon du Père Coubé.

« Périgueux, 7 mai. — Le P. Coubé qui devait prêcher demain à la cathédrale de Saint-Front le panégyrique de Jeanne d'Arc, a été prié de ne pas venir, le gouvernement ayant, à la dernière heure, notifié à l'évêque de Périgueux que le sermon annoncé constituerait une infraction très grave à la loi du 1^{er} juillet 1901, infraction qui serait immé-

diatement réprimée par des mesures administratives très sévères. C'est par l'intermédiaire du préfet de la Dordogne que la décision ministérielle a été portée à la connaissance de Mgr Delamaire. Ce dernier n'a pas cru devoir passer outre. Le P. Coubé ne prêchera donc pas à Périgueux. Il est évident que M. Combes fait à ce religieux une application exceptionnelle des dispositions législatives relatives aux congréganistes non autorisés... Je crois savoir que l'exception que M. Combes vient de faire contre le P. Coubé est motivée, au moins partiellement, par la probabilité de manifestations violentes, si Mgr Delamaire n'avait pas renoncé à son projet. Il s'est formé une ligue anticléricale dont un grand nombre d'adhérents ne se gênent pas pour dire, qu'ils sauraient bien, fût-ce par l'emploi de la force, empêcher le P. Coubé de prêcher. On ne sait pas encore si la cérémonie aura lieu. Il est possible que la cathédrale soit fermée demain, pendant tout l'après-midi, en signe de deuil. »

Presque tous les journaux donnaient la même version, qui était en partie inexacte.

Voici comment les choses s'étaient passées.

Il n'était que trop vrai que la ligue anticléricale récemment fondée à Périgueux avait menacé de déchaîner un tumulte dans la cathédrale et de renouveler le coup d'Aubervilliers ; mais surtout Combes avait averti Mgr Delamaire que si le P. Coubé paraissait dans la chaire de Saint-Front, il fermerait son Séminaire. Or, il contenait plusieurs centaines d'élèves. On conçoit que si le vaillant évêque n'était guère ému de la première menace, la seconde lui donnait à réfléchir. Mais Mgr Delamaire n'était pas

homme à se dédire. Il avait invité le P. Coubé, c'était de ce dernier que la décision dépendait maintenant.

Il expédia donc son secrétaire particulier à Paris pour qu'il exposât la situation au Père. Il était six heures du matin, le 7 mai, la veille de la cérémonie. Le Père disait sa messe dans son oratoire particulier, se disposant à prendre le train deux heures après. L'abbé sonna. La vieille servante vint ouvrir. Le P. Coubé est-il parti pour Périgueux ? demanda l'émissaire de Mgr Delamaire. — Il dit sa messe et doit partir tout à l'heure. L'abbé attendit. Une demi-heure après, il exposait au P. Coubé la situation dans tous ses détails et il ajouta : « Maintenant, mon Père, c'est à vous de décider. Monseigneur vous a invité, il maintient son invitation. Si vous le voulez, nous partirons ensemble tout à l'heure pour Périgueux, mais, par prudence, nous descendrons quelques stations avant, car les trains arrivant de Paris sont surveillés, et votre arrivée est attendue par la ligue anticléricale. Nous arriverons donc en voiture. Encore une fois, réfléchissez et décidez. » La décision du P. Coubé fut vite prise. Ne pas y aller, c'était sans doute se faire suspecter de peur, mais y aller c'était aboutir à la fermeture du séminaire, ce qui aurait été une catastrophe pour le diocèse. Il fit taire instantanément son amour-propre et répondit qu'il ne pouvait assumer une telle responsabilité. C'était aller au-devant du secret espoir de Mgr Delamaire, ce que lui assura son envoyé, qui le remercia avec émotion.

Quelques années plus tard, Mgr Delamaire, devenu archevêque de Cambrai, devait nommer le P. Coubé chanoine honoraire de sa cathédrale et faisant allusion aux luttes passées, le félicitait avec délicatesse de son abnégation.

Conférences de Politique Religieuse

Au début de 1905, le Père Coubé devait s'embarquer au Havre pour le Canada où il devait prêcher le Carême à la Cathédrale de Montréal et donner une série de conférences. Mais il était atteint depuis deux mois d'une forte bronchite que, malgré un traitement énergique, les médecins ne parvenaient pas à enrayer. Ils lui défendirent de partir au Canada et l'envoyèrent à Cannes pour rétablir une santé terrassée par un apostolat épuisant. De longs soins lui furent nécessaires et ce n'est qu'au bout de quelques mois qu'il put reprendre une vie active, plus ardente què jamais. Il fit une rentrée retentissante en novembre de cette même année au Congrès catholique du Nord et du Pas-de-Calais dont la séance de clôture eut lieu dans le vaste Hippodrome de Lille. A la veille de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, à l'avant-veille de la campagne électorale, ce Congrès était, pour la région du Nord, l'occasion d'une manifestation significative. Quant au P. Coubé, son autorité morale et son influence devenaient de plus en plus grandes, sa parole de plus en plus aimée, écoutée, applaudie par les catholiques de France ; car, aux heures de crise et de danger, on va aux courageux, aux hommes de cœur, de caractère et d'action ; on aime ceux qui luttent sans peur pour les plus nobles causes, et parmi les beaux lutteurs de son temps, il occupait la première place.

Les sept mille places de l'Hippodrome étaient

prises. M. Grousseau, l'éminent député catholique du Nord, présidait. Il présenta à l'assemblée les deux orateurs qu'elle devait entendre : Henri Bazire, ancien président de la Jeunesse Catholique, et le P. Coubé. Ce dernier prit pour thème de son discours « La Lutte et l'Union pour la Liberté ». Pendant trois heures, la foule respira une odeur de bataille. Les deux orateurs rappelèrent magnifiquement leurs devoirs et leurs droits à cette assemblée frémissante d'enthousiasme qui applaudit furieusement l'admirable excitateur d'énergies et confondit dans une même et splendide ovation le célèbre Jésuite et Bazire.

Je cite un passage qui provoqua une longue hilarité, c'est une allusion cinglante à la bagarre d'Aubervilliers et qui en complète le récit : « Autrefois les prêtres avaient le droit de prêcher tranquillement l'Évangile en chaire. Aujourd'hui les pires malandrins peuvent impunément s'introduire dans les églises, troubler les cérémonies, frapper les femmes et les enfants, et lapider le prédicateur — j'en sais quelque chose. Le lendemain, qui est félicité par le pouvoir ? C'est le malandrin. Quant au prédicateur, parce qu'il n'a pas voulu obéir aux sommations de la canaille, et qu'il lui a tenu tête pendant un quart d'heure d'assaut et de violences scandaleuses, il est mandé par le juge d'instruction et il s'entend poser cette question — je parle toujours de souvenirs : « Est-il vrai que vous ayez lancé du haut de la chaire « des projectiles sur des auditeurs qui vous deman- « daient quelques explications ? » Et il est obligé de répondre comme je l'ai fait : « Monsieur le Juge « d'Instruction, je vous donne ma parole d'honneur « que lorsque je monte en chaire, je n'ai pas « l'habitude de dissimuler des chaises sous mon sur-

« plis, ni de bourrer mes poches de bancs et de « tabourets pour en bombarder mon auditoire. » On voit avec quelle verve caustique il fustigeait le pouvoir sectaire.

Et voici, d'un autre style — il les possédait tous — une ardente invocation à la Liberté : « Liberté, liberté des âmes, sainte et belle liberté, fille du Ciel, baptisée au Calvaire, confirmée au Cénacle, grandie au souffle des tempêtes et des persécutions, inspiratrice des martyrs, ange tutélaire des peuples qui montent vers la lumière, voici sept mille hommes qui jurent de t'aimer et de te défendre. Entends-les, entends la grande voix populaire qui t'appelle et t'acclame ! »

Et en acclamant la liberté, la foule acclama le clairon qui sonnait sans se lasser l'heure de la résistance et du combat.

Ce fut à la Salle des Ingénieurs Civils qu'il donna, au début de 1906, trois conférences sur l'antipatriotisme, l'antimilitarisme et l'anticatholicisme, conférences qu'il redonna cette même année dans la plupart des grandes villes de France.

La patrie, l'armée, la religion, trois grandes causes qui lui étaient chères, étaient, en effet, attaquées avec fureur par la secte maçonnique. Car il y a un lien généalogique entre ces trois monstres. Quand on crie : « Ni Dieu, ni Maître ! » l'écho répond logiquement : « Ni Armée, ni Patrie ! » Quand on sème le vent de l'impiété, on recueille la tempête de la Révolution. Les antimilitaristes ne s'y trompèrent pas, voulurent l'empêcher de parler et deux bandes suspectes se présentèrent à l'entrée de la salle ; mais les précautions étaient prises, et quand les perturbateurs aperçurent dans le vestibule cinquante jeunes

gens vigoureux, gaillards de fière mine venus apporter leur concours moral et musculaire, ces pacifistes reculèrent naturellement devant la bataille et rebroussèrent chemin. Le coup était raté. « Le succès de ces conférences, écrivait de Narfon, fut justifié par l'éloquence entraînant de cet incomparable orateur. »

Appelé à porter la bonne parole à Toulouse, voici comment Armand Praviel — qui n'est pas seulement un poète, un historien, un critique, mais encore un conférencier de premier ordre — apprécia son discours dans *l'Express du Midi* : « On doit remercier chaleureusement l'Œuvre des Campagnes d'avoir procuré aux Toulousains la grande joie d'entendre le P. Coubé. Parmi toutes les voix qui claironnent en ce moment sur le sol de France le réveil des saintes énergies, celle-ci sans nul doute est l'une des plus puissantes et peut-être la plus éclatante. Il nous est impossible de donner ici une impression même lointaine de cet admirable discours. Impitoyablement, avec cette verve inépuisable que rarement orateur posséda à ce degré, il stigmatisa la franc-maçonnerie et à l'aide de documents arrachés aux Convents, il démasqua ses funestes entreprises. »

Et Praviel citait l'émouvante péroraison : « Je ne suis, Messieurs, qu'un pauvre petit clairon qui sonne le ralliement de tous les braves gens contre la franc-maçonnerie, contre les ennemis de Dieu et de la France. Cette tâche, je la continuerai jusqu'à mon dernier souffle. C'est mon devoir, je n'y faillirai pas. Et si quelque jour vous apprenez que celui qui vous parle aujourd'hui est tombé sur ce champ de bataille qu'est notre infortuné pays, ne le plaignez pas ! Songez qu'il a été heureux de se sacrifier à la plus belle des

causes et de donner sa vie dans ce cri suprême qui résume toutes ses convictions : Pour Dieu, pour la France, pour la Liberté ! » C'est qu'en effet, la franc-maçonnerie aurait vu disparaître sans déplaisir un adversaire gênant et redoutable et que l'orateur ne cessait de recevoir de courageuses lettres anonymes qui le menaçaient de mort s'il continuait sa campagne...

Armand Praviel terminait ainsi son article : « Cette péroraison dont nous ne pouvons donner qu'une informe copie, a dépassé encore l'effet produit par le magistral discours du P. Coubé. Une longue ovation l'accueille et tandis que la séance est levée, on se presse en foule autour de lui pour le féliciter. Tour à tour caustique, ému, spirituel, enthousiaste, énergique, lyrique, le P. Coubé est un orateur infiniment varié, qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Son passage à Toulouse marquera parmi ses plus grands succès et aura été fertile en dévouements, en générosités et en d'énergiques résolutions. »

Et il en était ainsi partout où le clairon sonnait !

Une Campagne Electorale

C'est une véritable campagne électorale qu'il fut appelé à mener, en vue des élections de 1906. A Paris, il donna une conférence sous la présidence de Jacques Piou, le chef de l'Action Libérale, et en présence des plus hautes personnalités de tous les partis d'opposition. « Vous avez en France une situation unique, lui dit Jacques Piou, vous êtes le seul des grands orateurs qui réunit tout le monde, parce qu'on sait que vous n'êtes d'aucun parti, vous vous tenez au-dessus de tous. »

Il harangua les catholiques à Boulogne-sur-Mer, à Aix en Provence, à Lyon où il parla aux Folies-Bergère sur « le Devoir des Catholiques » devant une salle électrisée. Puis on l'entendit à Angers, à Poitiers, à Angoulême, à Arcachon où la réunion à laquelle tous les électeurs avaient été invités eut une organisation si défectueuse, qu'il dut parler pendant deux heures au milieu d'un tapage infernal, son discours étant interrompu par les chants de la Carmagnole et de l'Internationale.

Par contre, à l'Alhambra de Bordeaux, le triomphe fut complet et sept mille hommes l'acclamèrent. Le lendemain, un comité se formait pour lui offrir une candidature à la Chambre. C'était la quatrième fois qu'on lui proposait un siège. Maurice Barrès et François Coppée l'avaient déjà pressé d'accepter. Il refusa toujours.

A Narbonne, son intervention eut pour résultat de

faire battre un progressiste arriviste au profit d'un candidat plus franchement catholique. « J'ai porté là un coup mortel à Liouville, écrivait-il dans son carnet de notes de 1906, je l'ai su. Il m'a fait supplier de le repêcher. J'ai refusé. Je n'aime pas ces arrivistes opportunistes genre Waldeck ou Méline qui mendient nos voix et se tournent ensuite contre nous. » Narbonne élit aujourd'hui M. Léon Blum...

A Cannes, après une conférence sur « Le Devoir actuel des Catholiques », il rédigea lui-même le programme électoral du candidat qui se présentait contre François Arago.

A la Châtaigneraie, en pleine Vendée, il enflamma quatre mille Chouans qui clamèrent leur foi et crièrent leur volonté de défendre leurs églises.

On lui offrit la succession à la Chambre de M. Bourgeois qui, très âgé, ne se représentait pas. Il refusa encore. De la Vendée, il courut dans le Midi où il était invité par Mgr Rougerie, évêque de Pamiers, à parler au Congrès Electoral de Saint-Girons. « Les temps sont changés, écrivait-il dans son carnet, un évêque m'invite en 1906 à faire devant des milliers d'hommes un discours électoral, à deux pas de Lourdes où mon glaive électoral, dégainé devant cent mille hommes en 1901, fit frémir l'évêque Schœpfer ! » Puis le voici à Carcassonne et à Bédarieux où il prononce un discours dans une immense salle d'usine devant quatre mille hommes, presque tous ouvriers, à Mazamet où devant un auditoire de six mille personnes, il affirme « La Volonté de la France ». Et il continua ainsi jusqu'à la veille des élections... qui furent hélas ! plus mauvaises encore en 1906 qu'en 1902. Et il notait mélancoliquement dans son carnet : « Pauvre France ! Que faut-il donc

faire pour la sauver ? Depuis plus de six mois je la parcours en tous sens, interrogeant sa conscience et son cœur. J'ai entendu partout des réponses de vie ; les foules me disaient : « Nous voulons Dieu ! » et le jour des élections, la foule a donné une réponse de mort et signifié à Dieu son congé. Le suffrage n'est pas le reflet de l'âme de la France. Courage ! Quand même ! Je veux recommencer la lutte pour la vérité, pour la liberté ! »

Mais l'expérience prouva au P. Coubé que le terrain électoral était mouvant, miné, vendu, pourri. Suffrage universel, mensonge universel, avait dit Pie IX.....

Congrès Eucharistique de Tournai

Congrès Marial d'Einsielden

Mais ces conférences de politique religieuse et cette campagne électorale ne l'empêchaient pas d'être toujours le prédicateur demandé des grands Congrès catholiques en France et à l'étranger. C'est ainsi qu'il fut l'orateur du discours d'ouverture du Congrès Eucharistique International qui se tint en Belgique, à Tournai. Les autres orateurs des grandes cérémonies furent le P. Janvier, le P. de Vos, provincial des Jésuites de Belgique, et Mg Rumeau, l'éloquent évêque d'Angers.

Le matin même du 15 août, jour où le P. Coubé prononça son discours sur « La Gloire de l'Autel », l'Encyclique de Pie X sur les associations cultuelles paraissait dans les journaux ; s'adressant au Cardinal Vincent Vannutelli, légat du Pape, il y fit allusion en ces termes : « Le Pontife Suprême que vous représentez si dignement, vient de conquérir aujourd'hui un nouveau titre à l'admiration du monde par un monument insigne de sagesse, de courage et d'autorité. »

Il faut rappeler que le saint Pape Pie X, déjouant les calculs et les finasseries d'Aristide Briand, condamnait les associations cultuelles, avec lesquelles le futur pèlerin de la paix comptait bien mener la guerre contre l'Eglise et saper les bases mêmes de sa hiérarchie.

Mais à peine descendu de la chaire de la cathédrale de Tournai, le P. Coubé prenait le train pour la Suisse où il devait se faire entendre trois jours après au Congrès Marial d'Einsielden. « Notre-Dame du Sacré-Cœur », tel fut le titre de son discours théologique.

Le jour de la clôture du Congrès, une assemblée générale eut lieu à la Basilique. Et ce fut une scène originale que d'entendre six sermons se succédant en allemand, en italien, en espagnol, en portugais, en polonais et en français, tomber de la même chaire. Les Français chargèrent le P. Coubé de prendre la parole en leur nom. Il exprima la confiance joyeuse, sans bornes, de la vitalité et du triomphe de l'Eglise. « Les coryphées de l'irréligion, s'écria-t-il, célèbrent déjà leur triomphe. Ils s'en vont répétant que l'Eglise est vieille, malade, mourante et sera bientôt obligée de s'administrer elle-même les derniers sacrements. Eh bien, non, l'Eglise n'est pas mourante ; elle vit et d'une vie intense, puisqu'elle prie, chante et enseigne dans de splendides Congrès comme ceux de Tournai et d'Einsielden. Elle est âgée, sans doute, puisqu'elle a derrière elle vingt siècles de sainteté et de gloire, mais elle n'est pas vieille, elle n'a pas de rides et elle prolonge à travers les âges sa jeunesse immortelle. Elle porte de belles cicatrices, car elle combat et reçoit des coups, mais elle n'est pas malade puisqu'elle continue à batailler contre l'impiété pour l'amour de l'Eucharistie comme à Tournai et pour l'honneur de Notre-Dame comme à Einsielden. Notre-Dame des Ermites vous crie : Courage et confiance ! Voilà deux mille ans que je règne ici dans la paix de ce vallon. J'ai vu passer autour de moi bien des choses,

changer bien des institutions, crouler bien des empires. Mais l'Eglise de mon Fils est restée debout, inébranlable comme les fières montagnes qui m'entourent. Il en sera toujours ainsi ; et si vous pouviez revenir dans mille ans à Einsieden, vous me retrouveriez encore sur mon trône, chantée par mes chers Bénédictins, vénérés par la Sainte Eglise. La tempête passera, la franc-maçonnerie passera. Mais la Vierge et l'Eglise, les moines et les montagnes sont immuables et ne passent pas ! »

La Sécularisation

Les journaux annoncèrent en novembre 1906, que le P. Coubé quittait la Compagnie de Jésus. Il la quittait de son plein gré, par la grande porte. Il était profès des quatre vœux, c'est-à-dire qu'il était lié envers la Compagnie par le lien le plus puissant et que la Compagnie elle-même se trouvait liée envers lui de telle sorte qu'elle n'aurait pu, à moins d'avoir à lui reprocher des fautes très graves, prendre l'initiative de lui rendre sa liberté. Aussi ses supérieurs avaient-ils fait longtemps obstacle à son désir, et le Saint-Siège ne consentit à le relever de ses vœux qu'après avoir éprouvé pendant plusieurs années la fermeté de son dessein. Le rescrit de sécularisation était daté du 3 septembre, mais on ne le lui avait pas communiqué aussitôt. Il portait la signature du Cardinal Ferrata, préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers, et émanait donc de cette Congrégation, agissant en vertu des pouvoirs spéciaux conférés par le Souverain Pontife. Quant aux raisons pour lesquelles il quittait la Compagnie, elles tenaient uniquement à une divergence de vues, entre ses supérieurs et lui, sur les conditions actuelles de l'apostolat. Hors de la Compagnie, il croyait pouvoir faire plus de bien. Voilà ce qui l'avait décidé à en sortir. Mais il ne lui en garda pas moins les sentiments de l'estime la plus profonde et de la plus affectueuse sympathie. Et il pouvait être honoré de l'opposition que ses supérieurs avaient voulu faire

à son projet. Trois ans auparavant, il l'avait confié, à Rome même, au P. Martin, son général. Il avait passé huit jours avec lui, pendant lesquels le P. Martin n'avait cessé de lui donner les marques les plus précieuses de bienveillance. Il ne crut pas devoir quitter Rome sans lui ouvrir son cœur. Le P. général l'invita à prendre le temps de la réflexion et l'avertit que s'il persévérât dans son dessein, c'est au Saint-Siège directement qu'il devrait s'adresser. Il ne lui cacha d'ailleurs pas qu'on lui demanderait son avis et qu'il s'opposerait formellement à son désir. Le P. Coubé attendit un an et demi avant d'envoyer à Rome une demande officielle. Cette demande, il l'envoya simultanément au Père général et à la Congrégation des Evêques et Réguliers. Il dut la renouveler plusieurs fois. Le P. Martin lui répondait que la Compagnie n'avait aucune raison de le retrancher de son sein puisque aucune faute pouvant motiver son départ ne lui était imputable. Il insista, en exposant de nouveau les raisons qu'il avait de partir. Il rappela qu'il s'était trouvé dans l'obligation de renoncer par esprit d'obéissance à plusieurs œuvres qu'il jugeait néanmoins très utiles, et que s'il avait ainsi fait preuve d'abnégation en s'inclinant devant la volonté exprimée ou simplement pressentie de ses supérieurs, il n'en craignait pas moins à tout instant de les gêner et de les compromettre par la nouveauté ou la hardiesse de quelques-unes de ses idées et que, par suite, il était lui-même dans un état de gêne bien propre à paralyser son apostolat. Il écrivit ces choses à plusieurs reprises au Père général, mais sans obtenir de réponse conforme à ses désirs. La Congrégation des Evêques et Réguliers répondit même négativement à sa de-

mande par la formule consacrée : *Orator maneat in sua vocatione*. Il revint à la charge quelques mois plus tard. La maladie du Père général retarda l'examen par la Congrégation de sa seconde supplique. Enfin il obtint gain de cause. Je n'ai pas besoin de dire que le rescrit de sécularisation lui fut donné sous la forme la plus honorable. Il ne lui restait plus qu'à trouver un évêque qui voulût le prendre sous sa juridiction. C'est de Mgr Delamaire qu'il sollicita cette faveur. Il admirait ce vaillant prélat qui avait rendu tant de services à la cause de l'Église et de la Liberté. Ces deux grands cœurs étaient faits pour se comprendre. En s'adressant à Mgr Delamaire, il cédait à un attrait de raison autant que de sentiment. Maintenant, c'en était fait. Il était devenu l'abbé Coubé, mais bien que rattaché au diocèse de Cambrai, il n'en continua pas moins à résider à Paris, centre de son apostolat.

Le Père Coubé — je continuerai à lui donner ce titre qui lui fut toujours donné par ceux qui le connurent avant sa sécularisation — était maintenant libre et seul, trop indépendant pour s'inféoder à n'importe quel parti, à n'importe quel clan, à n'importe quelle petite chapelle. Ce fut sa force mais peut-être aussi sa faiblesse, car n'étant plus couvert, soutenu par l'autorité et le prestige d'un ordre illustre, ses ennemis — une personnalité aussi accentuée que la sienne en a toujours — pouvaient maintenant l'atteindre et le blesser avec plus de facilité.

L'Œuvre « Honneur et Conscience »

Il lança, en 1907, l'œuvre « Honneur et Conscience » et il en exposa le but généreux devant une assemblée d'élite à la salle d'Horticulture. De nombreux fonctionnaires succombaient chaque jour sous les balles empoisonnées de la délation et de la persécution maçonnique. La secte au pouvoir enjoignait fréquemment aux fonctionnaires, militaires ou civils, de vilaines besognes et les mettait ainsi en demeure de choisir entre leur gagne-pain et leur devoir. Beaucoup préférèrent la misère à une solde qu'ils ne pouvaient plus gagner honorablement. Mais si ces braves s'acquittaient ainsi de leurs devoirs, l'apôtre de la résistance estima que les catholiques, leurs frères d'armes, avaient un devoir à remplir envers eux, qu'ils devaient leur tendre une main amie, s'efforcer de leur procurer une nouvelle situation, et, en attendant, les secours pécuniaires qui leur étaient nécessaires. Pour cela, il fallait de grandes ressources procurées par l'influence et les moyens d'action d'une vaste association ramifiée dans tout le pays, n'ayant pas d'autre objectif et s'y consacrant exclusivement. « Elle ira, dit le P. Coubé, comme la Croix-Rouge sur les champs de bataille : non pas sur ceux où la France se mesure avec l'étranger, mais sur ceux où deux Frances, hélas ! sont aux prises. Elle ramassera et assistera les braves tombés sous le drapeau de l'Honneur, elle sera la Croix-Rouge de la conscience

chrétienne. Il faut une œuvre qui entretienne des relations permanentes avec les industriels, les négociants, les chefs des administrations et des compagnies de toutes sortes capables de mettre à sa disposition les emplois les plus divers ; il faut une œuvre toujours en haleine, qui n'attende pas une hécatombe maçonnique pour se mettre en campagne ; une œuvre spécialement outillée et organisée, pour mener rondement à bonne fin les démarches nécessaires, qui acquière à cet exercice une habileté et une capacité professionnelles, qui ait son expérience et ses traditions ; par suite une œuvre qui n'ait pas d'autre but et qui s'y consacre tout entière puisque le champ est immense, donc une œuvre nouvelle. »

On voit qu'il ne se contentait pas de parler, mais qu'il agissait. « Honneur et Conscience » fonctionna plusieurs années et rendit les plus signalés services à de nombreuses victimes du combisme, jusqu'au jour où la Grande Guerre et l'Union sacrée mirent fin à nos misérables luttes intestines.

La Ligue de Résistance des Catholiques Français

Devant la persécution maçonnique toujours agissante, Guy et Paul de Cassagnac, fils du grand polémiste, avaient fondé la Ligue de Résistance des Catholiques Français. Ils avaient demandé au clairon de la Résistance de présider et de prendre la parole à la première grande réunion de la Ligue, qui eut lieu au Cirque d'Hiver, le 1^{er} juin 1907. C'était en assurer le succès. Le P. Coubé accepta avec joie, heureux d'affirmer publiquement les liens d'une amitié déjà ancienne. Paris était ainsi appelé à applaudir le spectacle d'un prêtre réclamant la première place dans une assemblée de catholiques militants réunis, non point cette fois pour la prière, mais pour l'action et la résistance. C'était un prêtre qui revendiquait ou plutôt qui prenait possession publiquement de l'exercice de ses droits civiques.

Dans une harangue d'une verve combative, il présenta les orateurs, les deux fils de Cassagnac. « Ah ! vous n'êtes pas, leur dit-il, de ces jeunes blasés aux yeux éteints, fatigués avant la marche, vaincus avant la bataille, tristes fleurs du snobisme et qui croient avoir rempli leur journée quand ils ont arboré un gardénia à leur boutonnière. Vous estimez, vous, que dans un pays comme le nôtre, il ne faut jamais désespérer, qu'il y a dans notre race des réserves de vitalité inépuisables, que la belle jeunesse qui hier souffletait Thalamas à Condorcet et Crescent à Colbert est toute prête à recom-

mencer demain les gestes d'énergie, les gestes sauveurs ; qu'au jour de la revanche elle prendra le balai vengeur pour nettoyer les écuries d'Augias, qu'elle jettera à l'égout les tabliers et les équerres, les pipes de lycopode et les casseroles du Grand-Orient, pêle-mêle, avec ces autres ordures maçonniques, les délégués, les délateurs et tous les valets des Loges. » Et s'adressant à son vieil ami Jules Delahaye, il rappela son rôle dans l'affaire des cent quatre chéquards du Panama : « Ah ! vous étiez superbe, mon vaillant ami, car vous étiez ce jour-là, la voix de la Justice, la voix de la France indignée. Oui, vous représentiez la Patrie et vous l'auriez vengée, s'il n'y avait eu pour sauver les voleurs un ministre du nom de Loubet qui préludait ainsi aux hontes de son prochain septennat. » Puis s'adressant directement à la foule, il la convia à la résistance et à l'union et il termina par ces mots : « Gardez vos préférences politiques, c'est un droit dont personne ne peut vous demander le sacrifice. Mais qu'au-dessus de toutes les préférences, et de tous les partis, plane toujours l'image de la Patrie adorée, de la France catholique pour laquelle nous devons être prêts à vivre et à mourir. »

Paul de Cassagnac — dont je suis bien obligé de signaler ici la triste évolution — le remercia en ces termes : « En faisant au fauteuil présidentiel l'honneur de votre soutane, nous avons voulu consacrer, par un hommage d'admiration, le sentiment de vive amitié qui nous unit à vous. Votre voix fut celle qui, du rocher de Massabielle, fit tressaillir et ressusciter l'âme des vieux paladins : il semble que, par la magie de votre verbe, un peu de cette âme se soit épanché dans la notre.

et que le cor de Roland n'ait pas sonné sa dernière note. » Le surlendemain, dans l'*Autorité*, les frères de Cassagnac et Jules Delahaye, signaient un article « Un grand exemple », dont voici la conclusion : « Comment le prêtre peut devenir populaire, le P. Coubé l'a montré avant-hier. Avant de marcher au martyre, le premier courage est de renverser les idoles, et de donner aux hommes et aux choses les seuls noms qu'ils méritent. C'est pour avoir eu ce courage-là que le P. Coubé a été salué, acclamé comme un tribun, comme un chef, par une foule enthousiaste. C'est pour avoir dit : « Résistez ! faites-vous craindre et respecter », qu'il a entendu l'élite d'un peuple, las d'humiliations, lui répondre publiquement : « Nous sommes avec ce prêtre ! » Pour Dieu et pour la France, merci mon Père, merci cher ami ! »

Les temps sont changés ; on ne renverse plus les idoles, et c'est « la politique de l'autre joue chère à l'évangélique Cornély » qui triomphe aujourd'hui. Le temps n'est plus où Chesnelong et Albert de Mun flétrissaient « les lois scélérates », où le clairon du P. Coubé sonnait la résistance. Il sonnerait maintenant dans le désert.

La Matraque

C'est encore sous les auspices de la Ligue de Résistance et avec les accents d'un tribun qu'il prononça à Cholet son vigoureux discours sur « La Matraque ». Jules Delahaye prit d'abord la parole : « Je suis sûr que l'assemblée m'approuvera de ne pas lui présenter l'illustre orateur. Je vous demande la permission de vous présenter au contraire à celui qui honore la chaire sacrée, l'éloquence française, en le remerciant en votre nom, d'avoir voulu nous consacrer une part de son temps si disputé, si précieux », et il termina ainsi : « C'est pour que ma voix puisse être entendue au loin, que je vous ai prié de venir l'appuyer de la vôtre, mon cher Père. Dites aux catholiques de France, qui, demain, liront vos paroles dans nos journaux, que ce n'est pas en allant répandre l'indifférence, rassurer l'apathie, que ce n'est pas en allant répéter : « Pas de politique !

« Pas de politique! » qu'ils réussissent à reconquérir le pouvoir politique, dont ils doivent s'emparer, fût-ce au prix de leur liberté, de leur fortune, de leur sang, s'ils ne veulent pas être bientôt hors la loi.

« Et vous n'aurez pas seulement ajouté une belle page d'éloquence à tant d'autres qui composent votre œuvre de prêtre et de patriote ; vous aurez accompli un des actes les plus nécessaires, les plus appropriés aux circonstances ; vous aurez rendu un service exemplaire à l'Eglise, à la France, dont

vous êtes un des serviteurs les plus intrépides. »
(Acclamations prolongées.)

Le P. Coubé justifia amplement par son discours cette réputation d'intrépidité. Pendant près de deux heures, il se montra à la fois tribun et pamphlétaire, tour à tour ironique, cinglant, lyrique et ne redoutant même pas une pointe de trivialité. En voici quelques passages :

« La politique est une grande comédie, qui se termine parfois en tragédie. Mais il ne faut pas que la même pièce soit toujours à l'affiche. Or, il y a trop longtemps qu'une certaine comédie, qui a pour titre le *Soumissionnisme*, ou *l'Eglise dormante*, occupe la scène. Le public est las et commence à siffler : il réclame de nouveaux acteurs, et savez-vous quel est celui qui serait le plus applaudi et le plus bissé ? Il a été désigné dans les beaux vers de Léon Patus :

O Barbier, la Cavale est loin du Cavalier !
Et nous, l'abaissement n'a rien qui nous courrouce ;
Notre indignation est calme et vraiment douce
Par dégoût, je le veux, de la fange à fouiller.
Peut-être aviez-vous droit de dédaigner l'injure,
Soldats, et de rester dans l'austère devoir :
Mais plus d'un que je sais se révolte, et j'en jure,
Se ronge de colère et souhaite de voir,
En ce pays où tristement tout se détraque,
Un autre acteur entrer en scène : la matraque !

(Applaudissements.)

« Comme vous, Messieurs, j'applaudis et je salue la matraque. Elle est la sœur cadette de la faux vendéenne, avec laquelle vos pères ont opéré des prodiges de valeur. Vive la matraque ! (Applaudissements prolongés.)

« Et je crois bien qu'avant peu ceux qui pratiquent la politique des bras croisés et du bonnet de nuit seront débordés et remplacés par ceux qui veulent une action vigoureuse et qui caressent en rêve la matraque des futurs inventaires.

.....

« Si un écho de mes paroles dépasse cette enceinte, il ne manquera d'honnêtes dormeurs qui ne me pardonneront pas d'avoir troublé leur douce quiétude, et qui me diront avec certains abbés démocrates : — J'y suis habitué.

« Toujours de la littérature de combat ! Toujours des métaphores guerrières ! Du panache, de l'olifant, du tambour ! A quoi cela mène-t-il ?

« A quoi cela mène, messieurs ? A la bataille. Et ce qui vaut mieux, cela y prépare. Allons ! Je m'aperçois que, en vous répondant ainsi, je fais encore ce que l'on appelle de la littérature de combat et que je suis récidiviste ! Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi ! C'est dans mon tempérament.

« Certes, elle ne suffit pas, c'est entendu. Mais elle est nécessaire pour enflammer les courages. A coup sûr, elle vaut mieux que la littérature d'ambulance de nos adversaires, laquelle n'est bonne tout au plus qu'après la bataille, avec ses tisanes et ses cataplasmes. Elle vaut mieux que la littérature soumissionniste qui conduit à toutes les capitulations. Et voilà pourquoi je suis incorrigible, impénitent, et je sonne toujours de l'olifant, dussé-je troubler la digestion de nos pacifistes du dedans. » (Applaudissements.)

.....
Et, voici l'entraînante péroraison :

« L'Écriture blâme les prêtres qui ne disent pas tout haut la vérité. Elle les appelle des chiens muets, *canes muti*. Ne soyons ni chiens muets, ni chiens couchants, mes chers confrères, soyons de bons gardiens du troupeau de Jésus-Christ !

« Enfin, Messieurs, si l'on veut absolument que le prêtre ne fasse pas de politique et ne se défende pas, j'y consens ; mais, c'est à la condition qu'on ne l'attaque plus et qu'on laisse l'Église en paix.

« Vous ne voulez pas que nous mêlions la politique à la religion : ne mêlez pas la religion à la politique. Ce n'est pas nous qui avons été chercher la politique chez elle ; c'est elle qui est venue nous chercher à l'église pour nous en faire sortir.

« Eh bien, oui, nous en sortons, mais pour aller au peuple, et pour en appeler à sa justice et à son bon sens.

« Nous voulions n'être que les ministres des autels et les messagers de la paix. Vous nous forcez à nous souvenir que nous sommes citoyens comme vous : nous nous en souviendrons !

« Saint Paul disait à son juge : « *Civis romanus sum. Caesarem appello*. Je suis citoyen romain ! J'en appelle à César. » Eh bien, moi, prêtre, je suis citoyen français, et j'en appelle au César moderne, au peuple, le juge suprême de nos jours. Et c'est pour cela que je suis à cette barre.

« On a crié : « Le curé, sac au dos ! » Eh bien, le curé sac au dos, le voici, c'est moi. (Applaudissements.) C'est le prêtre qui va dans les assemblées populaires faire la guerre, non à l'étranger, mais à l'ennemi du dedans, le franc-maçon, pire que l'en-

nemi du dehors. Et mon plus grand désir serait de voir tous les curés de France sac au dos et flamberge au vent, unis à tous les laïcs vraiment chrétiens dans une sainte croisade pour Dieu, pour la France, et pour la Liberté. » (Triple salve et ovation prolongée.)

Certains catholiques ont souvent reproché « La Matraque » au P. Coubé. Or, un an après, le 30 mars 1908, à l'Assemblée générale de l'Association anti-maçonnique, Mgr Delamaire terminait son discours en ces termes : « Il est, dans la vie du chrétien, une heure où, comme Jésus-Christ, son maître, il doit prendre le fléau, fouetter et chasser. Je tiens le fléau ; je vous le présente et je vous dis : Catholiques de France et Français, prenez le fouet cinglant et chassez ce scandaleux, ce corrupteur et ce destructeur de la mère-patrie. »

Il me semble que le Fléau de Mgr Delamaire ressemble comme un frère à la Matraque du P. Coubé. Ils sont tout au moins de la même famille.

Mais si l'on n'osa pas toucher à Mgr Delamaire, le P. Coubé reçut quelques horions des mécréants et de quelques autres pour avoir fait un écho un peu bruyant au « violenti rapiunt illud ». Sans doute ce texte ne signifie pas tout à fait qu'il faille s'armer de la matraque contre les mécréants. Tout de même il est certain que le bon Pasteur a un jour changé sa houlette en fouet pour fustiger les profanateurs du Temple. Et le P. Coubé souhaitait que les catholiques de France témoignent un peu plus de dévotion à ce fouet sanctifié par une main à la fois douce et ferme.

La Fête de Jeanne d'Arc à Orléans Intervention de Clemenceau

Le P. Coubé avait prêché le Carême de 1908 à la cathédrale d'Orléans. Un orateur précédemment invité pour le 8 mai lui ayant manqué de parole, Mgr Touchet invita donc son prédicateur de la station quadragésimale à remonter dans la chaire de sa cathédrale pour y prononcer le panégyrique traditionnel de Jeanne d'Arc.

Il est bon de rappeler que c'est Chaptal qui, dans un rapport du 2 Floréal, an onze de la République, adressé au Premier Consul, rétablit la fête de la Libératrice. « Dès le matin, écrivait-il, les autorités civiles et militaires se rassembleront dans la cathédrale pour y assister aux cérémonies religieuses. Un membre du clergé y prononcera l'éloge historique de Jeanne d'Arc. »

Le ministre de Napoléon ne se doutait pas que cent cinq ans après, ce membre du clergé ne serait autre que son arrière-petit-fils.

Mais les libres-penseurs virent dans le geste de Mgr Touchet une provocation et une revanche. Les fêtes de l'année précédente avaient été troublées par la présence de la Loge d'Orléans dans le cortège. Le clergé avait dû s'abstenir. L'année 1908 devait revoir le cortège, sous sa forme traditionnelle et donc catholique. Et les libres-penseurs de conclure : « Mgr Touchet en invitant le P. Coubé a le triomphe brutal

et il rend ainsi plus éclatante l'humiliation du civil et la victoire du religieux. »

Clemenceau, alors président du Conseil, ne cherchait qu'un prétexte pour défendre aux autorités civiles et militaires de participer aux fêtes. Deux jours avant la cérémonie, le lieutenant colonel du 131^e régiment d'infanterie, en garnison à Orléans, était invité à se rendre sans délai au ministère de la guerre. L'officier se rendit immédiatement à cet ordre ; arrivé rue Saint-Dominique, il fut mis aussitôt en présence du général Picquart, ministre de la guerre. Celui-ci, agissant à l'instigation de Clemenceau, lui donna l'ordre un peu étrange, de s'informer d'une manière ou d'une autre de la teneur du discours que devait prononcer le P. Coubé, et, au cas où ce panégyrique contiendrait quelque allusion à la politique actuelle, de faire interdire immédiatement par le chef du cinquième corps, toute participation de l'armée aux fêtes du 8 mai, ce qui équivalait, en fait, à les supprimer.

Le lieutenant-colonel, bien qu'il jugeât probablement au fond de lui-même cette mission plutôt en dehors des attributions d'un officier, promit par esprit de discipline, de s'en acquitter et reprit aussitôt le train pour Orléans, le 7, après-midi. Dans le compartiment où il prit place se trouvait justement le P. Coubé. Au cours d'une conversation, le nom de l'orateur se trouva être prononcé. Profitant de l'occasion, le colonel lui exposa avec une franchise toute militaire la mission dont il était chargé et le pria de lui faire connaître au moins les grandes lignes du discours redouté. « Cela tombe bien, répondit le Père. j'ai précisément sur moi les épreuves de mon discours, je vais vous les communiquer et

vous pourrez juger par vous-même combien je suis éloigné de faire allusion à la politique actuelle, allusion que je considérerais, dans les circonstances présentes, comme déplacée. »

L'officier remercia, parcourut rapidement les feuillets et put constater que l'orateur se bornerait à exalter les vertus de la libératrice d'Orléans.

Clemenceau avait compté sans le tact et l'esprit d'à-propos de l'évêque d'Orléans et du prédicateur. Le lendemain, la *Croix* écrivait : « Le P. Coubé a été à la hauteur de ses illustres prédécesseurs. Son panegyrique fut plutôt un chant harmonieux à la mémoire de la Pucelle qu'un discours. Il a célébré avec toute son âme dans une langue enchanteresse et d'une voix tantôt douce comme une caresse, tantôt retentissante comme un clairon, l'enfance, la vie guerrière et la mort de l'héroïne. Il a chanté la France, son histoire, ses guerriers, ses évêques, ses vierges, ses laboureurs. Il a chanté tout ce que nous aimons et pas une plainte, pas une allusion politique n'est sortie de ses lèvres. »

Du *Soleil* : « Les dernières paroles du discours prononcé par le P. Coubé soulèvent d'unanimes applaudissements. Oubliant qu'ils sont dans un lieu sacré, les assistants tiennent à manifester ainsi leur admiration pour ce magnifique discours. »

A la suite de cette belle journée de foi et de patriotisme, Mgr Touchet nomma le P. Coubé chanoine honoraire de sa cathédrale. Ce fut son premier camail.

Le Congrès Marial de Saragosse

Quelques mois plus tard nous le retrouvons en Espagne, à Saragosse, où du 27 au 30 septembre, se tenait un grand Congrès Marial.

La « Junta » organisatrice avait fait à notre pays l'honneur d'inviter deux orateurs français à prononcer les deux discours d'ouverture et de clôture du Congrès : le P. Janvier et le P. Coubé.

Le Congrès fut rehaussé par la présence de vingt archevêques et évêques espagnols et américains et présidé par un cardinal, Légat du Pape, Mgr Aguire Y Garcia, archevêque de Burgos. Le P. Janvier donna son sermon à la messe pontificale ; mais le seul discours français qui ait été entendu dans la vaste et riche basilique de Notre-Dame del Pilar, fut celui du P. Coubé. Les bruyantes manifestations de sympathie, les applaudissements qui, à plusieurs reprises, soulignèrent son discours, montrèrent qu'il avait conquis son immense auditoire, cependant composé presque uniquement d'Espagnols.

Il avait d'ailleurs choisi un sujet qui convenait bien à la circonstance : l'Épopée mariale de l'Espagne. Autant dire l'Épopée de l'Espagne elle-même. Il fit passer dans un grand tableau historique, les différentes périodes de la nation catholique, montrant dans chacune la place qu'y avait prise la dévotion à la Vierge, victorieuse de toutes les infidélités et de toutes les hérésies. Au passage, il ne manqua

pas de broser un superbe portrait du Cid Campeador qui souleva l'enthousiasme.

Ce fut toute l'histoire espagnole qu'il chanta en théologien poète et en historien orateur.

XXXVIII

La Béatification de Jeanne d'Arc

On peut dire que pendant l'année 1909, année de la béatification de Jeanne d'Arc, le P. Coubé fut un véritable « globe-trotter » au service de Dieu et de la Libératrice d'Orléans. Il m'écrivait au début de l'année : « Je rentre d'Algérie et je repars demain pour la Belgique où je parle après-demain et dimanche. Je passe ensuite toute la semaine à Nancy. Ce seront après cela Boulogne, Versailles, Sées, Lyon, Dijon, etc. Je suis tirillé et écartelé entre les quatre points cardinaux. Si je pouvais envoyer le geste au midi, la voix au nord, le regard à l'est et la pensée à l'ouest, je ne suffirais pas aux demandes... »

Ces déplacements incessants ne l'empêchèrent pas de transformer et d'agrandir sa revue *O salutaris* qui prit pour nouveau titre *l'Idéal* et devint une revue d'apologétique en même temps que d'actualité religieuse. Il continua de rédiger seul cette revue mensuelle jusqu'en 1927, on devine au prix de quel labeur.

Il avait formé le projet d'aller à Rome, assister aux fêtes de la Béatification de Jeanne d'Arc. Il dut y renoncer car, chantre de la Pucelle, il dut continuer de la chanter dans la France entière.

Il donna, en effet, au cours de l'année 1909, soixante-dix panégyriques, appropriés aux lieux, aux circonstances, aux auditoires, et je ne parle pas de ses autres prédications.

A la suite des discours prononcés en mai à la

cathédrale de Cambrai, Mgr Delamaire le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale. C'est donc à Jeanne d'Arc qu'il dut ses deux premières mosettes. Il réunit tous ses discours johanniques dans un livre « L'Ame de Jeanne d'Arc », qui, avec ses autres livres, « Jeanne d'Arc et la France », « L'Épopée de Jeanne d'Arc », restera comme un des plus beaux monuments oratoires élevés à la gloire de l'Héroïne.

Tel était l'avis de Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, qui lui écrivait : « Brizeux qui est notre poète à nous, Bretons, a fait inscrire sur sa tombe ces mots expressifs « Il aimait son pays et le faisait aimer ». On pourra dire de vous aussi « Il aimait Jeanne d'Arc et la faisait aimer ». Vous l'avez prêchée dans toutes les cathédrales de France ; et, quant à moi, je n'oublierai jamais le beau panégyrique que vous avez prononcé à son sujet dans notre église métropolitaine de Rennes... »

XXXIX

Ames Juives

Un roman écrit par un prêtre catholique est chose assez rare en France, mais fréquente à l'étranger. Après les cardinaux Wiseman et Newman, après le P. Bresciani, le P. de Coloma, le Révérend Hugh Benson, le P. Coubé entra en lice avec « Ames Juives ».

Comment au milieu de ses prédications presque quotidiennes à travers la France, eut-il le temps de préparer ce roman évangélique, de l'écrire, de le publier ? C'est une preuve de plus de l'extraordinaire puissance de travail dont il était doué. Le succès de ce roman, d'une grande valeur littéraire et dont la préface est un chef-d'œuvre, fut considérable. Vingt éditions s'envolèrent en quelques mois.

Écrit dans une langue colorée et harmonieuse, avec des images neuves, brillantes et du dessin le plus pur, il affirmait chez son auteur un écrivain de premier ordre. Pour ma part, je lui reprocherai cependant d'être trop morcelé, avec des chapitres innombrables. On dirait un peu un scénario de cinéma, et de fait, un metteur en scène avisé en tirerait un admirable film.

Mais l'effet produit n'en était pas moins profond, car sous le brillant manteau du coloriste et du romancier se trouvait un apologiste de grande envergure. Le P. Coubé avait voulu évoquer le monde si varié et si complexe des temps évangéliques. Il avait voulu exprimer l'impression que le Christ a

dû produire sur son entourage. Il avait peint ce milieu juif où apparut la plus grande figure de tous les siècles. Autour du Fils de l'Homme, il avait campé dans leur fière attitude de dévouement ou d'égoïsme, ces âmes juives énigmatiques, si hautes ou si basses, si tendres ou si dures, animées de passions vivaces, immortelles, amour ou haine dont vit ou meurt l'humanité.

Le P. Coubé avait été invinciblement attiré par l'émouvante beauté de cette minute où l'humanité naquit par la mort d'un Dieu, à la grâce du baptême qui efface et qui régénère.

Julien de Narfon présentait le roman aux lecteurs du *Figaro* : « ...Sa prédication fut triomphale. Le voilà qui débute aujourd'hui dans le roman... Le P. Coubé a-t-il voulu faire un roman antisémite ? Sincèrement je ne le crois pas et j'ajoute qu'il s'en défend. A considérer l'œuvre dans son ensemble, j'ai la conviction que l'auteur l'a écrite avec un réel effort d'impartialité. Et ce n'est pas là, somme toute, un mérite négligeable... « Ames Juives » est moins sentimental que « L'Aube », l'exquis roman christologique de Myriam Thelen. Mais étant plus austère et d'ailleurs écrit d'une plume sacerdotale, il a un caractère plus intensément religieux. Et c'est encore, somme toute, une prédication, accommodée, il est vrai, à la frivolité contemporaine, par la condescendance d'un orateur qui n'est sans doute pas fâché d'autre part de montrer qu'il a, comme on dit, plusieurs cordes à son arc. »

François Veillot dans *Les Dimanches chez soi*, montrait de façon magistrale, à l'encontre de certains esprits maussades et étroits, qu'un roman évangélique pouvait être un livre profondément chrétien

et contribuer à faire mieux connaître et mieux aimer le Sauveur.

Bien qu'il ne fût pas antisémite, le roman n'était pas fait pour déplaire à Edouard Drumont qui dans la *Libre Parole* appelait Ames Juives « un livre admirable ».

Ces citations suffisent à montrer l'accueil chaleureux de la critique. Mais le nouveau romancier reçut aussi de nombreuses félicitations de sommités ecclésiastiques. Je me contenterai de citer cette lettre du Cardinal Dubourg, archevêque de Rennes : « Vous m'avez fait mieux connaître et plus aimer Jésus. Vous m'avez révélé Judas, saint Pierre et saint Paul. Dire qu'à mon âge, à plus de 70 ans, je ne comprenais pas ces figures évangéliques ! Maintenant je reste confondu devant leur grandeur. Je relis l'Évangile avec plus d'amour... »

De telles lignes venant d'une telle personnalité étaient l'éclatante justification de ce roman apologetique et une consolation dans la douloureuse épreuve qui devait frapper le P. Coubé quelques années après...

Le Décret « *Quam Singulari* »

Les « *Acta Apostolicae sedis* » publiaient le 8 août 1910, un décret de la Congrégation des Sacrements, sanctionné par le Pape, sur l'âge de la première communion.

Décret très grave, qui déclarait que l'obligation de la communion pascale atteignait les enfants dès qu'ils avaient atteint l'âge de raison. On peut se demander pourquoi ce décret, exclusivement religieux et qui ne pouvait intéresser que les catholiques pratiquants, mit en fureur la presse sectaire. De son côté, le clan libéral prétendait que Léon XIII n'aurait pas agi ainsi. Si, dans cette affaire, le *Matin* battait le record des fausses nouvelles prétendant que le clergé était révolté, la palme de l'hypocrisie revenait aux *Débats* qui déclaraient solennellement que le Pape était infallible, qu'on lui devait obéissance sur le terrain du dogme, mais que dans les questions de discipline, il n'en était pas ainsi et que « son impulsion ne devait être aveuglément suivie que dans ce qui ne heurtait pas dangereusement les traditions du génie national ». C'était là du pur gallicanisme et c'était un bon petit schisme que conseillait l'insinuant casuiste des *Débats*. A la vérité, le décret, brisant le cadre d'usages anciens et respectables, émut quelque peu certains évêques qui craignaient la désertion des catéchismes après une première communion privée. Par contre, il comblait de joie le P. Coubé qui avait devancé la décision du Pape

en écrivant dans l'*Idéal*, un an avant, un article sur cette question, prouvant ainsi combien sa pensée était en accord avec la doctrine de Rome. Aussi consacra-t-il un numéro spécial de l'*Idéal*, à un commentaire théologique du décret, réduisant à néant toutes les objections qui pouvaient lui être opposées. Il envoya cette savante étude à Rome et à tout l'épiscopat français. De nombreux cardinaux, archevêques et évêques lui répondirent par de chaleureuses félicitations. Je n'en citerai que quelques-unes. Le Cardinal Gennari, préfet de la Congrégation du Concile, était le théologien très distingué qui s'était fait une spécialité des questions eucharistiques ; son témoignage était donc précieux : « Je félicite votre Révérence, écrivait-il, d'avoir su recueillir tant de choses sur ce sujet et de les avoir si bien ordonnées qu'elles forment une monographie complète et un commentaire plein de doctrine et d'érudition du précieux décret. »

« Je viens de relire votre étude historique et théologique, lui écrivait Mgr Dubourg, archevêque de Rennes ; et je m'empresse de vous adresser mes plus vives félicitations pour ce magnifique travail, le plus complet qui ait été fait jusqu'ici sur la matière. Ce travail, vous l'avez composé avec votre éloquence habituelle, mais aussi avec votre cœur d'apôtre, enflammé de l'amour de la sainte Eucharistie. »

A ces témoignages de satisfaction et de sympathie, s'en joignaient bien d'autres, exprimés souvent en des formules très touchantes, des cardinaux Ferrari, Vincent Vannutelli, Coullié, Luçon, et de plus de cinquante évêques.

Mais quelle ne fut pas la joie du P. Coubé quand il reçut du Vatican même cette dépêche : « Rome,

7 novembre 1910. — Le Cardinal Ferrata présente ses meilleurs compliments à M. l'Abbé Coubé et s'empresse de lui faire savoir que, dans l'audience d'hier, il a soumis sa brochure sur l'âge de la première communion au Saint Père qui, en accueillant avec une paternelle bienveillance l'important travail, a de tout cœur accordé à l'auteur sa bénédiction apostolique. »

Ces félicitations romaines et épiscopales furent pour lui un honneur et un encouragement, car elles montraient une grande estime pour son œuvre eucharistique et apologétique.

NOUVELLES FÉLICITATIONS DU SOUVERAIN PONTIFE

L'année suivante, il recevait de Sa Grandeur Mgr Delamaire ce mot : « Bien cher Chanoine, Je suis particulièrement heureux de pouvoir vous faire parvenir la lettre très flatteuse et très honorable que le Saint Père vient de m'envoyer pour vous. Que ce témoignage vous soit une récompense — et combien méritée — de votre grand et apostolique labeur et un précieux encouragement à y persévérer. Croyez bien toujours à mes plus affectueux et dévoués sentiments en Notre Seigneur. »

Et voici la lettre qu'annonçait l'archevêque de Cambrai.

« MONSIEUR LE CHANOINE,

« Les discours que vous avez prononcés sur Les Gloires et les Bienfaits de l'Eucharistie et ceux que vous avez consacrés à l'étude de L'Ame de Jeanne d'Arc méritaient d'être réunis en volume pour conserver et étendre leurs fruits salutaires. Le Saint Père

agréant très volontiers l'hommage de ces volumes, vous félicite d'avoir traité avec autant de zèle que de talent des sujets si importants et si actuels et vous accorde de tout cœur la Bénédiction Apostolique.

« Avec mes remerciements personnels pour les exemplaires que vous m'avez offerts, veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

« R. Card. MERRY DEL VAL. »

La mise à l'index des « Ames Juives »

Aussi le monde religieux français n'apprit-il pas sans émotion, en juin 1913, que la Sacrée Congrégation de l'Index venait de condamner les « Ames Juives » en même temps que l'œuvre du P. Laberthonnière, directeur des *Annales de philosophie chrétienne* et le livre sur « Sainte Chantal » de l'abbé Henri Brémond, ancien jésuite lui aussi !

Pierre Plessis interrogea le P. Coubé pour l'*Intransigeant* :

« Je devine l'objet de votre visite. — Il s'agit de la mesure surprenante qui vient d'être prise contre vous. — Je le savais, mais je me refuse à toute déclaration. — Cependant ! — Ne me posez pas de questions. On a tenté déjà de me faire parler. Je ne puis et ne dois rien dire. Mon devoir est de me taire. — Je comprends votre réserve. N'avez-vous pas été étonné en apprenant que votre volume était mis à l'index ? — Etonné, si. Comment ne l'eussé-je point été ? Mon roman est religieux. Je le croyais bon, si les cardinaux sont d'un avis différent, c'est que j'étais dans l'erreur. — Vous a-t-on fait connaître la cause de cette mesure ? — Permettez-moi de ne pas vous répondre. Lorsque vous êtes entré, je lisais les déclarations d'un prêtre à mon sujet. Ne pouvant obtenir une interview de moi, on interviewe mes confrères... Remarquez que si je pouvais parler, je le ferais avec plaisir. Ma conscience me l'interdit, j'obéis à ma conscience, c'est si simple ! » Le Père Coubé me

tendit la main. Son visage énergique et bon s'anima d'un sourire. « Avez-vous été soldat ? me dit-il. — Certes, oui ! — Bon soldat ? — Naturellement ! — Alors, vous devez me comprendre ! »

Le P. Coubé qui aurait pu être un chef, resta toute sa vie un soldat, et c'est avec la discipline et l'obéissance d'un soldat qu'il s'inclina devant le coup douloureux qui le frappait en plein cœur. Il s'empressa d'exprimer au Saint Père ses sentiments d'obéissance filiale en deux lettres dont l'une était personnelle, et l'autre était destinée au public.

Voici le texte de cette dernière qui fut reproduite par toute la presse catholique :

« TRÈS SAINT PÈRE,

« Devant le décret de l'Index qui a frappé mon livre : « Ames Juives », je viens déposer aux pieds de Votre Sainteté, l'hommage de ma complète et respectueuse soumission. J'ai toujours cherché dans mes ouvrages à exprimer la plus pure doctrine catholique. Aussi je désapprouve nettement tout ce qui, contre mon intention, a pu s'y glisser de répréhensible aux yeux de Dieu et de Votre Sainteté. »

Mais comment cette mise à l'Index avait-elle pu se produire ? Voici l'explication que m'en donna le P. Coubé lui-même. Je ne crains aucun démenti, car j'en ai écrit le récit le jour même où il me fut fait. Un prêtre — dont j'ai mieux aimé taire le nom — envoya à l'*Observatore* de Turin trois grands articles intitulés « L'Évangile mis en roman » dans lesquels il dénaturait et travestissait odieusement la pensée et la forme de l'auteur des « Ames Juives ». Ces articles venimeux tombèrent sous les yeux du cardinal de Laï qui voulut lire le livre incriminé. Le

P. Coubé avait donné une fiancée à l'apôtre Jean, la pure et délicieuse Joanna. Le cardinal lut cette ligne : « Ils s'embrassèrent d'un bref et chaste baiser ». Peut-être le français ne lui avait-il pas livré tous ses secrets, peut-être comprit-il mal le sens de cette phrase très innocente ; toujours est-il qu'il se scandalisa et qu'il fit part de son indignation à un Père dominicain français qui venait lui rendre visite. Il lui montra le passage criminel. Le Père dominicain n'y vit aucun mal, mais devant la colère du Cardinal qui parlait de signaler le livre à la Sacrée Congrégation de l'Index, il observa de Conrart le silence prudent et diplomatique.

Quelques jours après, le dominicain revenu à Paris, s'empessa de rendre visite au P. Coubé et de lui raconter la scène dont il avait été témoin...

Après s'être soumis avec une spontanéité qui fut appréciée en haut lieu, le P. Coubé écrivit au Cardinal Vico, préfet de l'Index, pour lui demander respectueusement quels étaient les passages qui avaient pu motiver cette condamnation, ajoutant qu'il se ferait un devoir de les supprimer dans une nouvelle édition. Le cardinal Vico lui répondit que *la règle interdisait de communiquer aux auteurs les motifs de leur condamnation.*

Presque en même temps, un ami du P. Coubé écrivait, à l'insu de ce dernier, au même Cardinal Vico, pour lui demander les mêmes explications. Le Cardinal répondit à cet ami qu'il n'était pas d'usage de communiquer au public les raisons des condamnations de l'Index, *mais que ces raisons étaient toujours communiquées aux auteurs.* L'ami se précipita chez le P. Coubé pour lui montrer la lettre du cardinal ; quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque, pour

toute réponse, le Père sortit de son bureau celle qu'il avait reçue lui-même...

Il semble bien cependant que la condamnation était motivée — si j'ose dire — par le fait que l'auteur avait donné une fiancée à l'apôtre Jean. Or, d'une lettre que le P. Coubé m'écrivait au début de 1914, j'extrais ces lignes : « Je vais demander la mise à l'Index des saints Jérôme, Augustin et Thomas d'Aquin, de sainte Gertrude, du vénérable Bède, de Ludolph le Chartreux, de dom Guéranger, etc., qui ont tous donné une fiancée à saint Jean ; bien plus, saint Jean lui-même qui, dans une révélation à sainte Gertrude, lui a confié que les noces de Cana étaient les siennes et que, tandis qu'il suivait Notre-Seigneur, son épouse vierge s'était attachée à la Sainte Vierge : c'est tout mon roman, quoi ! J'ai découvert ce pot aux roses que je ferai quelque jour respirer en haut lieu... »

J'ajoute, pour conclure ce douloureux épisode, que la mise à l'Index n'a pas la portée d'une condamnation doctrinale ; il me suffira de rappeler l'exemple de Bellarmin, de Croiset, tour à tour inscrits au catalogue de l'Index et rayés sous l'empire de circonstances nouvelles. Les « Ames Juives » seront-elles un jour rayées de l'Index ? Tel était l'espoir du Cardinal Dubourg qui écrivait au P. Coubé : « ...Votre livre est le plus édifiant et le plus doctrinal que je connaisse. »

Le Cinquantenaire de Mireille

De grandes fêtes eurent lieu en septembre 1913, à Saint-Rémy de Provence, pour célébrer le cinquantenaire du célèbre opéra-comique de Gounod. Le Théâtre le célébra par une représentation exceptionnelle en plein air ; et l'Eglise, n'oubliant pas que Gounod avait été aussi un grand musicien chrétien, le fêta par une messe solennelle. Deux cents choristes et instrumentistes, admirablement stylés, rendirent à la perfection, sous la direction de Saint-René Taillandier, la messe de Sainte-Cécile, une des des plus belles œuvres religieuses du musicien de Mireille. Jamais l'église de Saint-Rémy n'avait vu à la fois pareille foule et pareille assistance d'élite. Frédéric Mistral était au banc d'œuvre, entouré de Jean Gounod, de Pedro Gailhard, directeur de l'Opéra, et des plus hautes personnalités du monde des lettres et des arts. Après l'Evangile, le P. Coubé monta en chaire. Il prononça un discours particulièrement délicat, puisqu'il devait parler non seulement de Gounod, mais encore de Mireille, de la foi et des passions de l'amour.

Il se joua magnifiquement de la difficulté et il sut parler aussi aisément du musicien religieux que du chef-d'œuvre provençal dont il pénétra, analysa et célébra la poésie purificatrice. Il avait pris pour thème ces paroles de l'Ecclésiaste : « Louons ces hommes glorieux qui, usant habilement des modes musicaux, ont eu le culte de la beauté ».

Il parla de Mireille avec une telle délicatesse, que cette idylle amoureuse ne se trouva point déplacée dans le lieu saint. Il salua d'abord le grand Mistral, « l'Homère provençal dont le chef-d'œuvre inspira le chef-d'œuvre de Gounod ». Puis il exalta l'amour humain et l'amour divin dans une langue délicieuse, toute baignée de poésie. Écoutons-le :

« L'amour humain découle du cœur même de Dieu. Quand il reste pur comme sa source, il ennoblit et dilate le cœur qu'il fait battre, et le rend capable des héroïques dévouements. C'est pourquoi l'homme aime justement son amour et, parce qu'il l'aime, il le chante. Il en chante la force qui, d'après l'écrivain sacré, peut défier celle de la mort ; il en chante la douceur, il en chante l'amertume et jusqu'à la jalousie. Un de ces chants, celui que Salomon disait à la Sulamite, a été inspiré par Dieu lui-même qui voulait en faire l'épithalame de son hymen avec l'âme, et l'Eglise l'appelle le Cantique des cantiques. Mais alors même qu'il est purement humain, l'amour voulu par le Créateur a sa beauté. Gounod devait l'exprimer mieux qu'aucun autre. Il nous a fait entendre des accents qui remuent si profondément les fibres les plus intimes de l'âme, une musique d'amour qui la berce délicieusement. Il est venu ici un jour en chercher l'inspiration. Dans cet air tout vibrant de lumière et de poésie, sur cette terre sonore où la cigale chante par le seul frémissement de son cœur et de ses ailes, il a senti frémir autour de lui et en lui l'âme de la Provence, et ce frémissement sacré qu'il a su traduire est devenu cette musique ailée et diaphane, mélodieuse et parfumée : c'est Mireille. Mireille ! Un autre, très grand, l'avait chantée avant lui. Dans

une langue ardente et colorée, où flamboient et crépitaient toutes les flammes de Midi, roi des étés ; dans un de ces poèmes que le Pape Pie X a appelés admirables, le poète avait raconté cette touchante histoire d'amour, mais il l'avait mise aux pieds du Christ par cette invocation : « Toi, Seigneur, Dieu
« de la patrie, qui daignas naître parmi les pâtres,
« enflamme mon verbe, soutiens mon souffle... Dieu
« beau, Dieu ami, sur les ailes de notre langue pro-
« vençale, fais que je puisse atteindre la branche des
« oiseaux. »

Et le prédicateur montra Gounod, s'en allant « par les glorieuses matinées du printemps provençal, le long des clairs ruisseaux et des prairies en fleurs, méditant ou fredonnant les jolis airs de Mireille, croyant entendre le nom divin murmuré par les eaux courantes, porté par la brise, exhalé par les fleurs... »

Il analysa ensuite l'amour divin, source de l'inspiration de la musique sacrée de Gounod qu'il plaça au-dessus de sa musique profane. Et il termina par ces mots très simples mais rythmés : « Voilà, Messieurs, l'homme dont l'image rayonne maintenant sur votre place publique au milieu de vos platanes séculaires. Quand, par les nuits claires, passants attardés et rêveurs, vous verrez son buste, émergeant du feuillage, quand vous verrez sa tête puissante aux traits si nobles, au regard calme et profond, au front génial caressé par un rayon de Mireille — car Mireille est aujourd'hui une étoile — dites vous, Messieurs, oh ! dites vous bien que toute beauté vient d'en haut et que tout amour, comme Mireille, doit remonter au ciel ! »

Ce discours tout de charme et baigné de grâce

légère fut très goûté de l'auditoire d'élite auquel il s'adressait, et quand le P. Coubé, descendant de chaire, vint s'incliner devant Mistral, l'Homère Provençal donna l'accolade au poète de la chaire chrétienne.

XLIII

La guerre

Deux mois avant la déclaration de guerre, le 4 juin, il remontait dans la chaire de Notre-Dame — pour la quatrième et dernière fois ! — à l'occasion du Service célébré pour la Société du Souvenir Français. Il célébra le culte du souvenir que nous devons aux héros morts pour la patrie avec une grande hauteur de vues et une poignante émotion, ne se doutant pas que quelques semaines après, la grande hécatombe allait commencer et que la France allait endurer sa Passion ; qu'en proclamant sa foi dans l'immortalité de la France, il annonçait ainsi la victoire future, mais, hélas ! après combien d'angoisses et au prix de quels deuils !

Août 1914... La Belgique violée... la France envahie... Malgré son âge — il approchait de la soixantaine — le P. Coubé songea à solliciter un poste d'aumônier aux armées. Mais on lui fit comprendre que son apostolat aurait plus d'utilité et d'efficacité dans la France entière que dans un corps d'armée ou une division. En effet, la guerre, avec son long cortège de deuils et de misères, ouvrit un champ nouveau à son patriotisme. Il se donna la mission bienfaisante de reconforter l'âme française, d'entretenir en elle une ardente foi dans les destinées de la Patrie. Pendant ces terribles quatre années, il ne cessa, du haut des chaires ou dans les salles publiques, de dissiper les découragements, de fortifier et d'élever les cœurs français. On a dit avec raison

qu'il avait été une « force nationale ». Il a su, en effet, remonter les énergies défaillantes, consoler les grandes douleurs de ceux qui avaient beaucoup ou tout perdu ; il a su panser les blessures d'une multitude de familles en pleurs, semer partout l'espoir, la confiance en l'avenir ; il a su viriliser les volontés. Julien de Narfon pouvait écrire dans le *Figaro* : « qu'aucun prêtre n'a trouvé pendant la guerre une note tout ensemble plus théologique, plus ardente et plus juste pour reconforter le patriotisme des foules françaises. »

Le clairon qu'il avait sonné si allégrement jusque-là, il le saisit alors d'une main plus fébrile et il en tira des sons déchirants, éperdus, pour rallier les âmes autour de la Croix et du Drapeau.

XLIV

Nos Alliés du Ciel

Il m'est impossible de le suivre dans ses prédications et ses conférences presque quotidiennes ; il me faut toutefois mentionner l'admirable Avent de foi patriotique qu'il prêcha en 1914 à Saint-Thomas d'Aquin sur « Nos Alliés du Ciel », où il exposa le rôle historique et patriotique des saints patrons de la France. Il redonna ces conférences à Sainte-Clotilde, à Notre-Dame du Port à Nice et à la cathédrale de Rennes. Il résuma ainsi, dans une synthèse puissante, toute notre histoire de gloire et tout notre passé de foi ; il prouva que si nos soldats combattaient sur terre, aidés de nos alliés, là-haut, près de Dieu, nous avons d'autres alliés plus puissants encore qui intercédèrent pour nous et assurèrent notre victoire finale. Nulle prédication n'était plus appropriée aux angoisses de l'heure, elle était semeuse de joies, de réconfort, d'amour, de certitude. Aussi la foule se pressait-elle pour l'entendre. Un auditeur de Saint-Thomas d'Aquin m'écrivait : « On s'écrasait dans l'église, une véritable foule a dû se retirer faute de place. L'émotion était intense chez l'orateur comme dans l'auditoire. » Et le prédicateur m'écrivait lui-même : « On a pleuré dans la chaire et au pied de la chaire. »

C'est que cette éloquence venait d'un grand cœur qui vibrait de toutes les douleurs de la patrie. Comme je lui avais signalé les lamentables déficiences d'un hôpital du front où j'étais attaché pendant les pre-

miers mois de la guerre, il me répondit : « Je vais aller voir Maurice Barrès qui, par l'*Echo de Paris*, a grande influence. J'utiliserai les lettres de mon frère et la vôtre où vous me signalez des faits analogues. Je lui demanderai d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur l'amélioration de ces hôpitaux. Il a toujours été très gentil pour moi et j'espère réussir. Mon cœur saigne de toutes ces misères. Que nos Alliés du Ciel protègent et sauvent notre France bien-aimée ! »

L'Honneur et le Martyre de la Belgique

Sous les auspices de S. A. R. Madame la duchesse de Vendôme et sous le patronage du Cardinal Amette, eut lieu à la Madeleine, le 7 janvier 1915, une imposante assemblée de charité en faveur des villes martyres de l'héroïque Belgique.

Son ambassadeur occupait la place d'honneur entouré de toute la Légation. L'assistance remplissait entièrement l'immense nef ; les chapelles latérales et les tribunes étaient combles. La reconnaissance que la France devait à la nation dont le sanglant sacrifice l'avait sauvée, suffisait à expliquer une telle affluence. Mais, en outre, l'assemblée était conviée à entendre le P. Coubé qui ne trompa pas l'attente générale. Son éloquence passionnée n'eut pas de peine à électriser un auditoire où tous les cœurs battaient à l'unisson. Il fut applaudi à huit reprises. Il avait pris pour thème ce texte de l'Ecclésiaste : « *Pro justitia agonizare, pro anima tua et Deus expugnabit inimicos tuos. Combats pour la justice et pour ton âme jusqu'à l'agonie et Dieu combattra pour toi contre tes ennemis* ».

Aucun autre texte ne pouvait convenir plus parfaitement à son sujet : « L'Honneur et le Martyre de la Belgique ». Ce magnifique morceau oratoire fut un hymne à l'Honneur, à la Belgique, à son Roi, à cette admirable nation qui avait préféré tout souffrir plutôt que de manquer à sa parole et à son honneur.

L'Honneur ! ce mot s'envola maintes fois des lèvres de l'orateur et, à chaque fois, il le lança avec un accent qui fit tressaillir les âmes en remuant en elles ce qu'elles contiennent de meilleur et de plus noble.

Écoulons-le : « Après la bataille de Pavie, François I^{er} écrivait à sa mère : « Tout est perdu, fors « l'honneur ». Il me semble que le roi Albert de Belgique peut répéter cette parole quand, avec l'héroïque épouse qui n'a pas voulu se séparer de lui à l'heure de la douleur et du danger, il erre à travers les dunes ensanglantées de la Flandre occidentale. Il ne reste de son royaume qu'une parcelle, et quelle parcelle ! les ruines pantelantes de quelques villes, naguère encore tout ensoleillées de joie et de beauté ! Oui, tout est perdu, fors l'honneur ; mais avec l'honneur, il lui reste l'admiration du ciel et de la terre, la gratitude éternelle de la France, et, par-dessus tout, la Justice immanente, divine, dont l'œuvre vengeresse va bientôt commencer... »

Après avoir rappelé les liens historiques qui unissent la Belgique et la France, il décrivit le martyre de la nation belge. Je détache ce morceau particulièrement dramatique :

« Vous connaissez le tableau impressionnant de Gérôme : la Rentrée des félins. Sur l'ordre de Néron, les félins ont été lâchés dans l'arène contre les chrétiens. Tigres, lions, panthères, léopards, tous ont bien rempli leur rôle et répondu au désir impérial. Ils se sont rués sur les martyrs ; ils ont broyé les os, fouillé les entrailles, dévoré les membres pantelants. Maintenant ils sont rassasiés, et la foule l'est aussi. Elle quitte les gradins de l'amphithéâtre. En bas, sur le sable, ça et là, des flaques de sang. Ici une tête, là un pied ou un bras, plus loin un torse, et

les belluaires armés de leurs fouets poussent les fauves vers les trappes où ils vont s'engouffrer, tandis que sur les croix qui bordent le cirque, achèvent de se consumer dans une fumée noirâtre les corps d'autres martyrs entourés de fagots, torches vivantes que l'empereur a fait allumer pour le plaisir de ses yeux divins. Voilà, me semble-t-il, l'image frappante de la Belgique : c'est l'arène après le repas des fauves, mais une arène immense, colossale. Partout des flaques de sang, partout des cadavres autour desquels rôdent les félins rassasiés, tandis qu'au loin dans la campagne monte la fumée des ruines et que flambent les clochers, torches gigantesques, qui éclairent cette terre d'épouvante.

« Vraiment, le nouveau Néron peut être fier de son amphithéâtre, il peut se promener les pieds dans le sang et respirer l'odeur des chairs grillées. La représentation a été réussie et grandiose ; et il peut, lui, le tragédien et le comédien impérial, lui, le musicien et le rival du vieux Néron, monter sur un trône de cadavres, prendre une lyre en mains, chanter une nouvelle *Iliade* sur les ruines d'une nouvelle Ilion et, quand il mourra, s'écrier comme le pitre sanglant de Rome : « *Qualis artifex pereo !* Quel grand artiste « le monde perd en moi ! »

Puis l'orateur magnifia le grand Cardinal Mercier dont il fit acclamer le nom. François Veillot faisait ainsi part de l'émotion ressentie aux lecteurs de la *Croix* : « L'éloquent orateur qui ne montra jamais plus d'émotion devant la souffrance, ni plus d'énergie contre le crime, a superbement dressé la figure du grand archevêque au-dessus du peuple martyr... Remuée jusqu'aux entrailles et soulevée tout à la fois d'admiration, de pitié et de colère, la foule com-

pacte et vibrante qui remplissait l'église Sainte-Madeleine a, d'un mouvement irrésistible, applaudi cette magnifique évocation du Cardinal Mercier. Déjà, malgré la sainteté du lieu, les mains avaient battu spontanément pour acclamer l'héroïsme du peuple et du roi, affrontant toutes les immolations, pour le respect d'un engagement d'honneur. »

Il termina en demandant à son auditoire de se persuader que c'était Jeanne d'Arc elle-même, pleurant sur la sublime infortune de la Belgique, qui allait lui tendre l'aumônière, particulièrement en faveur de cette ville de Tournai dont elle avait reçu naguère une généreuse assistance.

L'appel fut entendu du magnifique auditoire qui répondit par un flot d'or à ce flot d'éloquence.

La Belgique et la France

Cet appel à la charité française en faveur de la nation martyre, il le renouvela dans deux autres discours sur « la Belgique et la France » qu'il donna à la cathédrale de Bordeaux devant le Cardinal Andrieu et à la Primatiale de Lyon devant le Cardinal Coullié.

Plutôt qu'un pâle résumé, je préfère citer ces pages magnifiques :

« S'il y eût jamais nation heureuse, opulente, c'était bien la Belgique durant ces dernières années. A l'intérieur c'était la paix, car la vieille querelle des deux races et des deux langues wallonne et flamande, qui aurait pu devenir une cause d'affaiblissement, tendait à s'apaiser par la volonté énergique de tous les bons citoyens de maintenir l'unité nationale.

« A l'extérieur, c'était aussi la paix, assurée, semblait-il, pour toujours par la foi des traités. Les grandes nations, y compris l'Allemagne et l'Autriche, avaient garanti l'inviolabilité de la Belgique. Comment aurait-elle douté de leur parole ? Les canons pouvaient tonner autour d'elle, les obus s'aplatiraient contre sa frontière. Elle le croyait du moins et, forte de son bon droit et de la parole de l'Europe, elle vivait tranquille et souriante, s'adonnant au travail des mains comme à celui de l'intelligence.

« Les étrangers visitaient ses musées et ses richesses artistiques. Toiles admirables des grands maîtres flamands, éclatantes de couleur, débordantes de vie

terrestre ou paradisiaque ; transparences lumineuses et réalisme grandiose de Rubens ; silhouettes aristocratiques et nobles élégances des portraits de van Dyck ; magnificences rabelaisiennes et rieuses mythologies de Jordaens ; délicieuses kermesses de Téniers ; teintes veloutées des fleurs et des paysages de Bregghel ; le monde entier venait vous admirer et les Allemands eux-mêmes prenaient leurs lunettes d'or pour vous mieux voir et pour écrire des volumes d'hypercritique sur vos beautés ! Hôtels de ville de Bruxelles, de Louvain et d'Audenarde, Maison du Roi de la Grand'Place, Beffroi de Bruges, Halles majestueuses d'Ypres, on s'extasiait devant vos flèches et vos campaniles, vos arcades dentelées et vos niches gracieuses où mille statuette montaient la garde avec de jolies hallebardes ! On écoutait ton célèbre carillon, on pèlerinait à ton béguinage, mystique et moyenâgeuse Bruges ! Assis devant vos chaires de vérité, ô Saint-Gudule, ô églises de Louvain et de Malines, distrait par la flore et la faune capricieuses qui les escaladent, on écoutait parfois moins la voix du prédicateur que les trompettes des anges joufflus et le chant du coq de Saint-Pierre !

« Et jamais, jamais un chrétien n'eût soupçonné que la Barbarie pût un jour venir piller ou saccager ces merveilles ! Et la vie s'écoulait auprès d'elles en beauté et en douceur, dans une salubre atmosphère de travail, au gai soleil de la science et de l'art.

« Et voici que tout à coup le rire railleur de Méphisto retentit à la porte de la joyeuse nation. — Si tu veux garder tes richesses, ô Belgique, il faut me laisser passer le long de la Meuse pour aller surprendre la France. Si tu m'obéis, tu continueras

à être heureuse ; si tu me résistes, je déchaînerai sur toi le fer et le feu, le massacre et la mort. Choisis ! — Et la Belgique a choisi le massacre et la mort plutôt de manquer à sa parole et de trahir la France. Elle a mis son honneur au-dessus de tout. Et voilà pourquoi le monde ému s'incline avec nous devant elle et lui crie : « Gloire à toi ! » Et superbe de résolution et frémissante de patriotisme, l'armée belge s'est dressée. Petite par le nombre, mal armée, dépourvue de canons et d'obus, parce qu'elle ne s'attendait pas à l'infamie de cette agression, elle s'est opposée à la formidable artillerie et aux innombrables armées des Barbares. Héroïquement elle a lutté à Liège et à Anvers ; héroïquement elle s'est fait décimer à Namur, à Dinant et à Charleroi ; héroïquement elle a semé sa chair et son sang sur toutes ces routes où naguère chantait la joie d'un peuple ; héroïquement, forcée de reculer devant le nombre, elle a disputé chaque pouce de terrain où elle pouvait s'accrocher, jusqu'à l'Yser, où elle s'est enfin arrêtée dans un entêtement sublime, résolue à mourir plutôt que de céder cette bande de terre flamande, dernier lambeau de la patrie bien-aimée !

« Aussi l'armée française porte les armes à sa sœur et la salue comme une héroïne. Voilà un de ces souvenirs que l'on ne perd jamais ; voilà un de ces liens que rien ne peut briser. Entre elle et nous, c'est à la vie et à la mort... »

Est-il utile après cela d'ajouter que les auditoires de Bordeaux et de Lyon firent à l'orateur le même accueil enthousiaste que l'auditoire de la Madeleine ?

XLVII

Les Gloires de la France et les Crimes de l'Allemagne

Le conflit mondial qui englobait tant d'immenses problèmes et soulevait tant de questions angoissantes dont la solution était en suspens, pouvait cependant être déjà étudié en 1915, par les historiens et les penseurs. Le P. Coubé se proposa d'étudier sous un certain jour les deux principales nations en conflit, la France et l'Allemagne, et de mettre en contraste les deux civilisations ou plutôt la Civilisation et la Kultur, en prenant comme sujet : Les Gloires de la France et les Crimes de l'Allemagne.

Il donna sur ce thème dix conférences à la Salle d'Horticulture — répétées ensuite dans dix villes — et qui furent de hautes leçons d'histoire où l'érudition le disputait à la verve vengeresse.

La plus noble manière de servir sa patrie est sans doute celle du soldat qui combat, et, s'il le faut, qui meurt pour elle. Mais la parole aussi est une arme. N'est-ce pas Fichte qui par ses discours à la nation allemande amena ses compatriotes à prendre conscience de ce qu'il appelait leur « essence germanique » et contribua à préparer la revanche de la Prusse battue à Iéna par Napoléon.

Le P. Coubé ne pouvait ambitionner d'accomplir une œuvre pareille, d'autant que la France de 1915 ne doutait ni d'elle-même, ni de sa force, ni de son droit.

Mais, dit-il, « un petit clairon peut aider à la vic-

toire en enflammant les courages ; une parole patriotique, si modeste qu'elle soit, peut semer de l'espérance et de l'énergie dans les cœurs et y accroître l'amour de la patrie ». Et c'est ce qu'il fit inlassablement.

Il termina la série de ses belles études oratoires, en entonnant un hymne à *L'Immortalité de la France*.

« Il ne fut jamais si noblement inspiré, écrivait encore le *Gaulois*, aussi a-t-il remporté un des ces triomphes qui font époque dans la carrière d'un conférencier. » Mais le triomphe lui importait peu ; il n'espérait qu'un triomphe : celui de la France et sa seule ambition était d'y coopérer dans toute la mesure de ses forces. C'est de toute son âme ardente qu'il appelait ce triomphe. Il m'écrivait en 1915 : « J'ai reçu votre carte représentant la voûte de cette belle et bien-aimée cathédrale où j'ai donné deux années le panégyrique de Jeanne d'Arc. C'est un spectacle de désolation, mais il est bon de le regarder. Espérons que la vengeance, la légitime, la sainte vengeance viendra. Ce n'est pas contre l'esprit chrétien de parler ainsi, car si le Seigneur a dit : « A moi la vengeance ! » il se sert des causes secondes pour l'exercer, et si les individus ne peuvent se faire justice, parce qu'il y a une autorité au-dessus d'eux dans la société qui s'en charge, les nations peuvent et doivent se faire justice à elles-mêmes, car il n'y a pas d'autorité au-dessus d'elles sur la terre qui ait le glaive en main... »

XLVIII

Livres de Guerre

Son activité prodigieuse, son étonnante facilité de travail, sa vitalité puissante lui permettaient des « performances » qui auraient abattu de plus jeunes que lui. J'ai su qu'il était resté une fois trente-six heures à sa table de travail, sans dormir ni manger, malgré les affectueuses remontrances d'une de ses sœurs qui vivait à ce moment avec lui et qui craignait les suites d'un tel effort intellectuel et physique. C'est assurément cette endurance qui lui permit de publier toute une série de livres sur la guerre ou à l'occasion de la guerre, malgré des prédictions et des déplacements incessants.

Il m'écrivait en août 1916 : « J'allais aujourd'hui après un travail insensé, mais d'un autre genre (articles et discours) attaquer un lot de 150 à 160 lettres que j'ai en retard et parmi lesquelles devaient s'en trouver une ou deux de vous, je crois, lorsqu'on m'a apporté votre dernière lettre. Je vais répondre aux trois — d'une pierre trois coups. Vous m'en excuserez. Si vous saviez le travail que je fournis depuis deux mois ! Je crois qu'il va en sortir d'ici Noël cinq volumes. Je vous expliquerai cette fécondité à faire rougir la mère Gigogne ! ». Et il terminait par cette boutade : « Pristi ! Si je mets quatre pages comme celles-ci à mes 160 lettres ! Ça pourrait bien faire un sixième volume !... »

Et il en publia plus de six !

Aussi Mgr Bauron pouvait-il écrire dans la *Revue*

Mariale : « Parmi les auteurs qui attirent le plus l'attention, non seulement par le charme de leur éloquence, la puissance de leurs facultés, le nombre et la valeur de leurs ouvrages, le P. Coubé occupe sans conteste le premier rang. La théologie, l'histoire, la polémique, ne le trouvent jamais en défaut. »

Cette impressionnante production livresque, ajoutée à ses campagnes oratoires, ne l'empêchait pas de donner tous ses soins à sa revue mensuelle *l'Idéal* qui prolongeait son action religieuse et nationale jusqu'au front, où, grâce à de généreux concours, elle était répandue par milliers.

XLIX

Le Triptyque de l'Or

Des Comités de l'Or s'étaient formés dans tous les départements, pour faire verser, à la Banque de France, l'or qui s'embusquait encore dans les bas de laine ou les coffres-forts.

Tous les Français n'avaient pas encore fait leur devoir financier. On estimait à plus de trois milliards l'or qui restait caché et improductif. Est-ce à dire que tous ces détenteurs d'or étaient indifférents aux destinées de leur Patrie ? Non, sans doute, c'étaient la plupart des patriotes distraits, en qui il fallait éveiller le sens des réalités ; des patriotes somnolents qui avaient besoin d'être réveillés.

C'est le clairon qui réveille le soldat dans les camps ; pour réveiller les patriotes de Nice et de la région, le Comité de l'Or des Alpes-Maritimes fit appel au grand clairon de la résistance catholique qui, depuis le premier jour de la guerre, était devenu un des grands clairons de la résistance nationale.

Le 15 avril 1916, la salle luxueuse du Casino Municipal de Nice s'emplissait d'une foule d'élite. Elle ne venait pas se distraire à l'audition d'une opérette, d'une comédie ou d'un concert. Elle venait entendre un orateur sacré sur la nécessité de donner tout l'or à la Banque de France. Toutes les autorités civiles, militaires et religieuses étaient sur l'estrade, images vivantes de l'Union Sacrée.

Le P. Coubé prononça un admirable discours sur « L'Or Libérateur » qui souleva un véritable enthousiasme. L'illustre orateur fut acclamé longuement. Mais, ce qui valait encore mieux, les retardataires répondirent en masse aux vibrantes sommations de son patriotisme. Le lendemain l'or affluait dans les caisses de la Banque de France. Une seule personne en apporta pour cent mille francs. Le P. Coubé, lui aussi, avait parlé d'or. La Banque de France édita son discours qui fut répandu à des centaines de milliers d'exemplaires dans toute la France et l'en remercia officiellement en lui décernant sa plus haute récompense. Je ne citerai que ce passage qui souleva une ovation prolongée :

« L'on a eu raison de flétrir l'or oïsis, l'or égoïste, l'or poltron, l'or boudeur. Mais l'or qui travaille et qui lutte pour la patrie, ah ! celui-là je le bénis, et je suis tenté de lui chanter un hymne de reconnaissance.

« L'or est bienfaisant : il se change en doux lainages et en chauds vêtements pour couvrir nos soldats et les empêcher de mourir de froid dans les tranchées. Si vous les aimez, si vous ne voulez pas qu'ils souffrent, versez votre or à la France.

« L'or se change en pain et en vivres : par là, il fait circuler dans les veines de nos défenseurs le sang vermeil qu'ils versent héroïquement. Si vous voulez qu'ils continuent à se battre ou plutôt qu'ils remportent la victoire, versez votre or.

« L'or se change en fusils, en mitrailleuses, en 75, en Rimailho, en canons lourds. Si vous voulez de beaux arrosages de mitraille pour noyer les tranchées de l'ennemi, de beaux tirs de barrage pour arrêter leur élan, de belles rafales de fer et de feu pour

faucher leurs masses compactes grisées d'éther, versez votre or.

« Si vous voulez que la voix de nos canons s'élève de plus en plus majestueuse et terrible sur nos champs de bataille, qu'elle y chante un solo magnifique et victorieux, qu'elle y rugisse sa Marseillaise de gloire, versez votre or.

« L'or se change en avions et en cuirassés. Si vous voulez que nous fassions la police de l'air et la police de la mer, que nous purgions le ciel des immondes vautours qui tuent femmes et enfants, et l'Océan des infâmes requins qui torpillent les paquebots inoffensifs, les *Lusitania* et les *Sussex*, versez votre or.

« C'est l'or qui crépite dans les balles des fusils ; c'est l'or qui gronde dans l'âme des canons ; c'est l'or qui ronfle dans les moteurs des aéroplanes, qui survole les lignes ennemies et y laisse tomber le châtiment et la mort. Gloire à l'or justicier, à l'or guerrier, à l'or libérateur ! »

Quelques jours après, l'évêque de Nice, Mgr Chapon, le nommait chanoine honoraire de sa cathédrale et le lui annonçait dans une lettre très flatteuse dont je citerai les principaux passages :

« Je viens de lire, après l'avoir entendu, votre discours sur « l'Or libérateur ». Quand, à Nice, ces Messieurs du Comité de l'Or, dont j'ai l'honneur de faire partie, cherchaient des avocats dignes de la grande cause patriotique à laquelle ils consacrent tant de dévouement et de sollicitude, je n'hésitai pas à vous désigner à leur choix. Je savais, pour en avoir admiré l'éclat et senti la chaleur, quelle nouvelle flamme les événements tragiques que nous traversons ont ajoutée à votre talent, une des

gloires de la chaire française, et quelle alliance inspiratrice sous l'influence de ces événements ont faite dans votre âme l'apôtre et le patriote. Aussi quand vous accueillîtes avec tant de bonne grâce et d'élan leur invitation et la mienne, j'espérai beaucoup de votre parole au service d'une telle cause. Laissez-moi vous dire, en toute sincérité, que vous avez dépassé mes espérances.

« Aussi, cher Monsieur le Chanoine, avez-vous été irrésistible, et ceux qui, après vous avoir entendu ou lu, ne « confessaient » pas leur or, comme vous l'avez dit spirituellement, seraient vraiment des endurcis voués à l'impénitence finale.

« Pour moi, je l'avoue, si j'en avais gardé une seule pièce, j'irais vous l'apporter en me frappant la poitrine. Je ne m'étonne pas que le directeur de la Banque de France à Nice, depuis votre conférence, en recueille les fruits chaque jour plus abondants, et je suis fier que ce soit souvent par l'intermédiaire discret et empressé de mes prêtres.

.....

« Permettez-moi, cher Monsieur le Chanoine, d'associer l'évêque de Nice, mon vénérable chapitre, mes prêtres, mes fidèles, tout mon diocèse, à votre grand acte patriotique en vous nommant Chanoine honoraire de notre cathédrale.

« Veuillez agréer la nouvelle et cordiale expressions de notre gratitude.

« HENRY, évêque de Nice. »

Il se rendit aussi à l'appel du « Comité de l'or » du Rhône qui voulut profiter d'une parole si convaincante et si passionnée. Son discours sur « L'Or du Rhin » obtint le même succès et le même résultat.

tat que « L'Or Libérateur ». Et le triptyque de l'Or se ferma par la conférence qu'il donna à Pauillac sous les auspices de la Municipalité, sur « Les ailes D'Or de la Victoire.

A l'exemple du P. Coubé, beaucoup de prêtres apportèrent un zèle admirable à ce recrutement de l'or, faisant servir leur autorité sur la conscience des fidèles, au service de la patrie. Plusieurs diocèses organisèrent paroissialement la collecte de l'or.

Le seul diocèse de Paris apporta cinq millions d'or, et deux curés, l'abbé Poulin, de la Trinité, et l'abbé Loutil, le Pierre l'Ermite de la *Croix* qui était alors curé de Saint-Jean de Montmartre, recueillirent chacun 250.000 francs.

Grâce au zèle patriotique du clergé, au premier rang duquel se plaça le P. Coubé avec son Triptyque de l'Or, des millions d'espèces sonnantes et trébuchantes furent remis à la France et donnèrent des Ailes d'Or à la Victoire.

Le Spiritisme A Nice et à la Madeleine.

Le danger des pratiques spirites s'était accru à la faveur de la guerre. Le spiritisme se livrait à une propagande intense et on assistait à une véritable exploitation de la crédulité et de la douleur publiques. On distribuait des prospectus alléchants et des messages médiumniques dans la rue et même aux portes des églises. Les réunions spirites se multipliaient, les tables tournaient et faisaient tourner les têtes. Les foyers affligés étaient inondés de lettres d'invitation comme celle-ci : « Si vous voulez savoir, mères et veuves désolées, où est l'être chéri que vous pleurez, s'il souffre ou s'il est heureux, ce qu'il fait, ce qu'il désire, ce qu'il attend de vous ; si vous voulez entendre sa voix, venez à nous, venez assister à nos réunions. Vous y trouverez la consolation, l'apaisement, la lumière. »

Bien souvent ces évocations d'esprits n'étaient que de vulgaires escroqueries sous le couvert du spiritisme. Il était donc utile de pousser le cri d'alarme. C'est ce que fit le P. Coubé qui voulut mettre les fidèles en garde contre cette perfide superstition.

Il y avait à Nice un foyer très important de spirites et de théosophes ; c'est à Nice qu'il fit sa première campagne antispirite, qui souleva un intérêt passionné. Désireux de se documenter *de visu* sur un sujet qu'il traitait, et dûment muni d'une permission spéciale de Mgr Chapon, il assista à une

séance de spiritisme qu'il décrivit dans l'*Idéal* (mars 1917). J'en extrais ces lignes suggestives :

« La table que j'ai vérifiée avec soin n'était pas truquée, pas d'aimant, pas de fil, pas de supercherie. C'était un petit guéridon de 75 centimètres de diamètre, monté sur une colonne torsée de 80 centimètres de haut, terminée par un trépied. A peine eut-on posé les mains sur la table que celle-ci se mit en mouvement. Un des messieurs lui dit : « Voulez-vous parler ? Si c'est oui, vous frapperez un coup ; si c'est non, deux coups ». La table se souleva un peu et frappa un coup net : oui. — « Le P. Coubé qui est ici a-t-il eu raison de faire des conférences sur le spiritisme et la théosophie ? » — « Oui » — « D'une manière concluante ? » — « Non » (deux coups secs)... On posa alors sur elle un chapelet. Immédiatement elle se livra à des mouvements désordonnés et violents, jusqu'à ce qu'elle eût rejeté l'objet qui lui était odieux. Alors elle se calma graduellement. Quelqu'un lui dit : « Es-tu un esprit ? » — « Oui. » — « Es-tu Satan ? » Oui. — Nous nous regardions tous un peu interloqués. On replaça le chapelet. De nouveau la table s'agitait avec une extrême violence. On eût dit un animal furieux cherchant à se débarrasser d'un dard enfoncé dans sa chair. Elle donnait des coups à droite, à gauche, se cognant contre les personnes, les chaises, les murs, jusqu'à ce que le chapelet fût tombé. Je lui dis alors : « Ainsi tu as peur de la Sainte Vierge ? » Ce fut une explosion de colère... Je m'approchai, je me penchai sur elle, pesant de tout mon poids pour arrêter son mouvement : j'y mis toutes mes forces. Je la sentais frémir et tâcher de me repousser. Elle se démena encore

quelques instants, mais parut domptée. M'étant relevé, je lui dis sur un ton autoritaire : — « Oui, « tu as peur de la Sainte Vierge ? Elle t'a vaincu. « Elle est toute-puissante et ne te craint pas ». Je crus qu'elle allait me sauter à la figure. Je reculai un peu. Elle se mit à marcher sur moi. Elle bondissait et retombait furieuse. Enfin, un de ses bonds fut si violent qu'un des trois pieds du trépied fut cassé et elle tomba à terre. La cassure était nette, en plein bois. On la rafistola tant bien que mal, on la remit sur pied. On continua. — « Quel est celui « qui te rend si furieuse ? » Elle se mit en marche dans ma direction, en se balançant à droite et à gauche, comme une personne ivre. J'allai au fond de la chambre. Elle me suivit et cogna contre moi. Je gagnai l'autre extrémité ; elle revint sur moi en contournant une chaise... Elle ne voulut plus me répondre. Elle s'agitait dès que j'ouvrais la bouche. Mes amis étaient impressionnés au delà de ce que je puis dire. « Il y a de quoi devenir fou ! » me dit l'un d'eux. J'ai suivi tous les détails de cette scène étrange, ému au fond de moi-même, mais gardant tout mon calme, car j'avais conscience de faire mon devoir avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique. J'ai surveillé les attitudes et les gestes de ceux qui m'entouraient. Je le répète, il n'y a eu là aucune machinerie, aucune fraude. Les mains que je ne perdais pas de vue, effleuraient à peine le guéridon. Il n'y a aucune explication naturelle à ces phénomènes. L'idée d'un fluide est pour moi un pur enfantillage. Un fluide gazeux se répand uniformément dans l'atmosphère et ne déplace aucun objet. Il en est de même d'un fluide de nature radioactive, s'il n'est pas capté, canalisé, dirigé sur un

point déterminé. Puis un fluide n'est pas sentimental. Il n'a pas de fureur contre la Vierge. Ma conviction absolue et raisonnée, c'est que c'est un démon qui animait ce meuble et nous parlait par ses mouvements..., tout se passait comme s'il y avait eu une âme dans ce guéridon... »

Il ne niait donc pas certaines manifestations du spiritisme, mais il les attribuait non aux âmes des désincarnés, mais à l'esprit du mal qu'il appelait par son nom : Satan. Dans une de ses conférences, il en fit une évocation saisissante qui souleva l'auditoire d'une intense émotion. La voici :

« Quelle est la place du spiritisme dans le culte du démon ? Il a pour but d'apprivoiser les âmes, de les familiariser avec des esprits, qui sont sans conteste des démons, qui se donnent plus ou moins longtemps pour des âmes humaines, mais qui se démasquent lorsque leurs dupes sont mûres pour les mystères d'iniquité.

« Au début, l'esprit procède comme le tentateur de Jésus, il affecte la piété et cite même les textes sacrés : à la fin, c'est la suggestion infâme : ...*Si cadens, adoraveris me !*

« Le monde rit de ceux qui croient au démon et continue à s'amuser, à chanter son évohé, à danser, à s'étourdir ; mais il ne se doute pas que c'est Satan lui-même qui lui dicte cette attitude. Il saute, il tourne, il valse, comme dans *Faust* :

« *Et Satan conduit le bal !*

« Les spirites nient le diable qui en rit sous cape. Ils font tourner les tables et prétendent recevoir par là les messages de bons esprits. L'Eglise les

condamne, le bon sens les condamne, mais la valse des tablés continue :

« *Et Satan conduit le bal !* »

De prétendus savants discutent sur la vieille philosophie de l'Inde, la plus vide, la plus creuse, la plus puérile, la plus grotesque qu'on ait jamais imaginée, et lui empruntent la doctrine insensée et immorale de la réincarnation :

« *Et Satan conduit le bal !* »

« Un prétendu mystique russe, Raspoutine le corrompu, hypnotise les dames de la cour, parle au nom des esprits, tandis que fermente autour de lui la grande névrose révolutionnaire, tandis que se désagrègent les forces vives d'un immense empire :

« *Et Satan conduit le bal !* »

« Et avec cela, on perd la foi, on se moque de l'Évangile, on se plonge dans le péché, et du péché on tombe en enfer. Or, c'est là surtout que Satan est le maître de la danse infernale, de la ronde infernale, du sabbat infernal, et c'est là surtout que l'infiniment triste flagelle les danseurs et cingle les danseuses, et que se vérifie le refrain ironique et cruel :

« *Et Satan conduit le bal !* »

Après avoir littéralement bouleversé Nice par ses conférences anti-spirites — M. Durandy le constatait dans le *Figaro* — le Père Coubé regagna Paris où il devait prêcher le Carême de 1917 à la Madeleine sur le même sujet : il passionna les Parisiens comme les Niçois. Mais le spiritisme n'était pas le sujet unique de son Carême. Le thème était plus vaste : Le Monde des Esprits, le monde de l'au-delà. Il parla d'abord de Dieu, de la Vierge, des Anges,

des Bons Anges et des Démon, de l'intervention en ce monde des uns et des autres pour nous pousser au bien ou nous entraîner au mal, et par suite, du péché, de la grâce, du monde naturel et surnaturel, ce qui l'amena naturellement au spiritisme. C'était tout l'enseignement de la théologie catholique sur le monde des esprits. On s'écrasa à la Madeleine en 1917, comme en s'y était écrasé vingt ans avant pour les conférences sur « Les Fausses Religions ». Mais si c'est le privilège des grands orateurs qu'on attache une importance capitale aux paroles tombées de leurs lèvres, ce privilège se double d'un danger : trop souvent le public et la presse influencés l'un par l'autre, faussent, dénaturent, pervertissent leurs pensées. C'est ce qui arriva au P. Coubé. Les comptes rendus les plus fantaisistes ayant paru dans différents journaux, on lui reprocha d'avoir fait tourner les tables, de croire aux tables tournantes et ainsi par son exemple et son enseignement de donner faveur et crédit au spiritisme.

Le *Temps* écrivait : « Le prédicateur de la Madeleine traite, devant des auditoires de plusieurs milliers de personnes, des tables tournantes et de leurs craquements révélateurs. On n'avait jamais entendu pareil sermon, du moins en l'église de la Madeleine. L'orateur, il est vrai, juge le spiritisme dangereux pour l'équilibre moral des fidèles, mais il ne nie point ses vertus. On connaît de pieuses gens qui n'avaient jamais vu dans leur guéridon qu'un assemblage de bois, et qui maintenant l'entourent d'égards superstitieux. »

Mal informée, sans doute, sur le véritable sens de ces conférences, la *Croix* fit écho au *Temps*, et on eut la surprise d'y lire ces lignes : « Nous avons

préféré nous taire jusqu'ici au sujet des conférences de M. le Chanoine Coubé contre le spiritisme, qu'on a trouvé le moyen de tourner en réclame pour les tables tournantes... Mieux vaut la série de sermons sur les grandes vérités de la foi que la retraite pascale va sans doute faire aborder partout. »

Le lendemain, remontant dans la chaire de la Madeleine, le P. Coubé commença sa conférence en protestant contre les interprétations erronées de ses prédications. « Depuis le début de ce carême, dit-il, à la lumière de l'Évangile et de la théologie catholique, je n'ai cessé de vous exposer les vérités de la foi, je n'ai jamais prêché autre chose. » La *Croix* insérait alors cette nouvelle note : « A propos d'une prédication. Une allusion que nous avons faite ces jours-ci dans nos pages supplémentaires aux conférences sur le spiritisme données par M. le Chanoine Coubé a causé quelque émotion. Nous nous y attendions certes et notre note faisait elle-même écho à des lettres fort émues. Mais nous tenons à affirmer que les conférences du prédicateur ont été conformes à la théologie la plus saine. Il a condamné et le corps de doctrine dit « spiritisme » et les interrogations de tables tournantes et toutes interventions similaires où l'on retrouve l'action des esprits mauvais. L'Église les interdit, il a montré la haute sagesse de cette interdiction. Dans une ville impressionnable comme la capitale, de telles prédications toutefois agitent l'opinion, ont leur répercussion dans la presse. Et plusieurs grands journaux de Paris ont trouvé le moyen d'insérer à cette occasion des entrefilets qui, somme toute, étaient une réclame pour les tables tournantes. M. le Chanoine Coubé a regretté ce scandale extérieur. Quant à nous, il

était de notre devoir de le signaler et de le blâmer. » De blâmer le scandale extérieur dont le P. Coubé n'était pas responsable, mais non pas la prédication elle-même théologiquement inattaquable.

Tout ce bruit fait autour de ses prédications ne préoccupa guère le P. Coubé qui en avait vu bien d'autres et il trouva sa récompense dans les heureux résultats. Il reçut, en effet, de nombreux pères de famille, des lettres de reconnaissance émues où il était chaleureusement remercié d'avoir fait entendre de si utiles vérités. Cela le consola des incompréhensions et des malveillances.

LI

A GENÈVE

Conférences françaises

L'amour de la France avait dans son éloquence un rôle dynamique, si j'en puis ainsi dire; il le prouva encore à Genève. Donnant une série de prédications du 2 au 9 juin dans l'église du Sacré-Cœur, il fut invité par le Comité du Secours Français à donner le 11 une conférence dans la salle immense du Victoria Hall, et sur la demande qui lui en fut faite, il choisit pour sujet et pour titre : « Notre France ».

Rarement foule si dense envahit le Victoria Hall. On ne trouva pas à se placer dans le moindre recoin. Des galeries suprêmes jusqu'aux premiers fauteuils tout était noir de monde, et du meilleur, puisqu'on y voyait M. Pralon, consul général de France, les représentants de toutes les œuvres françaises de Genève, presque tous les pasteurs entourés de très nombreux prêtres catholiques. Tout en respectant scrupuleusement la neutralité du pays qui l'accueillait avec tant de sympathie, sans dire un mot qui pût être interprété comme une agression injurieuse contre l'Allemagne, il exposa l'idéal de justice et de beauté morale de sa patrie et l'héroïsme avec lequel ses fils avaient défendu la terre sacrée de leurs ancêtres. Les applaudissements de l'auditoire hachèrent d'un bout à l'autre ce discours. Visiblement, ils allaient plus loin que la France, et par-dessus sa tête, ils atteignaient en une protestation frémissante

l'injustice et la barbarie qui l'avaient si souvent attaquée à travers les siècles. Les moindres allusions à la cathédrale de Reims comme à la flèche de Guillaume Tell soulevaient une tempête d'acclamations significatives. Le lendemain, les grands journaux de la Suisse Romande, entre autres le *Journal de Genève*, la *Tribune de Genève*, la *Suisse*, comme le catholique *Courrier de Genève*, rendirent compte dans les termes les plus flatteurs et les plus vibrants de ce bel hommage de leur pays à la France et de l'immense effet produit par la parole de l'orateur.

Le *Journal de Genève* signalait « les enthousiastes et interminables ovations qui saluèrent la conférence ». Et le *Courrier de Genève* terminait ainsi : « Ce fut une inoubliable et vibrante soirée. La salle croulait sous la tempête des applaudissements et des ovations ». Aussi fut-il redemandé pour exalter « le Poilu » et célébrer « la Victoire française » dans deux conférences qu'il donna au Victoria Hall les 14 et 16 janvier 1919, donc quelques semaines après l'armistice, devant des salles toujours aussi bondées et aussi vibrantes. Le P. Coubé dit sa joie de retrouver un immense auditoire aussi fidèle : « Ce m'est une joie et un honneur, dit-il, de me retrouver dans cette noble cité de Genève qui m'a fait, l'été dernier, un si chaleureux accueil. Ce que vous acclamiez le 11 juin 1918, j'ai parfaitement conscience que c'était la France, notre France, beaucoup plus que ma voix... » Après avoir glorifié « le Poilu », il chanta dans sa deuxième conférence « la Victoire française », avec quels accents, avec quel lyrisme ! Il brossa avec une incomparable richesse de couleurs, les divers épisodes de l'épopée sanglante. Enfin 1918 ! Année mystérieuse, énigma-

tique, surnaturelle. A partir du 11 juin, la France marche de victoires en victoires. Le P. Coubé en dit magnifiquement la splendeur. Puis il exalta Foch et Clemenceau : « l'un a été le cerveau, l'autre la volonté énergique. Un seul cœur et deux têtes. » « A peine le conférencier eut-il terminé, écrivait la *Suisse*, que de formidables ovations s'élevèrent. L'ovation se prolongeant, le P. Coubé dut revenir sur le podium pour s'écrier d'une voix vibrante d'émotion : « Je suis touché de cet accueil fraternel « à la France et à son pauvre porte-parole. Et je vous « dis au nom de ma patrie, merci à vous, libre « Suisse, merci peuple de Genève. Vive la Suisse et « vive la France ! »

Une fois de plus, le P. Coubé avait bien travaillé pour la France ; une fois de plus il avait été une « force nationale ». Après avoir pendant quatre ans, de Lyon à Bordeaux, de Brest à Nice, inlassablement jeté l'espérance à tous les échos du pays, le clairon pouvait sonner la Victoire française.

La Revue des Objections

Comme si sa vie oratoire et la rédaction de sa revue mensuelle *l'Idéal* ne suffisaient pas à son zèle apostolique, il fonda en 1920 la *Revue des Objections*, véritable arsenal apologétique et théologique qu'il rédigea seul et fit paraître chaque mois pendant près de dix ans. Dans son premier numéro il définit ainsi sa position : « Il existe plusieurs revues excellentes qui ont rendu et rendront de grands services à la défense de l'Évangile. Le nouveau soldat que nous voulons être se propose de combattre aux côtés de ses aînés, comme un modeste frère d'armes, désireux d'entretenir avec eux de cordiales relations. La présente revue ne fera, croyons-nous, double emploi avec aucune des précédentes. Chacune a sa manière, sa tactique, sa méthode, son style. Nous avons les nôtres que nous tâcherons de rendre dignes de la grande cause que nous avons l'honneur de défendre. Nous nous en tiendrons à l'exposé des preuves de la religion et à la réfutation des objections dirigées contre son dogme, sa morale et son histoire. Nous apporterons à ces études le souci de la plus scrupuleuse orthodoxie, le respect de l'autorité doctrinale, l'amour le plus dévoué de l'Église et des âmes, mais aussi une parfaite courtoisie envers les adversaires de bonne foi dont nous aurons à combattre les opinions. Les armes de lumière ne blessent pas. Ce n'est pas par des coups, mais par

des éclairs, que le glaive de l'esprit remporte ses victoires. »

Le P. Coubé réalisa pleinement son programme et la *Revue des Objections* ne tarda pas à conquérir plusieurs milliers d'abonnés en France et à l'étranger. Certains articles, tels ceux sur la Théosophie, firent sensation et contribuèrent à la large diffusion de la nouvelle revue. De hautes approbations épiscopales vinrent récompenser la science et le zèle de son fondateur. Le Cardinal Amette en avait approuvé la naissance, son successeur le Cardinal Dubois écrivait : « Votre Revue a fait ses preuves, je me plais à le dire. Elle a apporté la solution de nombreux problèmes théologiques, historiques, scripturaires. Et cette solution est conforme à la pure doctrine, à l'histoire impartiale, à l'interprétation la plus authentique de nos saints Livres. Dieu veuille bénir un apostolat qui prolonge et complète si bien celui de votre éloquente parole ! » Prince de la théologie, le Cardinal Billot le félicitait « chaudement de la belle tenue et de l'excellent esprit de la *Revue des Objections* ».

« Votre Revue, lui écrivait Mgr Chollet, est vivante, claire, variée, de nature à rendre de réels services à tous. Je félicite le Chanoine de Cambrai du service qu'il rend à la religion et je le remercie du lustre qu'il apporte au Chapitre de notre Eglise métropolitaine. »

Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, lui témoignait ainsi sa satisfaction : « Vous avez une manière de saisir l'objection, de la disséquer et de la résoudre qui dénote un praticien d'une habileté incomparable. » Le glorieux Cardinal Luçon lui envoyait ses « plus chaleureux encouragements ».

L'éminent Mgr Julien, évêque d'Arras, lui exprimait son admiration : « Il faut être comme vous égal à toutes les tâches difficiles, pour aborder, à la satisfaction des bons juges, des sujets aussi divers qui exigent une compétence presque universelle. »

Enfin la *Presse Associée* appelait la *Revue des Objections* une des revues les plus curieuses du monde catholique ».

Le P. Coubé continua ce labeur écrasant jusqu'en 1929 ; mais ses prédications de plus en plus fréquentes l'obligèrent à suspendre ses publications et il se consacra dès lors uniquement à la chaire et à la tribune.

LIII

Carême à New-York et Conférences au Canada

Le P. Coubé avait déjà beaucoup voyagé. Sans parler de l'Inde et de Ceylan, il avait visité l'Égypte, parcouru les ruines de Thèbes, remonté le Nil jusqu'aux cataractes ; il s'était longuement promené en Syrie et en Palestine, à Constantinople, en Europe Centrale, en Afrique du Nord ; il ne lui manquait plus que de traverser l'Atlantique et d'aller faire entendre la bonne parole dans la ville la plus bruyante, la plus trépidante du monde : à New-York. C'est ce qu'il fit en 1921 en allant prêcher le Carême à la paroisse française de Saint-Vincent de Paul, desservie par les Pères de la Miséricorde. Il prit pour sujet de sa station : « Les Maladies de l'Âme contemporaine », sujet qu'il avait déjà traité à Paris et ailleurs, mais qu'il transforma et adapta à son auditoire franco-américain. Un très nombreux auditoire vint à chaque sermon se presser autour de sa chaire l'entendre flageller les vices de la société et en montrer les remèdes dans le retour à l'Évangile. Un sermon sur le « Veau d'Or » était vraiment d'actualité à New-York et y fit quelque tapage.

En 1921, le Veau d'Or était toujours debout au milieu des foules non seulement juives mais chrétiennes, et ses adorateurs étaient peut-être plus nombreux à New-York qu'à Paris. « Aujourd'hui, dit-il, le Veau d'Or est plus roi que jamais : c'est le maître de l'heure. Il est chanté dans toutes les

langues, adoré dans tous les pays. Il a installé partout son règne et son régime, la ploutocratie, et c'est, avec Astarté, la déesse du plaisir, la dernière divinité des peuples qui ne croient plus au vrai Dieu... Le Veau d'Or est le dieu de la guerre. On se bat pour des mines d'or. On se bat pour des champs de diamant. On se bat pour des puits de pétrole. On se bat pour le Veau d'Or... »

Diverses associations catholiques profitèrent de sa présence à New-York pour lui demander des conférences. Il se donna le malin plaisir de parler devant les membres de « la Famille française » sur « les Dangers et les Erreurs du Spiritisme », sachant bien que ce sujet aurait une particulière importance dans cette ville. C'est, en effet, dans l'Etat de New-York que la famille Fox avait lancé en 1848 le grand mouvement spirite qui devait bientôt déferler comme une vague sur le monde entier et causer d'innombrables ravages de la foi, de la conscience et de la raison. C'est aussi à New-York qu'en 1875, Mme Blavatsky et le colonel Olcott fondèrent la théosophie qui, opposée en apparence au spiritisme, lui a emprunté la plupart de ses dogmes, notamment celui de la réincarnation. Aussi après le spiritisme, s'en prit-il à la théosophie, et les deux conférences obtinrent un succès énorme. L'écho en parvint jusqu'au Canada et M. l'abbé Lavergne, de Québec, vint l'inviter à donner une série de conférences au Canada après son Carême de New-York. Il s'empressa d'accepter, car il avait grande envie de connaître cet admirable pays qui a toujours su garder le parfum et le charme de l'ancienne France en même temps qu'une forte santé morale et religieuse. Québec lui fit une réception magnifique et il y fut salué, comme d'ailleurs dans tout

le Canada, comme un véritable ambassadeur de la pensée française et catholique. Il faut dire que, sans qu'il s'en doutât, le P. Coubé était « classique » au Canada, et j'en trouve la preuve dans un charmant article d'un jeune rédacteur de la *Patrie* de Montréal, dont je cite ces lignes : « En classe de rhétorique, on nous faisait lire les sermons et les discours du P. Coubé. Tandis que la voix tremblante du lecteur s'élevait au milieu d'un religieux silence, nos âmes s'envolaient vers la terre de France pour revivre les immortelles épopées... Mais nous étions loin de penser qu'un jour, le grand orateur viendrait chez nous, nous dire lui-même ce que ses livres nous avaient appris ; nous étions loin de croire que sa parole enthousiaste et vibrante ferait bondir nos cœurs, jeunes comme le cœur de notre Canada. Et pourtant, la chose est arrivée. Il est venu chez nous, celui dont l'éloquence souleva les foules de la France entière. Il est venu et nous l'avons vu tout vibrant, le geste nerveux et rapide, la voix claironnante et souple, le regard sympathique et mobile. Et nous avons senti battre son cœur de prêtre et de Français... Et je suis reconnaissant au P. Coubé de m'avoir donné, à peu de temps d'intervalle, l'indiscible élan qui me l'a fait admirer en classe de rhétorique, et aimer sous notre ciel de Québec ! Il est venu à nous et il nous a servi, avec une délicatesse bien naturelle, un verre du soleil de France ! »

Ah ! que de verres de France il fit boire aux Canadiens en parlant de sa patrie tant aimée, de sa Terre, de son Ame, de sa Libératrice, de sa Littérature, de son Histoire, et cela dans toutes les villes du Canada, aussi bien qu'à l'Université Laval où il fut acclamé et qu'au Club Universitaire de Mont-

réal. Enfin il enthousiasma la jeunesse étudiante au Monument National en lui faisant entendre « La Chanson de l'Idéal ». Et je n'aurai garde d'oublier qu'il fut invité plusieurs fois par les Jésuites à prendre la parole à la salle Loyola.

Parti de Paris en janvier, le P. Coubé n'y rentra qu'en juin, et Jean Guiraud dans un grand article de la *Croix* intitulé « Au Canada » signalait le succès triomphal de cette véritable mission française. « M. le chanoine Coubé revient d'Amérique où il a prêché le Carême à la paroisse française de New-York et fait dans les États-Unis et au Canada une tournée de conférences. Quarante-huit discours en quarantè-six jours, tels sont ses états de campagne. Cela nous prouve combien Américains et Canadiens sont désireux d'entendre une parole française, surtout quand elle réunit, comme celle du Chanoine Coubé, les qualités les plus distinctives de la langue et du génie français... »

Et le succès avait été si grand, que le P. Coubé ne put quitter le Canada, sans une promesse formelle d'y revenir prêcher le Carême en 1925.

Carême à Saint-Honoré d'Eylau

A peine de retour en France, il reprit le chemin de Trouville où, depuis 1916, il prêchait la station estivale à N.-D. de Bon Secours, y ayant succédé à Mgr Bolo. Le début de l'année 1922 le vit de nouveau à Nice où il retrouva les magnifiques auditoires qui avaient accueilli avec tant de faveur ses conférences de guerre. Il donna cette fois quatre conférences à Saint-Pierre d'Arène au profit de l'achèvement de l'église. L'actualité du sujet : la Paix, était aussi pour quelque chose dans cet empressement du public niçois.

De Nice, il se rendit en Alsace où il était invité à donner une série de conférences sur ses « Impressions d'Amérique ».

Et il ne rentrait à Paris que pour monter dans la chaire de Saint-Honoré d'Eylau où il devait donner le Carême sur « La Splendeur du Christ ». Raymond de Nys dans l'*Eclair*, en dessinait un portrait curieux : « N'étaient la robe noire des Jésuites, qu'il porte depuis l'âge de dix-huit ans, son visage aux traits purs de médaille, sa taille plutôt petite, il rappellerait par plus d'un point Lacordaire qui cédait volontiers au goût de l'image forte, violente et quasi brutale ; qui parfois, enclin au sentimentalisme, ne reculait pas toujours devant le bizarre ou le trivial. Comme Lacordaire, le P. Coubé pousse toutes choses au plus haut degré de couleur et de chaleur, mais sa composition est méthodique, ordon-

née, harmonieuse et logique. Et quelle flamme s'en dégage !... Une foule considérable se presse aux sermons du P. Coubé. Les hommes sont nombreux et ils viennent des quartiers les plus lointains. Ce n'étaient pas, évidemment, des aristocrates ni même des bourgeois, ces deux braves types qui venant d'entendre le dernier sermon du P. Coubé, exprimaient leur admiration dans cette formule dépouillée de toute littérature et que nous répétons, toute révérence gardée : « Ah ! celui-là, il vaut le coup !... « C'est un as ! »

Quant à Louis-Martin Chauffier — qui depuis ! — il étudiait dans le *Figaro* l'éloquence du P. Gillet à Saint-Pierre du Gros Caillou et celle du P. Coubé à Saint-Honoré. « L'éloquence de la chaire, qui fleurit superbement aujourd'hui, offre une diversité de formes et de genres, qui témoigne de sa puissance et de la richesse de ses moyens. On ne saurait, à la vérité, comparer au P. Janvier le P. Gillet, et il serait inconvenant — et d'ailleurs vain — de prétendre dresser un palmarès des orateurs et distribuer des prix. Mais si l'on cherche dans l'ordre même de Saint-Dominique des modèles, je ne dirai pas de là flamme oratoire, mais du tour d'esprit de ces deux frères prêcheurs, il semble que le P. Janvier procède plus directement du docteur angélique, et le P. Gillet de saint Vincent Ferrier...

« Une demi-heure plus tard, le Chanoine Coubé parla à Saint-Honoré d'Eylau. Ici, un art plus savant varie les accents et conduit le geste. La voix, âpre, étendue, incisive, souvent aiguë, porte au loin les paroles. L'Abbé Coubé prend pour thème de son sermon une pensée dont il déroule les trois aspects : la résurrection du Christ, gage de la résurrection

des âmes et de la résurrection de l'Eglise. Tour à tour théologien, dialecticien, apologiste, atteignant un lyrisme pathétique souvent et toujours vigoureux ; maître de sa forme et de sa pensée : coloré, chaleureux, violent parfois ; tel nous l'avions connu quand il célébrait durant le Carême « la Splendeur du Christ », tel nous l'avons revu durant ce trop bref discours. On l'a comparé à Lacordaire. Un tel rapprochement ne nous étonne ni ne l'écrase. Et c'est tout dire. »

C'était tout dire, en effet. Et il est intéressant de constater que Martin Chauffier, après Raymond de Nys, comparait à Lacordaire, non le futur maître général des Dominicains, mais l'ancien Jésuite.

C'est encore à Lacordaire que la *Croix de l'Isère* le comparait. Il était venu à Grenoble prêcher la neuvaine du Sacré-Cœur à l'église Saint-André. « C'est la première fois, écrivait la *Croix*, que Grenoble entend cet orateur sacré dont la voix a retenti dans toutes les grandes villes des deux hémisphères. Par plus d'un trait il évoque le P. Lacordaire. Sensible, il est ému et il émeut ; comme le grand dominicain, il aime l'image forte et colorée... »

Après avoir de nouveau prêché la saison d'été à Trouville en y donnant quinze conférences, l'infatigable prédicateur se retrouvait dans la chaire de la jolie église de Saint-Cloud où l'on commémorait le 14^e centenaire de la naissance de ce saint. Fêtes splendides présidées par le Cardinal Luçon, assisté d'un prélat américain, Mgr Busch, évêque de Saint-Cloud des États-Unis. Il était juste que le P. Coubé fût l'orateur de cette fête, n'était-il pas « le panégyriste ordinaire des gloires et des vertus françaises » comme le lui dit aimablement le vénérable archevêque de

Reims ? Il marqua avec force le sens de l'hommage solennel rendu au pieux solitaire qui, fils et petit-fils de rois, immola à l'Esprit les fragiles grandeurs de la chair, prêchant d'exemple au peuple jeune et sauvage dont il aurait pu être l'un des chefs.

Après trois conférences données à Genève sur le Spiritisme, la Réincarnation et l'Hypnotisme, conférences redonnées à Mulhouse, cette année si bien remplie se termina par un beau panégyrique de saint François de Sales donné à Saint-Sulpice pour les fêtes du troisième centenaire de sa mort, sous la présidence de Mgr Chaptal. Il donna dans ce discours un autre aspect de son talent oratoire, avec un mélange de douceur et de feu, prouvant que sa rude éloquence savait s'attendrir et que sa vigueur ne manquait ni de nuances ni de délicatesse.

L'éloge funèbre de Marius Plateau

Un des chefs de l'*Action Française*, l'héroïque Marius Plateau, avait été lâchement assassiné par une jeune anarchiste, fille de basse police, qui bien entendu avait été acquittée par des juges, dignes successeurs de Ponce Pilate. Ce verdict offensa la conscience française, et le service solennel qui fut célébré à Saint-Pierre du Gros Caillou pour le premier anniversaire de sa mort fut une sorte de réparation. Marius Plateau était le neveu d'un prêtre admirable, le chanoine Richard, curé de Saint-Pierre du Gros Caillou. Une foule nombreuse avait envahi l'église et une émotion douloureuse se lisait sur le visage recueilli de tous les assistants. Tous les chefs de l'*Action Française* étaient là ; mais aussi les patriotes, les honnêtes gens révoltés par le verdict infâme et les combattants à qui la justice avait été refusée en la personne du héros de Port-Fontenoy.

A la vérité, la tâche du P. Coubé était assez délicate. En 1924, l'*Action Française* était en lutte avec la politique d'Aristide Briand, et n'était déjà plus en odeur de sainteté sous la nonciature de Mgr Cereetti. Deux ans encore et la foudre romaine allait l'atteindre sans d'ailleurs l'abattre. L'orateur s'en tira avec autant de courage que d'adresse. Il rappela qu'un de nos plus glorieux généraux n'avait pas craint de comparer Marius Plateau au chevalier d'Assas. Montrant à l'ambassadeur des Etats-Unis la citation gravée sur le monument d'un si simple et

si belle inspiration, élevé à la mémoire de Marius Plateau par un grand artiste, son intime ami, l'illustre chef dit : « Lisez ces lignes, Monsieur l'Ambassadeur, et faites-les connaître à vos compatriotes : c'est la citation du chevalier d'Assas. »

L'orateur célébra ensuite l'amour du héros pour la France et il montra en lui le chevalier de Jeanne d'Arc. On oublie trop, même dans certains milieux catholiques, que si nous pouvons célébrer le culte national de Jeanne d'Arc, c'est aux efforts de l'*Action Française* que nous le devons. Le P. Coubé tint à honneur de le rappeler : « Mais il ne lui suffisait pas de défendre l'honneur de Jeanne, il voulait qu'elle parût en triomphe au milieu de ce peuple qu'elle a tant aimé, qu'elle fût acclamée dans nos rues, comme elle le fut à Orléans quand elle y rentra avec sa bannière victorieuse. Il travailla de toute son âme à lui faire rendre un culte public. Aujourd'hui ce culte est reconnu. Jeanne a sa fête nationale. Elle parcourt la capitale en reine, en triomphatrice, au milieu des chants et des fleurs. Mais n'oublions pas à qui nous devons ce succès. Marius Plateau a été un des plus infatigables animateurs de ce mouvement populaire qui a porté notre Sainte nationale jusqu'aux nues. S'il n'avait pas risqué bien souvent de se faire assommer pour elle, nous n'aurions pas aujourd'hui cette joie de pouvoir la fêter en liberté. »

Puis le P. Coubé magnifia le héros de la grande guerre et définit l'idéal politique de Plateau : « Il avait bien servi la France pendant la guerre, il va la servir de nouveau pendant la paix, si tant est qu'on puisse appeler de ce nom la période troublée que nous traversons. La France est toujours me-

née. Les ennemis du dedans donnent la main aux ennemis du dehors. Il lui faut des chevaliers d'Assas toujours prêts à jeter le cri sauveur : « A moi France, « ce sont les ennemis ! » toujours prêts à mourir pour elle. Plateau sera un de ceux-là. Il s'est fait un idéal qu'on peut ne pas approuver, mais dont on ne saurait nier la générosité. Il veut pour la France l'ordre, la justice, la tradition, le respect de l'autorité, la répression de l'anarchie cosmopolite. Il a cru trouver la réalisation de ce beau rêve dans un retour vers le passé. Il veut en faire revivre le nationalisme intégral adapté au temps présent. Avait-il raison ? Avait-il tort ? Je n'ai pas à le dire du haut de cette chaire. Mais ceux-là mêmes qui ne partagent ni ses opinions, ni ses espérances ne peuvent pas ne pas rendre hommage à la droiture et au désintéressement de ses intentions. Il n'a eu en vue qu'une chose : la grandeur de la France. France d'abord ! S'il avait été intéressé, il aurait choisi une autre voie où il n'eût pas trouvé la mort. »

Il s'éleva enfin contre le verdict d'acquiescement de la meurtrière par cette phrase que l'*Action Française* arborait le lendemain en manchette : « L'innocent est dans la tombe et le crime est en liberté. Mais il y a des jugements que la conscience publique réproouve. Il y a des impunités scandaleuses qui ne sont ratifiées ni au tribunal de Dieu ni au tribunal de l'histoire. Ce n'est pas la première fois que le juste est condamné et Barabbas acquitté. Mais le monde adore le Juste et il n'exècre pas moins Pilate que Barabbas. » Et il termina ainsi son émouvant éloge : « Quand un homme meurt pour une grande cause, il ne meurt pas tout entier. Du fond de sa tombe il continue à parler. Et il me semble entendre

la voix de notre chevalier d'Assas nous crier d'aimer de plus en plus le Christ et la France. Repose en paix, ô bon Français, ô bon chrétien, repose dans la gloire, auprès de saint Louis et de Jeanne d'Arc, auprès de Notre-Dame de France et du Christ qui aime les Francs. »

Bon Français, bon chrétien, il y en avait beaucoup comme lui parmi ses compagnons de lutte...

Carême à Montréal
Cent vingt conférences au Canada
Le Frère André

Le 18 février 1925, il s'embarquait au Havre sur *La France* pour le Canada où il devait prêcher le Carême à Montréal en l'église de Saint-Eusèbe de Verceil, sur « Le rôle social de l'Eglise » et donner dans tout le Canada une longue série de conférences. Il était heureux d'aller retrouver au delà des mers une nouvelle France qui avait gardé les vertus de l'ancienne sans en prendre les défauts. Taine avait raison de dire que le Canada français, c'était en quelque sorte la France de l'ancien régime, celle d'avant la Révolution, qui continuait à évoluer. Si grand avait été son succès en 1921, qu'il fut reçu et accueilli triomphalement. Une foule de notabilités ecclésiastiques, littéraires, de journalistes l'attendaient.

Le 1^{er} mars, il commençait sa station de Carême et voici le salut adressé au prédicateur par le distingué curé de Saint-Eusèbe, M. l'abbé Dupuis : « En 1844, dans un discours célèbre, à la Chambre de Paris, Montalembert disait : « La chaire chrétienne « a toujours été une des gloires les plus pures de « la France, même au point de vue intellectuel et « littéraire. » Grâce à vous, Monsieur le Chanoine, cette parole est encore vraie en 1925. Laissez-moi vous dire combien nous sommes heureux de vous posséder au milieu de nous. En vous, nous saluons

la France, mère toujours aimée. N'êtes-vous pas un de ses fils les plus illustres ? En vous, nous saluons l'Eglise. Vous êtes l'un de ses apôtres les plus intelligemment dévoués et les plus ardemment aimés. Soyez trois fois le bienvenu au milieu de nous. Puisse nous, à votre école, groupés autour de cette chaire, aimer encore davantage cette belle langue française que nous gardons depuis trois siècles avec un soin jaloux. Puisse nous surtout aimer encore plus, d'un amour profond, cette Eglise dont vous allez nous dire le rôle social, toujours si bienfaisant, au cours de ce Carême. »

La *Presse* de Montréal constatait que « la personnalité du P. Coubé avait attiré une foule comme jamais ce temple n'en avait réuni. Et la foule était encadrée par l'élite intellectuelle de Montréal ; des ecclésiastiques d'abord, Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert, qui présidait, les supérieurs de plusieurs grands ordres, un grand nombre de scolastiques de la Compagnie de Jésus ; puis les échevins de la ville, les consuls de Colombie, du Chili, etc. Il exposa, au cours de ce Carême, toute la doctrine sociale de l'Eglise, à la lumière des encycliques pontificales. Et dès le premier sermon sur « La Dignité du Travail et des Travailleurs » l'auditoire fut conquis.

Il serait oiseux d'analyser ces prédications de carême et impossible de citer les 120 discours qu'il donna en 120 jours. Je signalerai cependant le discours qu'il prononça à Farnham au Congrès des Chevaliers de Colomb sur : « Christophe Colomb, homme d'idéal et homme d'action », discours qui déchaîna un véritable enthousiasme et dont je citerai l'ardente péroraison. « Que votre pensée apostolique, liée à celle de

vos frères des Etats-Unis, rayonne sur toute la terre conquise par le navigateur de 1492. Par l'immensité de vos désirs et la catholicité de votre idéal, soyez vous aussi des conquérants. Combattez le matérialisme, la soif de l'or et des plaisirs. Apportez à la réalisation de votre idéal apostolique l'énergie de volonté que d'autres apportent aux gigantesques efforts de l'industrie. On a dit que le mot impossible n'est pas français ; mais il n'est pas davantage américain. Rien n'est impossible à une grande nation qui a de l'intelligence et du cœur. Vous percez les isthmes et les montagnes, vous volez à la conquête des pôles. Vous faites des miracles pour conquérir la terre à la civilisation ; faites-en aussi pour la conquérir à la religion, mère et gardienne de toutes les civilisations matérielles et morales. Un magnifique avenir est réservé à la race canadienne. Vous avez conquis l'Est de cette terre dans votre belle province de Québec. Cinglez maintenant de plus en plus vers l'Ouest qui vous tend les bras, vers les immensités qui vous appellent, comme Colomb cinglait vers les îles occidentales. Votre foi doit, comme le soleil et comme Christophe Colomb, se diriger vers l'Ouest et y conquérir de nouvelles terres au Christ. Comme votre patron, plantez partout la croix. Plantez-la sur les champs de blé qui ondulent là-bas à perte de vue, au sein de ces forêts que vos pères ont fait reculer avec la barbarie devant la civilisation chrétienne ; plantez-la sur ces mines d'or qui semblent jaillir sous vos pas, et jusque sur ces glaçons des terres arctiques que le soleil catholique fera fondre avec les glaces des cœurs. En avant, Messieurs, avec l'idéal et la volonté de Colomb, pour Dieu et pour les âmes, en avant ! »

La presse canadienne faisait écho à ses prédications quotidiennes et rendait hommage à son labeur écrasant. Il donna une grande conférence d'adieu à la salle académique Saint-Sulpice où se pressaient toutes les notabilités du monde politique et religieux. Pendant une heure trois quarts, il chanta les beautés de la langue française et encouragea les Canadiens Français à parler leur langue maternelle, à la chérir, à la cultiver.

Et M. l'abbé Dupuis adressa alors au P. Coubé cette éloquente allocution d'adieu dans laquelle il se fit l'interprète de l'admiration et de la reconnaissance générales :

« Monsieur le Chanoine et vénéré Ami,

« Dans quelques heures vous allez nous quitter. Dès l'automne dernier, nous nous préparions à vous recevoir. L'attente a été douce, pleine de promesses. Vous êtes arrivé. Ces promesses vous les avez tenues au delà de nos vœux. Avant votre départ, permettez-moi de vous dire, encore une fois, un cordial merci pour le bien accompli dans ma paroisse. Vous vous y êtes dépensé sans compter. Vous avez prêché, seul, nos quatre grandes retraites, et chaque dimanche du Carême, vous nous avez donné de substantielles leçons sur les droits et les devoirs des ouvriers. Votre zèle est allé plus loin. Vous avez rayonné partout. A Montréal vous vous êtes fait entendre dans un grand nombre de nos églises et de nos communautés religieuses. A trois reprises différentes, vous avez été appelé à Québec, le château fort de la langue et de la foi. Vous avez été applaudi à Lévis, à Montmagny, à Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe, à Farnham, à Granby, à Joliette... Partout vous avez

porté la bonne parole et fait aimer davantage le verbe français. Et ce soir, vous venez faire vos adieux en cette salle Saint-Sulpice, où déjà, huit fois au cours des dernières semaines, la population de Montréal est venue vous entendre et vous acclamer. Au nom de cette population qui vous est restée si fidèle, je tiens aussi à vous dire merci. Me permettez-vous d'ajouter encore un mot ? Ce qui a donné une valeur encore plus grande à votre parole, ce sont vos nobles exemples. Le vieil adage reste toujours vrai. Les paroles émeuvent un instant et s'envolent, les exemples demeurent et entraînent. Pour moi, la plus forte leçon que vous nous avez donnée, votre discours le plus éloquent : c'est votre vie édifiante de prêtre et d'apôtre ; c'est votre culte pour l'étude ; c'est votre travail régulier, assidu, constant, persévérant, que rien n'en trave ; c'est votre enthousiasme toujours rajeuni pour prêcher l'Évangile, l'Église et sa doctrine ; c'est votre amour intelligent et si sincère, pour les deux Frances, la vieille et la jeune, la vôtre et la nôtre, qui en réalité n'en font qu'une. Ces hautes vertus sont plus persuasives pour moi que vos chefs-d'œuvre oratoires les mieux réussis et vos péroraisons les plus enflammées.

« Bientôt vous serez en France. Vous lui direz que nous l'aimons comme une mère. Vous lui direz que notre cœur bat à l'unisson du sien. Vous lui direz qu'ici, sur les bords du Saint-Laurent, nous savons apprécier, reconnaître et acclamer ceux de ses fils qui, comme vous, constituent son honneur, sa consolation et sa gloire. »

Et l'assistance entière se leva pour acclamer une dernière fois le soldat du Christ et le véritable ambassadeur de la France.

Je m'en voudrais de terminer le récit de ce triomphal voyage au Canada, sans signaler une touchante visite qu'il fit avant son départ au frère André, inconnu en France, mais qui est un de ces hommes que Dieu semble avoir marqués de leur vivant du sceau des miracles. Pauvre religieux, illettré, simple frère portier pendant quarante ans, il a fondé à Montréal en l'honneur de saint Joseph, un pèlerinage qui est en passe de devenir aussi populaire en Amérique que Lourdes l'est en Europe. Les guérisons s'y multiplient, dont certaines sont humainement inexplicables. Le P. Coubé désira visiter le sanctuaire de Saint-Joseph. A peine arrivé, il fut aussitôt invité par les Pères de la Sainte Croix à y prêcher incontinent le panégyrique du saint. Il accepta avec joie. Un sermon de plus n'était pas pour lui faire peur. Il a raconté dans *l'Idéal* (juillet 1925) avec une exquise humilité ce sermon et cette visite. Je lui laisse la parole :

« J'ai prêché dans la crypte bondée de pèlerins. Ma pauvre parole s'est envolée, mais saint Joseph sait, comme le Bon Dieu, faire quelque chose de rien. Plaise à Dieu que quelques-uns de mes pieux auditeurs dont aucun n'était venu pour moi, car mon sermon n'avait pas été annoncé, y aient puisé un redoublement de confiance envers le Père nourricier de Jésus !

« Mais le souvenir le plus doux que je garderai de ce pèlerinage sera ma visite au frère André. Aucun homme ne m'a produit une aussi vive et aussi profonde impression. J'ai cru voir le curé d'Ars et entendre saint Joseph. C'est un bon petit vieillard, un peu ridé comme il convient à un octogénaire, avec un bon sourire, la figure ouverte d'un enfant

et un regard candide où il y a du ciel. J'ai pu causer seul à seul avec le cher frère. Je lui ai recommandé tous ceux que j'aime. Je l'ai prié de demander pour moi à saint Joseph une seule chose : que j'aie un jour au ciel. Il a paru étonné, je crois même, un peu ému de cette demande. Un sourire de bonté l'a illuminé ; son regard est devenu très doux, presque compatissant. Il m'a promis de prier à cette intention, et je suis sorti en pleurant délicieusement. Frère André, si vous mourez avant moi, n'oubliez pas au ciel le pauvre pèlerin qui s'est trouvé très petit devant vous et qui avait bien envie de recevoir votre bénédiction... »

Cette scène jette une vive lueur sur sa belle âme sacerdotale. Loin d'être grisé par les succès, il retrempait son âme dans l'humilité. Quand je le vis, à son retour, et que je m'informai de ce qui l'avait le plus frappé au Canada, il me regarda en souriant et je l'entends encore me répondre simplement : « le frère André ! »

A Woonsocket et à Chicago

En février 1926, le P. Coubé repartait en Amérique pour la troisième fois, invité à prêcher le carême à Woonsocket, en Nouvelle-Angleterre, qui est un îlot de langue française dans l'immense république où l'on ne parle qu'anglais. Ce nom de Nouvelle-Angleterre ne figure plus dans nos géographies ; il a été remplacé par celui des Etats dont se compose cette région. Il est cependant parfaitement historique. L'année précédente, après son séjour au Canada, il avait été invité à donner des conférences à Woonsocket et à Worcester, deux des centres franco-américains les plus sympathiques de la Nouvelle-Angleterre, et où il put constater que ses nombreux auditeurs parlaient le français de Montréal et de Québec. A la suite de ces conférences, Mgr Dauray, l'apôtre vénéré de l'Eglise catholique franco-américaine, lui demanda de revenir en 1926 donner le Carême dans sa belle église du Précieux Sang. Pour accepter, il lui fallut se dégager d'un carême promis à une grande paroisse de Paris. Le curé voulut bien lui rendre sa parole et il se trouva ainsi libre de se rendre à l'invitation de ses amis d'Amérique.

Chaque année, après Pâques, Mgr Dauray avait coutume d'inviter le prédicateur français de N.-D. de Montréal à venir donner deux conférences à Woonsocket, avant de retourner en France. Mais c'était la première fois qu'il faisait venir un prédicateur français pour y donner le carême. Faisant écho à

l'admirable Encyclique du Pape Pie XI, le P. Coubé prit pour sujet : « La royauté de Jésus-Christ ». Comme il l'avait fait, après son Carême de Montréal, il donna après celui de Woonsocket, de nombreuses conférences en Nouvelle-Angleterre. Il y avait là pour un prêtre français une mission extrêmement intéressante. Outre le bien fait aux âmes, il s'agissait aussi de l'intérêt et de l'honneur de la France dont il était utile de faire entendre là-bas autre chose que les tristes échos parlementaires. C'est ainsi qu'il donna une conférence au magnifique collège de l'Assomption, à Worcester, dont il présida aussi la distribution des prix. Ses jeunes auditeurs goûtèrent l'idéal de jeunesse, d'apostolat catholique qu'il leur proposait et ils le prouvèrent par des « bans » à l'américaine, des « Ras » c'est-à-dire des hourras à faire trembler le collège. Il en fut de même au Collège du Mont Saint-Charles à Woonsocket. A Boston, il fut l'hôte de l'Université Harward et « il y présida un immense banquet franco-américain, au cours duquel il prononça un véritable discours-programme salué par des acclamations de l'auditoire » (*La Croix*). Etant en Amérique et membre du Conseil permanent des Congrès Eucharistiques Internationaux, il se devait d'assister à l'extraordinaire Congrès Eucharistique de Chicago. Il ne comptait pas parmi les orateurs officiels qui furent tous choisis dans l'épiscopat. Toutefois, le jour même de son arrivée à Chicago, invité à un grand banquet, il fut prié, à l'heure des toasts, de prendre la parole. Dans une étonnante improvisation, il retraça l'histoire de Chicago, une des métropoles mondiales du commerce, de l'industrie et de la finance, triomphe du travail fécondé par l'intelligence et la volonté humaines,

et il mit en lumière que Chicago qui semblait une ville vouée au matérialisme, devenait pendant ces cinq jours du Congrès une ville mystique ; il montra la matière faisant silence devant l'idée, ou plutôt la renforçant et l'exaltant : « L'idée, dit-il, soulève tout un peuple dans une immense communion de foi et d'amour. La matière jette ses dollars sur le passage de l'Hostie, pour que tout soit splendide, digne de Dieu et de l'Amérique. »

En Nouvelle-Angleterre, comme à Chicago, une fois encore, par ses prédications, par ses discours, il avait rehaussé le prestige de la France.

L'Ombre

L'ère héroïque était close. Les grandes batailles étaient terminées. Le clairon n'avait plus à sonner la charge contre un ennemi qui digérait tranquillement ses victoires laïques ; il dut contenir ses frémissements intérieurs, l'heure n'était plus à la résistance, elle était à la conciliation. Une sorte d'armistice était conclu sur le terrain mouvant de la tolérance et du libéralisme. Aussi, sans que son courage fût entamé, sans que ses moyens oratoires fussent diminués, la grande voix du P. Coubé retentit dès lors avec moins d'éclat, en France du moins, sauf dans quelques cas exceptionnels que je signalerai au passage.

Au reste, d'autres étoiles s'étaient levées au firmament de la chaire. Le P. Sanson, inconnu avant la guerre, montait tout à coup au zénith et allait triompher — pour peu de temps il est vrai — à Notre-Dame. Un autre oratorien, le P. Dieux, connaissait lui aussi les plus grands succès. Chez les Jésuites, le P. Doncoeur et le P. Lhande acquéraient une juste célébrité. Chez les Dominicains, le P. Padé — mort récemment — et le P. Gillet maintenaient haut le sceptre des Frères Prêcheurs. La foule, comme la gloire, est femme : elle est capricieuse. Elle se détourna un peu de celui qu'elle avait tant aimé et tant admiré, attirée par la renommée, justifiée d'ailleurs, des nouvelles étoiles.

L'amertume, encore moins la jalousie, ne pénétra

pas dans son cœur ardent et généreux. Il trouvait tout naturels les succès de ses jeunes rivaux et il y applaudissait sincèrement. Mais peu à peu, l'athlète de la chaire entra dans une zone d'ombre d'où il ressortit de temps à autre dans une trouée lumineuse.

A l'Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil

L'Œuvre d'Auteuil a adouci, illuminé les dix dernières années de sa vie ; elle a été pour lui un réconfort, un honneur, une consolation. Grâce à elle, en effet, par l'éclat des prédications qu'il y a données, il a été maintenu sur le plan de l'actualité religieuse. Au lieu d'examiner ses prédications d'Auteuil, échelonnées sur plusieurs années, il m'a semblé préférable de les grouper toutes dans ce chapitre.

Depuis 1924, la fête d'été de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus était célébrée solennellement dans les jardins de l'Œuvre d'Auteuil, au milieu d'une affluence croissante. En 1924, l'orateur de la fête avait été le P. Martin, supérieur des Missionnaires diocésains de Vendée ; en 1925, M. le Chanoine Bouvet, ancien chapelain de Pontmain ; en 1926, le P. Lhande ; en 1927, le P. Janvier. Le Cardinal Dubois présida la fête de 1928 et le P. Coubé prononça le panégyrique traditionnel devant 25.000 personnes. Il prouva qu'à 70 ans il n'avait rien perdu de ses dons oratoires et il connut ce jour-là un des plus beaux triomphes de sa carrière. Un de nos amis communs, le grand poète Jean Suberville, m'écrivait : « Pends-toi ! Le P. Coubé a triomphé, nous l'avons applaudi dix fois, et tu n'étais pas là ! » Le soir, présidant le banquet qui réunissait les nombreuses notabilités religieuses et civiles qui avaient assisté à cette belle fête, le Cardinal Dubois déclarait dans son allocution que le P. Coubé avait

prononcé le plus beau panégyrique de sainte Thérèse qu'il avait jamais entendu. Et, ajoutait-il avec humour, Dieu sait si j'en ai entendu ! »

Plutôt que d'en citer des extraits, je préfère renvoyer mes lecteurs désireux de lire ce chef-d'œuvre d'éloquence sacrée, à l'Œuvre d'Auteuil où il a été édité et où il est encore en vente.

Ce triomphe lui valut l'affectueuse amitié de l'admirable Père Brottier, l'apôtre du Continent Noir, l'aumônier légendaire, devenu Directeur de l'Œuvre d'Auteuil. Aussi le redemanda-t-il bien souvent, et le P. Coubé devint un des prédicateurs attitrés du sanctuaire parisien de sainte Thérèse.

Il y revenait en 1931 pour l'inauguration des grandes orgues et il chantait éloquemment le roi des instruments qui réunit dans une symphonie grandiose les voix de la nature, les voix de l'âme, les voix du ciel, toutes les voix qui saluent le Créateur. En cette même année 1931, il était en septembre le prédicateur du Triduum préparatoire et de la Fête de sainte Thérèse. François Veillot, dans un grand article de la *Croix*, annonçait ces prédications : « Le célèbre orateur, un des maîtres de la pensée catholique et de la parole française, a choisi pour thème de ses discours un sujet qui tout à la fois s'alimente à la doctrine et à l'esprit de la sainte. Il étudiera et il éclairera le problème de la paix, à l'école de sainte Thérèse. Nul doute que sur cette question capitale et brûlante, la collaboration de son intelligence nourrie de science théologique et de son cœur vibrant de toutes les émotions de l'âme contemporaine, ne présente des solutions capables de guider les campagnes des catholiques qui entendent et respectent la parole de Dieu. »

Il redonnait encore le même Triduum en 1933, et avec un à-propos qui était un de ses charmes, il choisissait cette fois un sujet malheureusement très actuel : La Crise : la Crise de la Foi, la Crise de la Morale, la Crise de l'Autorité, la Crise de la Paix. Cascades de crises qui déversaient leurs eaux troubles les unes sur les autres. Et il donnait lui-même dans la *Croix* un aperçu des idées qu'il se proposait de développer au cours de ces quatre journées. Du très élogieux compte rendu de la *Croix* j'extrais ces lignes : « Se plaçant en face de la Crise, le Chanoine Coubé en expose les remèdes. Il brosse un tableau pathétique et saisissant du désordre universel. D'un puissant coup d'œil, embrassant les différents peuples affectés par cette crise et définissant en termes de feu les erreurs et les violences qui caractérisent chacune de ces nations, le Chanoine Coubé a montré les abîmes où leur révolte entraînerait le monde. Ce discours frémissant de tableaux tragiques s'est couronné d'un hymne admirable en l'honneur de la sainte de Lisieux. »

Sous ce titre : « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et les Crises du temps présent », le P. Coubé fit paraître l'essentiel de ces quatre discours dans un livre paru chez Flammarion, mais sous la forme d'un ouvrage complètement refondu, transformé et agrandi. Il terminait ainsi sa préface : « L'écriture et la documentation en sont neuves : elles n'ont gardé du texte primitif que quelques lambeaux et aussi une tonalité oratoire à laquelle, malgré le conseil de Verlaine, je n'ai pas cru devoir « tordre le cou », sous peine de n'être plus moi-même... » Ce très bel ouvrage fut son dernier ; c'est en quelque sorte son testament spirituel.

Le 28 février 1936, le P. Brottier rendait à Dieu sa grande âme, embaumée par la charité et sanctifiée par la souffrance. Le P. Le Retraite qui lui succéda à la direction de l'Œuvre d'Auteuil, maintint au P. Coubé l'amitié du P. Brottier et, continuant la tradition de son prédécesseur, l'invita à donner le discours à l'occasion du 70^e anniversaire de l'Œuvre et à prononcer l'éloge funèbre du P. Brottier devant un auditoire d'élite dans lequel on remarquait le général Gouraud venu saluer son ancien compagnon d'Afrique, Henry Bordeaux et Georges Lecomte, de l'Académie française, les députés et conseillers municipaux du 16^e arrondissement et de très nombreux ecclésiastiques. L'éloge funèbre prononcé par le P. Coubé fut digne du héros qu'il célébrait et il rappela avec éloquence l'admirable vie du Père tant regretté. Le *Courrier d'Auteuil* en rendait ainsi compte : « Après la messe, le Chanoine Coubé monte en chaire pour prononcer l'oraison funèbre du P. Brottier. Pendant une heure, avec une précision, une éloquence, une noblesse de langage, une force incomparable, l'éminent orateur suit pas à pas la vie de cet homme qui fut un missionnaire intrépide, un aumônier héroïque, un administrateur génial, un père d'orphelins au cœur compatissant. Que n'ai-je la plume d'un Chateaubriand pour chanter ici à mon tour les louanges du Chanoine Coubé qui a si magnifiquement chanté celles de son héros. » Cher Père Brottier ! Il aimait beaucoup le P. Coubé, il estimait son cœur ardent et apostolique, il admirait son éloquence, mais il ne se doutait pas que son ami, âgé de 78 ans, prononcerait son oraison funèbre !

Enfin, le P. Le Retraite avait encore invité le pré-

dicateur aimé à prêcher le Triduum et la fête de sainte Thérèse en septembre 1938...

Mais le P. Brottier et le P. Coubé chantent maintenant au ciel les louanges de sainte Thérèse et la supplient de continuer sa pluie de roses sur l'œuvre admirable des Orphelins-Apprentis d'Auteuil.

Le Centenaire de Chaptal

Le 21 août 1932, la charmante ville de Mende était en grande liesse. Elle fêtait un illustre enfant de la Lozère : Chaptal ; elle célébrait le premier centenaire de sa mort. Fêtes officielles, civiles et religieuses. Le ministre de l'Éducation (P) Nationale (P) M. de Monzie, présidait. Les fêtes commencèrent par une grand'messe pontificale à la cathédrale et le panégyrique du grand savant fut naturellement prononcé par son arrière-petit-fils, le P. Coubé.

Tous les discours prononcés en ce jour furent réunis dans un volume édité à Mende sous ce titre : « Chaptal, les Fêtes de son Centenaire ». Lisons :

« Le P. Coubé, l'une des gloires de l'éloquence religieuse de son temps, a prêché dans toutes les cathédrales de France, sauf une, celle de Mende. Mais la cathédrale de Mende n'a rien perdu pour attendre. Ah ! le beau sujet pour le petit-fils du grand Chaptal. Le P. Coubé laissa parler son cœur avec toute la puissance de son éloquence. Dans le panégyrique de Chaptal, le P. Coubé fut grand, émouvant, magnifique... »

Voici un passage de l'exorde :

« Les brillantes cérémonies civiles et religieuses qui se déroulent aujourd'hui dans cette ville de Mende, le monument que vous avez élevé à votre compatriote et que le gouvernement français, représenté par l'un de ses ministres, va inaugurer tout

à l'heure, la présence dans ce vaste vaisseau de membres éminents de l'Académie des Sciences et de nombreuses sociétés savantes, montrent que si Chaptal a beaucoup aimé son pays natal, son pays natal le lui a bien rendu, et qu'un siècle écoulé depuis sa mort n'a pas altéré, loin de là, la pieuse affection du Gévaudan pour son illustre enfant. Invité par une délicate attention de votre évêque à rappeler dans cette église la mémoire d'un aïeul très cher, qui s'est tendrement penché sur le berceau de ma mère, sa petite-fille, et a pris soin de ses dix premières années, je voudrais, Messieurs, oubliant les liens du sang cependant si doux et si forts et m'élevant à des pensées plus hautes, plus dignes de cette chaire chrétienne et des grandes causes que Chaptal a aimées, vous présenter un des aspects les plus sympathiques de sa riche nature. Des voix éloquents feront tout à l'heure passer devant vos yeux le savant, le chimiste, le réalisateur génial qui appliqua le premier sur une vaste échelle la science moderne aux arts, à l'industrie et à l'agriculture, l'homme d'Etat, premier ministre de Napoléon, réorganisateur économique de la France, celui que Stendhal, Taine, Brentano et bien d'autres écrivains ont appelé le Colbert du XIX^e siècle. Pour moi, je voudrais évoquer seulement sa pensée et son œuvre religieuse dans leur rayonnement charitable et patriotique, car ce sont assurément, aux yeux de Dieu, de l'Eglise et de votre chrétienne population, ses meilleurs titres de gloire... Il a voulu revivifier et regrouper les forces spirituelles de la France qu'il appelait « les causes morales éternelles » qui sont la vie des nations et sans lesquelles la société va aux abîmes. Il a voulu cristalliser en des

institutions durables, autant que peuvent l'être les choses humaines, ces impondérables que dédaignent les esprits superficiels et qui cependant soulèvent et gouvernent le monde, parce qu'ils émanent de l'Esprit de Dieu... En m'invitant à prendre la parole dans votre cathédrale, Votre Excellence s'est sans doute souvenue que le jeune Chaptal y avait jadis servi la messe et chanté d'une voix qu'on disait belle et agréable. C'est aussi le même Dieu que son petit-fils va essayer de chanter, d'une voix moins fraîche et moins pure sans doute, mais avec la même foi qu'il lui doit ainsi que la vie, et qui vaut mieux que la vie. »

Et avec une éloquence émue, avec adresse aussi, car les personnages officiels étaient présents à la cérémonie, il montra Chaptal réorganisant dans tout le pays le régime des hospices et des hôpitaux et y rappelant les Sœurs de Charité, secourant ainsi des multitudes de malheureux ; il loua l'œuvre scolaire du ministre qui peupla les écoles d'excellents instituteurs et parmi eux les Frères de saint Jean-Baptiste de la Salle, par là ouvrant largement les chemins d'une vie honnête et intelligente à d'innombrables enfants du peuple ; il exalta enfin celui qui rétablit à Orléans les fêtes de Jeanne d'Arc supprimées par la tourmente révolutionnaire et, par là, éleva et glorifia le patriotisme français.

Après avoir assisté à l'inauguration du monument de Chaptal qui se dresse à l'ombre de la cathédrale, le P. Coubé fut l'invité du grand Banquet officiel au cours duquel, au nom de la famille Chaptal, il prononça une allocution, remerciant les comités organisateurs, la Municipalité, le Ministre, de tout ce qui avait été fait pour glorifier la mémoire de

celui qui fut une pure gloire de la science française.

Cette allocution brillante et spirituelle frappa beaucoup, je l'ai su, M. de Monzie qui aurait été bien inspiré en mettant ce jour-là un petit ruban rouge sur la soutane du petit-fils de Chaptal. Il est vrai que le P. Coubé ne sollicite jamais une faveur et ne confondit jamais les honneurs et l'Honneur.

LXI

Dernières Conférences

La zone d'ombre dont j'ai parlé s'expliquait aussi par les séjours prolongés du Père Coubé en Amérique et en province. On est vite oublié à Paris. C'est pourquoi je me fis une joie de lui organiser, de 1927 à 1936, une série de conférences qu'il donna, à la Salle de Géographie.

Je signalerai trois conférences qui attirèrent une grande affluence, sur « Louis XVI », Marie-Antoinette » et « Louis XVII ». Il étudia le Roi martyr et posa cette question : Louis XVI peut-il être canonisé ? « L'orateur, écrivait *Excelsior*, qui garde dans sa 77^e année une parole ardente, répond en historien et en théologien. Il expose avec vigueur la thèse doctrinale. Louis XVI a été supplicié en haine de la foi. Considéré comme martyr, on peut l'élever sur les autels. » Et dans *Excelsior* toujours, Jean Bernard, confondant l'abbé Courbe, mort depuis plusieurs années, avec l'abbé Coubé, écrivait gravement : « Une des figures les plus originales et les plus respectées du clergé français, le Chanoine Coubé, fait en ce moment des conférences historiques qui sont très applaudies, même par les mondains. Le P. Coubé, qui a soixante-dix-sept ans, est entré un peu tard dans les ordres. Marié de bonne heure, il eut, assure-t-on, treize enfants, et ce n'est que devenu veuf qu'il alla au séminaire... » !! C'est ainsi que l'on écrit l'histoire, mais cette progéniture inattendue et tardive, plongea le P. Coubé dans une douce hilarité...

— A l'Université des *Annales* :

Comme chaque année, le Père Sanson devait donner une conférence à l'Université des *Annales*. La maladie l'empêcha de donner celle de 1935, annoncée sous ce titre : « Prière et Musique ». Et c'est au P. Coubé que Mme Yvonne Sarcey fit appel pour remplacer l'ancien triomphateur de Notre-Dame. Le P. Coubé qui donnait une série de douze conférences à Amélie-les-Bains, n'hésita pas à venir donner cette conférence à Paris entre deux autres données dans la station pyrénéenne. Il parlait le mardi à Amélie, le mercredi soir il était à Paris ; le jeudi il donnait sa conférence aux *Annales* à 3 heures, il la répétait à 5 heures, selon l'usage. Le soir même il reprenait le train pour Amélie où il arrivait juste à temps pour remonter en chaire le vendredi à 2 heures. Performance oratoire stupéfiante pour un prédicateur de 78 ans !

Aux *Annales*, il obtint un très grand succès et il fut applaudi par un auditoire très panaché où Israël était assez bien représenté. Les descendants des douze tribus ne furent pas les derniers à applaudir le P. Coubé qui parla avec une magnifique poésie de la synagogue, de ses chants et de ses prières. Cette conférence parut dans *Conferencia* du 1^{er} août 1935.

Enfin le cycle de ces conférences se termina en 1936 avec « Le Racisme Allemand et la Race Aryenne », suivi du « Racisme Allemand et la Race Juive ». Ce furent les dernières conférences qu'il donna à Paris.

J'avais l'intention de lui faire recommencer un nouveau cycle en 1938... La Providence en a décidé autrement.

LXII

1937

La Dernière Année

Encore que dans sa longue carrière il eût fourni déjà un effort intellectuel et physique semblable, il peut paraître surprenant qu'il ait pu le renouveler à 80 ans, sans aucune fatigue du moins apparente, mais au contraire avec un allant, une vitalité qui tenait du prodige.

C'est à Amélie-les-Bains qu'il commença l'année par une série de douze conférences données du 11 au 27 janvier, coupées par un discours donné le 12 à Perpignan sur : « Où va la France ? » et présidé par Mgr l'Evêque. Quittant la chaire d'Amélie-les-Bains, il n'eut que le temps de regagner Paris pour prêcher l'Adoration Perpétuelle à Saint-Thomas d'Aquin les 29, 30 et 31, et à Saint-Léon les 1^{er}, 2 et 3 février.

Le 10, il commençait son dernier Carême qu'il donnait dans trois paroisses : à Saint-Germain des Prés, à Saint-Louis en l'Isle et à Saint-Maurice de Bécon-les-Bruyères ; il prit comme thème de cette triple station quadragésimale : « L'Ame contemporaine », totalisant pendant ce carême 82 sermons !

En avril, au Sacré-Cœur de Montmartre, il donnait le 10 un sermon pour « La Semaine de Bonté » sous la présidence du Cardinal Verdier. Le lendemain 11, il remontait dans la même chaire, prêchant

le pèlerinage de la paroisse Saint-Léon. Et ce même jour il donnait deux sermons à Clichy pour la fête de saint Vincent de Paul.

Le mois de mai ne lui laissa pas une minute de répit, puisqu'il prêcha le mois de Marie à Saint-Thomas d'Aquin, à Saint-Pierre du Gros Caillou et à Bécon-les-Bruyères, donnant en même temps une retraite de première communion à Savigny-sur-Orge. Aussi m'écrivait-il le 19 de ce mois : « Je suis écrasé de besogne. Demain jeudi 3 sermons à Savigny à 8 heures et demie, 10 heures et 14 heures, puis sermon à Saint-Thomas d'Aquin à 17 heures et demie. Vendredi mêmes sermons à Savigny et au Gros Caillou à 20 heures 30. Samedi comme jeudi, Savigny et Saint-Thomas. Dimanche 10 heures, sermon à N.-D. de Lourdes, rue Pelleport, puis Savigny à 15 heures ; enfin Saint-Thomas à 17 heures et demie. Vous ne me trouveriez pas chez moi cette semaine ; je suis dans le métro, en autobus, en chemin de fer et en chaire. »

Le mois de juin illumina sa dernière année, lui apportant une grande joie et une grande consolation. Depuis de longues années, il n'avait pas été appelé à Paray-le-Monial, lui qui avait tant contribué à la renaissance de ses pèlerinages. Après l'épopée de Lourdes, depuis « Le Glaive Electoral », donc depuis 36 ans, il n'était pas revenu à Lourdes, du moins officiellement, en tout cas il n'y avait jamais repris la parole... Dieu lui fit cette double grâce de revoir ces lieux bénis avant de le rappeler à Lui.

Du 15 au 18 juin, il prêcha le pèlerinage de Rouen à Paray-le-Monial. Invité par Mgr Flaus, il fut du 20 au 26 le prédicateur du pèlerinage diocésain de Paris à Lourdes... et je sais qu'il ne put contenir des larmes de joie devant la grotte de Massabielle et

devant l'esplanade... Rendant compte du pèlerinage, l'abbé Belleney écrivait dans la *Croix* que les 80 ans vigoureux du Chanoine Coubé gardaient une flamme étonnante. Dans la *Semaine Religieuse* de Paris, l'abbé Bellin le constatait aussi : « Puis le Chanoine Coubé, dont les 80 ans n'ont pas affaibli l'étonnante vigueur de la voix, parlera de l'Immaculée Conception de Marie, de sa pureté virginale, de sa charité maternelle, en des périodes impeccables où s'enferment les précisions de la théologie... »

Il put enfin se reposer pendant le mois de juillet. Mais en août, il repartait dans le Midi pour prêcher dans l'Aude, à Pezens, les 15, 16 et 17, les Fêtes du Centenaire de la Congrégation de la Sainte Famille.

En attendant les deux retraites ecclésiastiques du diocèse de Carcassonne, qu'il devait prêcher en septembre, il pensait se reposer une quinzaine dans le charmant village de Peyriac-Minervois où résidait sa dernière sœur, Mme de Ponthon. Il aimait à se retrouver, chaque année, pendant quelques jours, dans ce milieu où il était tant aimé, au milieu d'un charmant et nombreux essaim de petits-neveux et nièces. Mais à peine y était-il arrivé que l'évêché de Carcassonne lui demandait de bien vouloir remplacer un prédicateur défaillant au dernier moment pour prêcher la retraite de l'Union Apostolique ; il accepta sans hésitation et la donna du 24 au 28 août. « Etonnante verdeur de ce prêtre déjà âgé, écrivait la *Semaine Religieuse*, qui sous sa calotte de cheveux blancs laisse apparaître un regard vif, une démarche sûre, une voix pleine et sonore, éclatante parfois, quand elle veut souligner une idée forte. Sa longue expérience des retraites, même pastorales, ne l'a pas pris au dépourvu... »

Quelques heures de repos à Peyriac et il repartait à Carcassonne pour les deux autres retraites.

A l'occasion des 80 ans qu'il allait atteindre le 28 octobre, j'avais préparé un article qu'un quotidien important avait accepté. J'eus cependant scrupule à le faire paraître sans son autorisation. Bien m'en prit. Car il me répondait de Saint-Jean de Luz le 2 octobre : « Je suis bien touché de votre si aimable intention au sujet de mon octogénariat. Je suis sûr que vous avez su mettre dans votre article les choses les plus aimables et les plus délicates sur ma verte vieillesse. Mais les vertes vieilleses sont un peu comme les allées de cyprès qui annoncent le voisinage des tombes. Mon 80^e anniversaire aurait l'air d'un enterrement de première classe et je préfère le silence au glas des morts. Je crois que bien des prêtres qui peuvent encore m'inviter ne voudraient pas de la voix qui tombe et de l'ardeur qui s'éteint d'ordinaire après quatre fois 20 ans ! Mieux vaut ne pas attirer leur attention sur ce vice rédhibitoire... »

Je ne pus que me conformer à son désir. De Saint-Jean de Luz, il rentrait à Paris pour prêcher les 18, 19 et 20 octobre l'Adoration à Saint-Jean-Baptiste de Neuilly.

28 octobre — 80 ans . Je lui avais envoyé quelques mots d'affectueuses félicitations. Il me répondait aussitôt avec quelque mélancolie : « Oui, ce matin 29 octobre de l'an de grâce ou de disgrâce 1937, j'ai 80 ans et un jour, c'est-à-dire beaucoup de temps gaspillé et pas mal d'ennuis sur un peu de gloriole dont la fumée se dissipe rapidement... » Mais son enjouement naturel reprenait le dessus et il ajoutait : « Je demande à Dieu de me laisser le temps de

terminer 25 ouvrages dont il me semble que la postérité ne pourra se passer. Ils sont sur le chantier, comme les églises du Cardinal... »

Il avait encore la douce joie de pouvoir passer quelques jours à Peyriac-Minervoïs — pour la dernière fois, — avant de donner à Narbonne une série de prédications du 3 au 11 novembre. Puis il remontait à Paris qu'il ne devait plus quitter pour donner le 14 novembre, le sermon au Sacré-Cœur, pour la fête de l'Armistice et de la Victoire. Et il prêchait, les 19, 20 et 21, l'Adoration à Saint-Germain des Prés.

Le Chant du Cygne — En novembre 1887, la petite Thérèse Martin, la future Thérèse de l'Enfant-Jésus, s'arrêta pour se recueillir et prier dans la crypte — alors seule existante — du Sacré-Cœur avant de se rendre à Rome pour demander à Léon XIII la permission d'entrer au Carmel à 15 ans. C'est ce passage de la future sainte qui fut rappelé et célébré dans une belle cérémonie présidée par Mgr Picaud, évêque de Bayeux et Lisieux, assisté de Mgr Lemerrière, son vicaire général, de Mgr Courbe, de Mgr Flaus, supérieur de la Basilique, et de Mgr Germain, directeur des pèlerinages de Lisieux. Et le P. Coubé prononça, à cette occasion, son dernier grand discours, qui fut véritablement son chant du cygne, car il fut un des plus beaux de toute sa carrière. Un jeune rédacteur de la *Croix*, M. J. Pélissier, narra cette splendide journée religieuse : « Après le chant du *Magnificat* par la foule immense, le Chanoine Coubé, un maître de l'éloquence, prononça le sermon. Pourquoi, dit-il, les statues de marbre blanc de Marguerite-Marie et de Thérèse de l'Enfant-Jésus se dressent-elles à l'entrée de cette basilique, sem-

blant monter la garde comme des séraphins devant le Saint des Saints, rappelant la sainteté du lieu, la majesté, la puissance et la bonté du Maître de céans ?... Et le Chanoine Coubé d'imaginer alors un émouvant et sublime dialogue entre les deux saintes, toutes deux humbles et cachées... Les deux messages de ces deux vierges françaises se confondent pour nous donner deux grandes leçons : l'amour de Dieu et de la souffrance, l'amour de nos frères... Après cet inoubliable panégyrique, bien mal résumé, on se rendit processionnellement à la crypte, suivant le chemin que parcourut il y a cinquante ans Thérèse Martin, encore enfant et déjà si grande... »

L'Avent prêché à Saint-Pierre de Montrouge termina cette dernière année au cours de laquelle il avait donné près de 250 sermons.

Il me disait un jour qu'un prêtre ne devait prendre sa retraite qu'à l'extrême limite de ses forces. Apôtre et prêcheur jusqu'à la dernière minute de sa vie, le cher Père ne prit sa retraite que dans la tombe...

LXIII

Les Caractères de son éloquence

Après avoir évoqué la longue série de ses discours et de ses prédications, il me reste à étudier les caractères de son éloquence et prouver ainsi que les succès et les triomphes obtenus pendant près d'un demi-siècle étaient dus non à des circonstances extérieures et passagères, mais bien aux qualités intrinsèques d'une éloquence rarement égalée.

Et d'abord son éloquence était nourrie d'idées et de faits. Ayant beaucoup lu, il citait volontiers les philosophes et les poètes, et ce théologien consommé s'abandonnait volontiers à l'actualité littéraire ou scientifique. Ce qui n'empêchait pas son enseignement doctrinal d'être d'une solidité à toute épreuve. Son « métier » oratoire touchait à la perfection. L'argumentation, le développement, les adjurations, les prosopopées, les prières, tout venait à point, tout s'enchâssait, se fondait dans une puissante harmonie.

Il était de la race des forts. Mais sa force était faite de souplesse et de grâce, s'alimentant à la moelle de la doctrine, et elle se renouvelait sans cesse à la source des inspirations les plus élevées. De là, cette fécondité, de là cette vigueur où il atteignait souvent les sommets. Il emportait parfois son auditoire dans les hautes sphères où tout s'éclaire et se transfigure.

Sans doute n'était-il pas toujours égal à lui-même ; il est facile d'être égal à soi-même dans la médiocrité ; il est impossible de l'être quand on peut

monter aux cimes ; aussi lui est-il arrivé parfois de descendre dans la plaine, soit par manque de préparation suffisante, soit par une fatigue physique due à un surmenage excessif ; mais il était capable de remonter aux sommets d'un seul coup d'aile. Chez lui, la période était ample sans être surchargée ; parfois majestueuse et cadencée, parfois alerte, vive ; elle rebondissait alors avec une légèreté d'allure et de primesaut qui étonnait. Il possédait un style direct, bien à lui. Il y avait dans sa phrase de la sobriété qui n'excluait pas le lyrisme, de la vitalité et de la verve.

L'exaltation de sa foi était génératrice de l'enthousiasme de son éloquence, enthousiasme qu'il exprimait sans lassitude, par sa parole, son geste, son regard. Le regard est important chez l'orateur. Il y en a qui regardent tout le monde sans voir personne. De son regard pénétrant, le P. Coubé fixait ses auditeurs. Le discours fini, il pouvait vous dire, — j'en ai fait souvent l'expérience — la place que vous occupiez. Rien ne lui échappait. Il possédait une langue souple, colorée, pleine d'images et de traits, traduisant la pensée sans efforts, se pliant à tous les mouvements, s'accommodant à toutes les nuances, sachant s'adapter à tous les sujets et à tous les auditoires. C'était un ensemble harmonieux et on se surprenait parfois à trouver cela tout naturel et, par instants, charmé de tout, on n'était presque plus étonné de rien. L'idée s'adaptait exactement au mot voulu sans jamais la forcer ni la torturer. Il y avait dans son éloquence quelque chose de doux et de cadencé, mais aussi un entraînement fougueux ; il y avait un rythme sonore dans une forme souvent saccadée, relevée par le souffle et l'inspiration.

Pour tout dire, c'était un lyrique. On a reproché à Malebranche sa sécheresse et de n'avoir pas semé des grâces dans la métaphysique ; personne ne pourra faire le même reproche au Père Coubé, car il a semé le lyrisme dans la théologie.

Enfin son action oratoire était prenante ; j'ai parlé de son regard. Sa voix était bien timbrée, solide, d'une sonorité magnifique ; le geste était large et expressif, parfois un peu brusque, mais sans outrage ; la physionomie était intelligente et mobile. Ce sont ces qualités qui, avec la passion, rendent la parole vivante, militante, qui agissent avec puissance sur les foules.

Ce sont, hélas ! les éléments périssables de l'éloquence qui expirent avec l'orateur ; mais si son regard est aujourd'hui éteint, si sa voix est muette, si son geste est figé dans l'immobilité de la mort, il reste assez de beautés dans son œuvre écrite pour qu'elle résiste à l'épreuve du temps.

Je terminerai en disant quelques mots sur sa méthode de travail ; il n'écrivait pas d'avance ses discours, mais il les préparait très soigneusement, tout au moins quand le temps ne lui faisait pas défaut. Puis, son plan bien établi, il fixait dans sa mémoire les charnières principales du discours, et il le développait sous le souffle d'une inspiration qui se renouvelait sans cesse et qui n'a cessé de se rajeunir jusqu'aux derniers jours de sa vie. Son chant du cygne en est une preuve éclatante.

Ce n'est que rentré chez lui qu'il écrivait le discours prononcé, en le retouchant, en le polissant, en lui donnant sa forme définitive.

Concluons : le P. Coubé, pendant cinquante ans, a mérité d'être appelé une gloire de la chaire sacrée.

Et je fais mienne cette appréciation de la *Semaine Religieuse* d'Évreux (9 octobre 1909) : « Le P. Coubé peut à juste titre être appelé le Cicéron français. »

Le Prêtre

Il faudrait une plume sacerdotale pour louer en lui le prêtre ; je vais essayer cependant d'en fixer brièvement quelques traits.

C'était un prêtre vraiment surnaturel. Je crois que c'était un prêtre complet par sa foi ardente, sa piété exemplaire, son humilité touchante, sa charité discrète, par son obéissance filiale à l'autorité de l'Eglise, par son zèle apostolique.

Je crois bien que la piété d'un prêtre se reconnaît à sa façon de dire sa messe ; ceux qui ont eu l'édification de voir le cher Père monter à l'autel ne peuvent oublier sa ferveur et son respect ; son visage semblait irradié d'amour pour le Dieu caché qu'il élevait dans ses mains sacrificatrices. Je n'ai jamais approché de prêtre plus simple, plus modeste que lui ; il a vraiment aimé la simplicité et il ne m'appartient pas de dire jusqu'à quel point il l'a prouvé par ses sacrifices et ses mortifications.

Quant à sa charité, je n'en citerai qu'un trait . dans les derniers mois de sa vie, on le voyait vêtu pauvrement d'une soutane râpée et reprise qui ne correspondait pas à la place qu'il occupait dans le clergé. Une vieille amie se permit de lui en faire la remarque et il lui promit de s'acheter une soutane et un manteau. Ce qu'il fit. Mais soutane et manteau neufs furent remplacés de nouveau, peu de temps après, par les vêtements usagés. Et comme cette dame s'en étonnait et le questionnait amicalement à

ce sujet, il finit par lui avouer qu'il avait reçu la visite d'un vieux prêtre dans la gêne et qu'il lui avait donné ses vêtements neufs. « Que voulez-vous, lui dit-il, il en avait encore plus besoin que moi ! » N'est-ce pas délicieux et d'une émouvante charité fraternelle ?

Enfin son zèle apostolique était ardent, il avait la passion de convaincre et de convertir les âmes, de les nourrir du Verbe de Dieu, de la manne de la doctrine et de la manne eucharistique.

J'espère qu'un jour, une plume plus compétente que la mienne fixera les traits de cette belle et grande âme sacerdotale.

La Mort

Le samedi 8 janvier 1938, le P. Coubé bénissait le mariage d'une de ses petites-nièces à Saint-François de Sales. Il fit un charmant discours, prononcé d'une voix forte, entendu de toute l'église. Il assista au lunch, mais se sentant fatigué se retira avant la fin de la réception. Il habitait, seul, depuis plusieurs années, un modeste appartement dans une petite maison d'aspect provincial, sans concierge, où le courrier se recevait à l'aide de boîtes postales placées dans l'entrée, au nom des locataires. Or, le lendemain 9, il devait prendre part le soir à un dîner que M. Castel, le dévoué collaborateur de l'Œuvre des Orphelins d'Auteuil, donnait en l'honneur de ses 80 ans. Vers cinq heures du soir, une voisine habitant au-dessus de son appartement, entendit une plainte. Elle descendit et sonna. Le Père lui dit qu'il se sentait fatigué et la pria de lui rendre le service de téléphoner à M. Castel qu'il ne pourrait se rendre au dîner. Puis il refusa toute assistance, prétextant qu'il n'avait besoin de rien.

A 8 heures du soir, la même voisine entendit un grand gémissement plus prolongé que le premier. Elle voulut descendre ; son fils l'en dissuada, pensant que c'était un enfant qui criait dans la rue. Mais c'était bien sa belle âme qui venait de monter au ciel. Le lundi 10, cette dame sonna à la porte du Père. Rien ne répondit. Inquiète, elle téléphona à M. Castel dont elle avait l'adresse depuis la veille.

Celui-ci arriva dans l'après-midi. Très inquiet, à son tour, il prévint le commissaire de police qui fit ouvrir la porte...

Le P. Coubé était dans son fauteuil, le chapelet à la main, le visage empreint d'un calme et d'une sérénité qui firent une impression profonde. La mort l'avait abattu tout d'une pièce, tel un grand arbre que l'ouragan couche à terre, encore verdoyant.

Sainte Jeanne d'Arc et sainte Thérèse de Lisieux avaient dû accueillir au seuil du Paradis celui qui les avait tant chantées et tant aimées, elles avaient dû le prendre par la main pour le conduire près du Dieu pour lequel il avait combattu le bon combat toute sa vie... *Bonum certamen certavi*. Et la prière qu'il psalmodiait un jour (*Idéal*, novembre 1913) a dû être exaucée : « O mon Jésus du soir, que mes derniers chants vous soient consacrés. Soyez béni pour toutes les joies de ma vie et soyez-le aussi pour toutes ses tristesses ; soyez-le pour tous vos sourires et pour toutes vos sévérités ; soyez-le pour toutes vos grâces et pour tous vos pardons. Quand mon heure sera venue, que je m'endorme près de votre Cœur, penché sur votre poitrine, comme l'apôtre saint Jean, car, en me réveillant, je sais bien que je vous retrouverai et, dans le beau ciel où il n'y a pas de nuit, vous ne serez plus mon Jésus du soir, mais vous serez toujours mon Jésus, le Jésus de l'aurore éternelle. »

L'apôtre qui s'est paisiblement endormi, son chapelet à la main, par un triste soir d'hiver, s'est réveillé dans les bras de Jésus, dans le printemps radieux d'une éternité bienheureuse.

L'adieu au « petit curé »

Quelques mois avant sa mort, il avait été entouré et insulté par une dizaine de chenapans, le soir, dans une rue déserte, en rentrant chez lui. Courageusement, il leur tint tête. « Vous êtes des lâches, leur dit-il. Vous êtes dix, je suis seul ; vous insultez un vieillard de 80 ans, pourquoi ? Parce que je porte une soutane ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un prêtre. Venez me rendre visite, je vous l'apprendrai. J'habite 12, rue de Presles, venez quand vous voudrez. » Plusieurs furent fidèles au rendez-vous ; ils vinrent plusieurs fois le voir et il essaya de leur faire quelque bien.

Pendant qu'il reposait sur son lit de mort, veillé par deux de ses neveux, on sonna vers onze heures du soir. L'un d'eux ouvrit et ne fut pas peu surpris de se trouver en présence de deux jeunes gens en casquette, à l'allure peu rassurante. — « Que voulez-vous ? » Ils se découvrirent. — « On sait qu'il est mort », dit un des deux étranges visiteurs, « on vient dire adieu « au petit curé ». Ils entrèrent et restèrent quelques instants devant la dépouille mortelle. En se retirant, ils ajoutèrent : « On n'avait pas les mêmes idées, mais c'était un chic type, on s'en allait jamais les mains vides... ».

Ah ! le touchant hommage et comme il aurait plu au cher Père qui avait dompté ces fauves par sa bonté et dont la protection les ramènera peut-être un jour à Dieu !

Les Obsèques

Célébrées à l'église Saint-Léon, elles furent d'une grande simplicité, l'absoute fut donnée par son cousin germain, Mgr Chaptal, évêque auxiliaire de Paris. J'ai été surpris et peiné de constater combien peu de prêtres s'étaient dérangés pour rendre un dernier hommage au vétéran de la chaire. Un des rares curés de Paris présents à la cérémonie funèbre me disait quelques semaines après : « J'ai pris là une belle leçon d'humilité chrétienne. »

Ce prodigue du verbe est parti dans le silence, ce remueur de foules est parti dans la solitude. Les honneurs décernés souvent aux médiocres ne lui ont pas été rendus. Qu'importe ! Il avait toujours dédaigné les honneurs humains, il n'aspirait qu'à ceux du ciel !

Au mois de mars, M. le Chanoine Canet, le nouveau curé de Saint-Pierre du Gros Caillou, et Messieurs les vicaires de la paroisse eurent la délicate pensée d'inviter les fidèles à un Service présidé par Mgr Chaptal, pour le repos de l'âme de celui qui avait été longtemps le paroissien de Saint-Pierre, un des centres de son apostolat parisien.

Mais déjà sa mémoire avait été honorée à Peyriac-Minervois le 27 janvier par un Service solennel où, autour de la famille endeuillée, se pressaient une foule nombreuse et un cortège imposant de prêtres des doyennés voisins.

Mgr Rivière, vicaire général de Carcassonne, pro-

nonça l'éloquent éloge funèbre qu'on trouvera plus loin. En m'accordant gracieusement l'autorisation de le publier à la fin de ce livre, Mgr Rivière daignait m'écrire : « Je souhaite à votre ouvrage une large diffusion, il contribuera à faire mieux connaître un véritable prêtre-apôtre que nous aimions bien dans le Midi et dont nous admirions le merveilleux talent et l'aimable simplicité. »

Que Mgr Rivière soit remercié ici d'avoir bien voulu rehausser et authentifier de son autorité mes pauvres pages, indignes de celui que j'ai essayé de faire revivre, mais du moins écrites avec tout mon cœur d'ami.

LXVIII

ALLOCATION

prononcée au Service Solennel

pour M. le Chanoine Stéphane Coubé

dans l'église de Peyriac-Minervois,

le jeudi 27 janvier 1938,

par Mgr RIVIÈRE, Vicaire Général,

Prélat de Sa Sainteté

Mes bien chers frères,

Ce n'est pas un long discours que je viens prononcer à l'occasion du service funèbre qui nous réunit à cette heure dans le souvenir de celui dont l'Eglise et la France pleurent la perte. Je me bornerai à rendre hommage à cette grande mémoire et à exprimer les sentiments que la mort de M. le Chanoine Coubé met au cœur de tous ceux qui l'ont connu, admiré et aimé ; je me bornerai à offrir nos respectueuses sympathies à la vénérable sœur et à la chère famille dont il était l'orgueil et la gloire.

Vous avez pensé, cher Monsieur le Curé, que l'amitié qui nous liait, et que j'appréciais à sa juste valeur, me désignait pour lui rendre cet hommage, devant la pieuse assemblée accourue dans votre

église, en cette circonstance. Je vous en suis reconnaissant, tout en proclamant déjà que les quelques mots que vous m'avez demandé de prononcer, resteront bien au-dessous de ce qu'il aurait fallu dire pour louer comme il convenait l'homme de haute culture, le prêtre éminent, l'apôtre puissant, le prédicateur illustre que fut M. le Chanoine Coubé.

I. — HOMMAGE

Dieu, M. F., sait le temps des choses et des hommes, et c'est lui qui les appelle à l'existence, quand il les juge nécessaires ou même simplement utiles au monde sur lequel veille sa Providence paternelle.

Dans son firmament il appelle les étoiles et les étoiles répondent à son appel ; il leur donne une grandeur et un éclat différents suivant le faisceau de lumière qu'Il les destine à projeter dans l'univers, et les étoiles brillent là-haut, suivant les proportions voulues dans les desseins du Créateur.

Au firmament de son Eglise, Dieu appelle aussi de nombreuses étoiles ; ces étoiles ce sont les âmes sacerdotales, et, je l'ajoute, les âmes chrétiennes qu'Il destine à répandre ici-bas la lumière de la vérité et de la vertu ; lumière toujours nécessaire aux hommes qui, en si grand nombre, hélas ! sont encore assis dans les ombres et les ténèbres de l'incrédulité, de l'indifférence et de la tiédeur, dans les ombres et les ténèbres de l'erreur, du vice et du péché.

Mais parmi ces étoiles, il en est à qui le Seigneur donne une grandeur, un éclat que j'appellerai exceptionnels, à qui le Seigneur départit des splendeurs

transcendantes, en rapport avec le faisceau de lumière qu'Il les destine à projeter dans le monde des âmes ; et ces étoiles plus luisantes, plus ardentes au firmament de l'Eglise, sont les véritables flambeaux qui éclairent les voies par lesquelles nous cheminons ici-bas, dans ce voyage que nous faisons vers la céleste patrie, but unique auquel doit tendre toute vie humaine.

M. le Chanoine Coubé fut une de ces étoiles destinées par le Seigneur à recevoir une grandeur exceptionnelle, un éclat particulier, et donc à jeter une plus vive lumière dans le firmament de l'Eglise.

Doué d'une vaste et claire intelligence, animé d'une ardeur inlassable au travail, favorisé d'une éloquence facile et entraînante, il a exercé, dans la société chrétienne de notre temps, une influence que l'histoire qualifiera de considérable et que nous qualifierons, nous, de puissamment et courageusement apostolique.

Apôtre puissant par son action et par sa parole, apôtre courageux dans le combat contre le mal, sous toutes les formes qu'il a prises en nos malheureux temps, M. le Chanoine Coubé le fut dans toute la force du terme, et cela, jusqu'à la fin.

a) Né vers le milieu du siècle dernier, en 1857, son remarquable talent, appuyé sur de sérieuses études et sur la formation reçue dans la célèbre Compagnie de Jésus où il était entré, son talent, disons-nous, arrivait à maturité quand les tempêtes qui depuis longtemps menaçaient l'Eglise de France, éclatèrent violemment pour amonceler chez nous des ruines, que nos jeunes ans connurent au début de ce siècle, ruines douloureuses, lamentables, qui, hélas ! ne sont pas encore restaurées.

Celui qui était alors le Père Coubé protesta énergiquement contre tous les attentats d'un laïcisme sectaire, mais en des accents enflammés qui firent tressaillir les foules et lui valurent partout d'enthousiastes applaudissements. Sa parole vigoureuse retentissait sur les plus grandes chaires de France et de l'étranger ; il était l'orateur des grandes assemblées catholiques. Paris, Lyon, Reims, Bordeaux, Orléans, Lourdes, Oran et cent autres villes le virent successivement, et à maintes reprises, porter les vibrations de son âme ardente dans les auditoires suspendus à ses lèvres et fiers d'entendre éclater la parole vengeresse des droits de Dieu et de l'Eglise que l'on affectait de mépriser et de fouler aux pieds. Nous fûmes nous-même témoin de l'enthousiasme provoqué par sa parole aux grands pèlerinages d'hommes de 1901 et 1903 à Lourdes, dans cette esplanade du Rosaire où se trouvaient réunis plus de 100.000 pèlerins venus de tous les coins de notre France !

On peut dire que le P. Coubé était arrivé, à cette époque, au plein midi de sa renommée. Ses discours, ses conférences, ses articles de revue, ses livres étaient dans toutes les mains.

b) Notre diocèse, auquel des liens de famille l'attachaient, a souvent bénéficié de son talent. A plusieurs reprises il vint à Carcassonne pour des sermons de circonstance et notamment pour y prononcer le panégyrique de Jeanne d'Arc, l'héroïne nationale, la fille au grand cœur, dont il savait si bien décrire le patriotisme et la vaillance.

Plus tard il nous fut donné de l'appeler à Ginestas pour le Triduum solennel célébré à l'occasion de la béatification des Martyrs de septembre, parmi lesquels se trouvait Jean-François Bousquet, origi-

naire de cette paroisse ; et ce fut au soir de ces fêtes, après son dernier sermon, que Mgr de Beau-séjour le nomma Chanoine honoraire du diocèse, en même temps d'ailleurs que celui qui vous parle en ce moment.

Depuis lors, une amitié plus étroite se créa entre nous et j'en ai profité, je l'avoue, pour le mettre ou le faire mettre à contribution, en d'assez nombreuses occasions. C'est ainsi que l'an passé encore, au mois d'août, il était l'orateur du Triduum du Centenaire de la fondation de la Congrégation des Sœurs de Pezens, Sœurs que vous connaissez bien, fidèles de Peyriac, et qui gardent l'espoir de vous revenir un jour ; c'est ainsi encore que, quelques jours plus tard, il donnait les exercices d'une retraite à trente-cinq prêtres réunis au Grand Séminaire de Carcassonne, et, qu'au mois de septembre, il prêchait les deux retraites pastorales aux prêtres du diocèse ; c'est ainsi enfin, qu'il était invité à Narbonne, en novembre dernier, pour une retraite d'hommes et pour le grand discours de la fête des Saintes Reliques dans l'ancienne église primatiale de Saint-Just.

Ce dernier discours devait être, dans le diocèse, le chant du cygne de celui qui, malgré ses 80 ans sonnés, étonnait par son ardeur et sa flamme ses auditeurs toujours satisfaits.

Son vrai chant du cygne pourtant, il devait le faire entendre à Paris, naguère, en l'honneur de notre si populaire petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans son discours à Montmartre où l'on fêtait le cinquantième anniversaire du passage de Thérèse Martin, jeune fille de quinze ans allant à Rome demander au Pape de lui ouvrir la porte du Carmel de Lisieux. M. le Chanoine Coubé avait tant prêché

notre si aimable sainte contemporaine, il avait si bien écrit sur elle, qu'il était juste, semble-t-il, que les derniers échos de sa voix lui fussent consacrés, et lui fussent consacré dans la capitale de la France, où il vivait et où il avait connu tant de succès.

II. — SENTIMENTS

Et maintenant cette voix si puissante est éteinte, cette parole si éloquente est à jamais muette. Fidèles de Peyriac et du Minervois présents à cette cérémonie, vous avez eu, comme nous, la faveur de l'entendre cette voix, de la goûter cette parole, du moins de temps à autre, soit ici, dans cette église, soit à N.-D. du Cros, soit ailleurs ; cette étoile si brillante dans le firmament de l'Eglise a versé sur vous ses lumineux rayons, et c'est pourquoi vous avez voulu lui offrir aujourd'hui le témoignage de votre reconnaissance et de votre estime, en vous unissant aux siens et à nous dans les mêmes prières et dans les mêmes regrets.

a) Les mêmes prières. — La meilleure manière de traduire notre reconnaissance à ceux qui nous ont fait du bien, et qui s'en sont allés, c'est d'implorer pour eux la miséricorde divine ; nous le faisons aujourd'hui, malgré l'espoir que nous avons de la réalisation, en faveur de M. le Chanoine Coubé, de cette belle et consolante parole : « *Qui erudiunt multos ad justitiam, quasi stellae in perpetuas aeternitates.* Ceux qui ont enseigné la justice à leurs frères brilleront comme des étoiles dans l'éternité ». Oui, l'étoile qu'il a été ici-has n'a pas disparu, elle n'a pas

perdu ses feux, elle rayonnera éternellement là-haut, et ses rayons viendront encore éclairer nos chemins. Mais continuons-lui le secours de nos prières ; les responsabilités du prêtre et de l'apôtre sont si redoutables !

b) Les mêmes regrets. — Ils sont bien légitimes nos regrets, parce que la disparition de tels hommes appauvrit l'humanité qui a besoin de ceux qui sont ses éclaireurs, ses conducteurs, ses lumières, surtout quand les circonstances et les événements, quand les divisions du présent et les incertitudes de l'avenir rendent ces hommes plus nécessaires encore. Ils sont bien légitimes aussi, parce que si l'amitié fait la joie de toute vie ici-bas, l'amitié de tels hommes en fait l'ornement et l'honneur ; quand ils s'en vont, c'est un peu de notre cœur, un peu de notre gloire qui s'en va avec eux. C'est donc bien pieusement, qu'ensemble, nous déposons auprès de ce cénotaphe, qui nous rappelle le cercueil de l'illustre disparu, l'hommage de nos pauvres louanges et celui bien meilleur de nos prières et de nos regrets. Nous qui l'avons connu, admiré et aimé, nous garderons précieusement son grand souvenir !

Il ne me reste plus qu'à re dire à sa vénérable sœur, que son état de santé a privée de la consolation d'être présente à cette cérémonie, et à sa chère famille, toute la respectueuse sympathie dont nous les entourons en ce deuil si pénible, et devant une perte si douloureuse ; et j'ai aussi à vous remercier, en leur nom, vous tous, M. F., prêtres et fidèles, qui leur donnez de cette sympathie un si touchant témoignage.

Celui qui fut ici-bas leur honneur et leur gloire,

sera là-haut leur gardien et leur protecteur ! Qu'il le soit pour nous tous aussi, dans les voies qui doivent nous conduire à l'éternelle lumière qu'il a si abondamment répandue parmi nous et dont il jouit pour toujours, à cette heure !

Ainsi soit-il.



OUVRAGES DU P. COUBÉ.

- Au Pays des Castes* (Téqui, édit. épuisé)
La Communion Hebdomadaire (Téqui, éditeur)
Le curé d'Ars (Téqui, éditeur).
Gloires et Bienfaits de L'Eucharistie (Lethielleux).
Gloires et Bienfaits de l'Eucharistie (Lethielleux).
Gloires et Bienfaits des Saints (Lethielleux).
L'Ame de Jeanne d'Arc (Lethielleux).
Jeanne d'Arc et la France (Lethielleux).
L'Épopée de Jeanne d'Arc (Lethielleux).
Discours de Mariage (Lethielleux)
Nos Alliés du Ciel (Lethielleux).
Le Patriotisme de la Femme Française (Lethielleux).
La Croix et l'Épée (Lethielleux).
Cloches et Canons (Lethielleux).
Semailles sanglantes et Gerbes d'or (Lethielleux).
Les Chemins de la Victoire (Lethielleux).
Alsace, Lorraine et France Rhénane (Lethielleux).
Du Champ de Bataille au Ciel (De Gigord).
Les Enfants Héroïques (De Gigord).
Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et les Crises du temps présent (Flammarion).
Sainte Thérèse de France (Œuvre d'Auteuil).
Oraison Funèbre du Père Brottier (Œuvre d'Auteuil).
Le Miracle de la Marne et Sainte Geneviève (Lethielleux).
Le Drapeau (Lethielleux).
Souvenirs de Jérusalem (Téqui, édit. épuisé).

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.	Pages.
I. — L'Enfance. — Les Etudes	1
II. — Au Pays des Castes	8
III. — A Jersey	12
IV. — <i>Tu es Sacerdos in aeternum</i>	17
V. — Préparation oratoire	20
VI. — Un début triomphal	23
VII. — La Succession de Mgr d'Hulst. — Carêmes et Avents	26
VIII. — Le rôle social du Prêtre	29
IX. — L'Avent de la Madeleine sur « Les Fausses Religions »	36
X. — L'âme du soldat	43
XI. — Le Panégyrique de Jeanne d'Arc à Notre-Dame	44
XII. — La Communion hebdomadaire	49
XIII. — Un projet grandiose	54
XIV. — L'Eglise et l'Exposition	62
XV. — L'Univers chrétien à Paray-le-Monial	65
XVI. — Le Congrès Marial de Lyon	69
XVII. — L'Épopée de Lourdes. « Le Glaive électoral »	76
XVIII. — La Prudence de Mgr Fuzet	92
XIX. — Conférencier	94
XX. — Le Baïllon	96
XXI. — <i>Verbum Dei non est alligatum</i>	98
XXII. — Révolution et Contre-Révolution. — Les Deux Ecoles	99
XXIII. — Le Congrès Marial de Fribourg	104
XXIV. — La Circulaire Combes	106
XXV. — La Bagarre d'Aubervilliers	109
XXVI. — La Ligue Nationale de Jeanne d'Arc. — Un projet avorté	117
XXVII. — Conférences sur « l'Honneur »	120
XXVIII. — L'Incident de Périgueux. — Combes, Mgr Delamare et le P. Coubé	123
XXIX. — Conférences de Politique Religieuse	126
XXX. — Une campagne électorale	131

XXXI. — Congrès Eucharistique de Tournai. — Congrès d'Einsieden	134
XXXII. — La Sécularisation	137
XXXIII. — L'Œuvre Honneur et Conscience	140
XXXIV. — La Ligue de Résistance des Catholiques.....	142
XXXV. — La Matraque	145
XXXVI. — La fête de Jeanne d'Arc à Orléans. — Inter- vention de Clemenceau	150
XXXVII. — Le Congrès Marial de Saragosse	153
XXXVIII. — La Béatification de Jeanne d'Arc	155
XXXIX. — Ames Juives	157
XL. — Le Décret <i>Quam Singulari</i>	160
XLI. — La Mise à l'Index des « Ames Juives »	164
XLII. — Le Cinquantenaire de « Mireille »	168
XLIII. — La Guerre	172
XLIV. — Nos Alliés du Ciel	174
XLV. — L'Honneur et le Martyre de la Belgique....	176
XLVI. — La Belgique et la France	180
XLVII. — Les Gloires de la France et les Crimes de l'Allemagne	183
XLVIII. — Livres de Guerre	185
XLIX. — Le Triptyque de l'Or	187
L. — Le Spiritisme. — A Nice et à la Madeleine...	192
LI. — A Genève. — Conférences françaises	200
LII. — La Revue des Objections	203
LIII. — Carême à New-York et Conférences au Canada	206
LIV. — Carême à Saint-Honoré d'Eylau	210
LV. — L'éloge funèbre de Marius Plateau	214
LVI. — Carême à Montréal. — 120 Conférences au Canada. — Le Frère André	218
LVII. — A Woonsocket. — A Chicago	225
LVIII. — L'Ombre	228
LIX. — A l'Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil.	230
LX. — Le Centenaire de Chaptal	235
LXI. — Dernières Conférences	239
LXII. — 1937. La Dernière année	241
LXIII. — Les Caractères de son éloquence	247
LXIV. — Le Prêtre	251
LXV. — La Mort	253
LXVI. — L'Adieu au « petit curé »	255
LXVII. — Les Obsèques	256
LXVIII. — Allocution de Mgr Rivière	258

Abbé ARNAUD D'AGNEL et D' D'ESPINEY

ARNAUD D'AGNEL (Abbé) et D'ESPINEY (D'). — Direction de Conscience. Psychothérapie des troubles nerveux. In-12. 4^e mille. 17 fr.; franco 19 fr.; étranger..... 20 60

Ce livre est pour tous ceux qui, malades du système nerveux, ou moralement atteints, désirent recouvrer la santé, ou qui, bien portants, veulent développer leurs facultés. Ce programme, exigeant l'expérience de l'âme humaine, ne pouvait être réalisé que par la collaboration du prêtre et du médecin.

— **Psychologie et Psychothérapie éducatives.** In-12 de 608 pages, 3^e mille. 17 fr.; franco 19 fr. 50; étranger..... 20 60

Livre à tous points de vue remarquable. Véritable mine où l'on trouve les conclusions de tout ce qui a été pensé sur l'éducation.

— **Le Scrupule. Comment le guérir? Comment le prévenir?** In-12, 17 fr.; franco 19 fr.; étranger..... 20 60

ARNAUD D'AGNEL (Abbé). — **Saint Vincent de Paul, « Directeur de Conscience »**, 3^e mille, 12 fr.; franco 14 francs étranger 15 60

Les confesseurs, supérieurs, maîtres et maîtresses de novices, les parents eux-mêmes tireront un réel profit de la lecture de ce livre où l'auteur nous montre en saint Vincent un véritable artiste dans l'art difficile de la direction des âmes.

— **Saint Vincent de Paul, maître d'oraison.** In-12, 12 francs; franco 14 fr.; étranger 15 60

Le public, qui fit naguère si bon accueil au « Saint Vincent de Paul, directeur de conscience », ne peut manquer d'apprécier le « Saint Vincent de Paul, maître d'oraison » dû comme le précédent à M. l'abbé Arnaud d'Agnel dont le nom fait autorité en matière de psychologie et de direction spirituelle.

— **Saint Vincent de Paul, guide du prêtre.** In-12, 12 francs; franco 14 fr.; étranger 15 60

Il faut souhaiter que ces trois ouvrages incomparables (nous pesons l'éloge) viennent aux mains de milliers de prêtres, et qu'ils soient traduits en diverses langues. Car ils couronnent l'édition magistrale des « œuvres de saint Vincent de Paul », par M. Costes.

— **Méditations sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans la famille.** In-32 de 480 p., 12 fr.; franco 14 fr.; étranger 15 60

Père, mère de famille, frères, sœurs, et quiconque n'est pas seul au monde mais a de la famille; prêtres qui ont à défendre partout la famille attaquée, tous trouveront dans ce livre des choses excellentes. Ce n'est pas une sainte Thérèse inconnue qu'on vous présente bien qu'on ne soit pas habitué à étudier l'aimable sainte dans son milieu familial; c'est dommage

— **GRIMES (Abbé).** — **Traité des scrupules : instructions pour éclairer et guérir les personnes scrupuleuses.** 5 francs; franco 6 fr.; étranger 7 »